

Charles Quinel et Adhémar de Montgon

Contes et Récits  
du  
Canada

Éditions Fernand Nathan, Paris, 1940.

Un document produit en version numérique par Jean-Marc Simonet, bénévole,  
professeur retraité de l'enseignement supérieur de l'Université de Paris XI-Orsay

Courriel: [jmsimonet@wanadoo.fr](mailto:jmsimonet@wanadoo.fr)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marc Simonet, bénévole.

Courriel: [jmsimonet@wanadoo.fr](mailto:jmsimonet@wanadoo.fr)

À partir du livre de :

Charles Quinel et Adhémar de Montgon

## Contes et récits du Canada

Librairie Fernand Nathan, Paris, 1940, 256 pages, Collection des contes et légendes de tous les pays.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

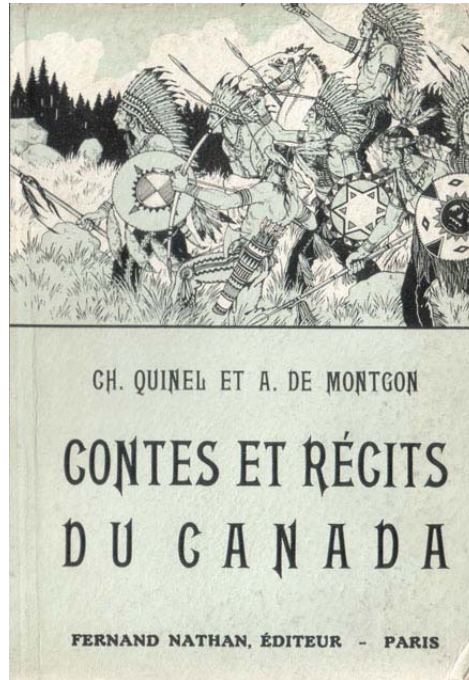
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 28 février 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Charles Quinel et Adhémar de Montgon

## Contes et récits du Canada



Librairie Fernand Nathan, Paris, 1940, 256 pages, Collection des contes et légendes de tous les pays.

## Table des Matières

1. [Les diables cornus](#)
2. [L'eau de feu](#)
3. [Le fier mensonge](#)
4. [Le Leonidas canadien](#)
5. [La ruse de M. de Frontenac](#)
6. [Une amazone de quinze ans](#)
7. [La belle prise de deux matelots](#)
8. [Les trois du fort Sainte-Anne](#)
9. [Les premières armes de George Washington](#)
10. [Les plaines d'Abraham](#)
11. [L'héroïque Vauquelin](#)
12. [Le dernier siège de Québec](#)
13. [L'île de la Demoiselle](#)
14. [Et la cloche sonnait...](#)
15. [Frédéric au paradis](#)
16. [Les fi-follets](#)
17. [Ti-Jean et le cheval blanc](#)
18. [Les tours de Pois-Vert](#)
19. [Ti-Pierre et la chatte blanche](#)
20. [Le roi et le vinaigrier](#)
21. [Le pudding de Noël](#)
22. [Le cavalier masqué](#)

## Les diables cornus

[Retour à la table des matières](#)



ORSQUE, le 14 septembre 1535, Cartier, venant au Canada pour la deuxième fois, mouilla dans l'estuaire du Saint-Laurent avec ses trois navires, la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Emerillon*, il fut accueilli avec enthousiasme par les indigènes. Les deux Hurons, Domagaya et Taïgnoagny, qu'il avait emmenés avec lui à Saint-Malo et qu'il ramenait, savaient assez de français pour lui servir d'interprètes.

Ces deux jeunes gens lui présentèrent Donnaconna, chef de tribu influent que l'on appelait l'agouhanna du Canada. Ce dernier offrit à l'explorateur malouin des anguilles, du poisson, des melons et toute sorte de gibier. Il venait à bord des nefes avec une nombreuse suite d'hommes et de femmes qui, pour faire honneur aux blancs, dansaient et chantaient sur le pont. Tous ces peaux-rouges étaient nus et se contentaient de se badigeonner le corps de couleurs vives. Seul, l'agouhanna portait une couverture, en même temps ornement, protection et manteau royal. Il présidait aux jeux et aux danses de ses sujets et restait des heures entières assis sur le toit de ce palais flottant dont les proportions lui paraissaient démesurées.

Un jour, Cartier, s'adressant à Domagaya, lui dit :

— Explique donc à l'agouhanna que je désire pénétrer plus loin dans l'intérieur des terres. On m'a conté qu'il existait une ville, nommée Hochelaga, et je voudrais la connaître.

A mesure que le Malouin parlait, la figure du Huron prenait une teinte cendrée; il traduisait les paroles du blanc à Donnaconna qui fut saisi

d'une sorte de tremblement. Les deux indigènes se concertèrent longuement, puis Domagaya répondit en français :

— Le seigneur Donnaconna serait fâché que vous alliez à Hochelaga, car la rivière ne vaut rien.

— Cela ne m'empêchera point de m'y rendre, répliqua Jacques Cartier, car j'ai ordre du Roi, mon maître, d'aller le plus avant qu'il me sera possible.

Le chef indien, par le truchement de Domagaya, insista : on allait tomber au milieu des neiges, le froid serait intolérable, des tourmentes couperaient la route des explorateurs. Cartier secoua la tête.

— J'irai coûte que coûte, dussè-je aller tout seul.

Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, Donnaconna revint. Il était toujours chargé de présents; il répétait inlassablement que c'était folie de tenter cette entreprise, que, pour lui, il n'irait pas et qu'il interdirait aux deux Hurons interprètes de suivre l'explorateur.

— Je n'ai besoin de personne, répliquait sèchement Cartier.

On poussait fiévreusement les préparatifs pour une expédition vers l'ouest; on ne devait emmener que l'Emerillon dont le tirant d'eau était faible. Donnaconna fit une tentative désespérée. Deux jours avant celui fixé pour le départ, il arriva l'air hagard, une peinture toute fraîche sur le corps et la chevelure plus emplumée que d'habitude.

Taïgnoagny parla en son nom :

— Le chef dit qu'il y a de mauvaises nouvelles.

— Lesquelles donc ? demanda Cartier déjà habitué à la nervosité des Indiens.

— Le seigneur Donnaconna, prononça l'interprète d'un air de respectueuse componction, a interrogé les génies du fleuve au fond des bois; il y a passé la nuit. Le dieu Cudouagny lui il parlé et lui a dit qu'il y aurait tant de glace sur le fleuve et de telles tempêtes de neige que tous ceux qui tenteraient de gagner Hochelaga mourraient.

Cartier haussa les épaules.

— Votre Cudouagny n'est qu'un sot. Moi aussi j'ai interrogé mon Dieu.

Les Indiens dressèrent l'oreille.

— Que vous a-t-il dit? demanda Domagaya méfiant.

— Qu'il ferait beau temps.

Voyant que, décidément, il n'y avait pas moyen de détourner le Français de sa résolution, Donnaconna autorisa les deux interprètes hurons à continuer leur service et, lui-même demanda à voyager sur l'*Emerillon*.

L'explorateur attribua un si prompt revirement à la versatilité des Indiens et à la stupéfaction qu'ils avaient dû éprouver en apprenant qu'il avait conversé avec son Dieu, alors qu'ils savaient fort bien que le dieu Cudouagny ne leur avait fait aucune confidence.

L'*Emerillon* leva ses ancres, une bonne brise de mer gonfla ses voiles et la petite caravelle se mit bravement à remonter le somptueux fleuve canadien, large comme un bras de mer entre ses rives boisées. La température de ce début d'automne était douce et rien ne faisait prévoir une tombée de neige prématurée.

Pour jouir du beau spectacle, les gentilshommes, les officiers de l'expédition et les marins qui n'étaient pas de service, s'étaient réunis à l'avant de la nef. L'agouhanna, Domagaya et Taïgnoagny, ainsi que plusieurs autres Indiens se tenaient au milieu d'eux. Les peaux-rouges avaient la tête basse, la mine craintive. A chaque instant, ils se penchaient par-dessus le bordage comme s'ils redoutaient quelque chose.

Les génies ne nous laisseront pas passer, répétaient sans cesse les Hurons. Ce sont de puissants génies et le seigneur Cartier a tort de dédaigner nos avertissements; son entêtement le perdra. Pour nous qui sommes ses amis, nous sommes prêts à mourir avec lui.

Ces propos inquiétaient les Français, Le malaise prit naissance chez les simples matelots, bretons pour la plupart, braves mais superstitieux. Les gentilshommes se laissèrent gagner par la contagion, puis les compagnons mêmes de Cartier : Claude de Pontbriant, Charles de La Pommeraye, Guillaume Le Breton, Macé Jalobert, le beau-frère de l'explorateur.

— Peut-être, murmura ce dernier dans l'oreille de Pontbriant, le commandant a-t-il commis une imprudence en s'engageant si avant dans ce pays. Il y a encore ici beaucoup de choses que nous ne connaissons pas.

La Pommeraye, bien qu'il affectât plus d'assurance, n'en était pas moins soucieux en son for intérieur.

— Evidemment, notre sainte Mère l'Eglise nous interdit de croire aux divinités barbares que redoutent ces sauvages, mais il se pourrait qu'ils appellent génies des diables et en ce cas rien ne s'opposerait à ce que ce fût la vérité.

— D'autant, ajouta Guillaume Le Breton, ami personnel et voisin de campagne de Cartier, que la description que les Hurons m'ont faite de leurs génies ressemble singulièrement à celle de diables cornus.

— Nous en avons vu dessinés sur les parois de leurs huttes à Staclacone <sup>1</sup> ; ils étaient en tout pareils à ces diables cornus dont vous parlez.

Tandis que la nervosité augmentait, Jacques Cartier, assis dans sa chambre de poupe, inscrivait les événements de ces derniers jours sur le livre de son journal. Il était en retard; l'écriture n'était pas son fait. Aussi s'absorbait-il dans sa tâche, indifférent à ce qui se passait sur le tillac, car il avait la plus entière confiance dans son pilote.

Le jour baissait, le soleil se couchait devant la proue du navire, projetant sur le fleuve ses reflets rouges. A droite et à gauche, les ombres s'étendaient sur les forêts et les collines.

On arriva à un coude du fleuve qui, doublant un cap rocheux, s'incurvait vers le nord, Il fallut modifier la voilure. Soudain, du haut des vergues où les hommes étaient grimpés pour la manœuvre, tomba un cri d'effroi :

— Des diables cornus !

Tous les yeux se fixèrent dans la même direction : à quelques encablures en avant. du beaupré, une pirogue peinte en rouge

---

<sup>1</sup> Le village sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui Québec.



descendait lentement le courant à la rencontre de l'Emerillon. Trois êtres également rouges occupaient l'embarcation. Des hommes! Non. Si les corps avaient bien une forme humaine, les têtes étaient celles de buffles avec leurs larges cornes recourbées.

Des mousses éclatèrent en sanglots. Les marins esquissèrent le signe de la croix, les Indiens poussèrent des cris inarticulés.

L'embarcation rouge approchait; ses occupants, diables, génies ou quels qu'ils fussent, faisaient des gestes menaçants.

Pontbriand, gronda d'une voix rauque :

— Il faut parer à virer.

— En tout cas mettre en panne, ajouta Guillaume Le Breton.

— On ne peut pas agir sans ordres du commandant, émit La Pommeraye.

Déjà Macé Jalobert était parti en courant prévenir Cartier. Un silence angoissé remplaça le tumulte sur le tillac; seuls, les Indiens lançaient inlassablement des clameurs inhumaines.

Le commandant parut; son calme contrastait avec l'agitation ambiante. On l'entoura.

— Voyez, voyez, les diables cornus! Ils nous barrent la route. Ecoutez leurs mugissements; regardez-les agiter leurs mufles de bêtes.

Sans se hâter, Cartier considéra la pirogue rouge.

— Qu'est cela ? demanda-t-il à Domagaya.

— Ce sont des génies, répliqua le Huron, des génies que dieu Cudouagny a envoyés pour t'empêcher de pénétrer dans ses domaines.

— Puisque le dieu Cudouagny me traite en ennemi, répliqua le Malouin, j'agirai de même, envers lui.

Il était appuyé sur un des deux petits canons de cuivre vert qui encadraient le beaupré.

— Qu'on charge cette pièce, ordonna-t-il. Les canonniers s'exécutèrent en tremblant.

A la surprise générale, au moment où l'on approchait le boute-feu, Donnaconna se jeta aux genoux de Cartier, les mains jointes; des larmes coulaient sur son visage et dessinaient de longues traînées sur ses joues peintes. Il balbutiait des mots dans sa langue.

— Que dit-il? interrogea le capitaine.

— Il te supplie, maître, de ne pas lancer le tonnerre sur cette barque.

— Et pourquoi donc? s'écria Cartier feignant lui aussi l'étonnement. Que lui importent à lui les diables cornus?

Domagaya répliqua d'une voix sourde :

— Ce sont ses fils.

L'explorateur fit un signe; on éloigna le boute-feu; Donnaconna se leva et agita sa couverture dans la direction de la barque. Les diables cornus cessèrent leur mimique menaçante, prirent des pagayes et se dirigèrent tout droit vers la rive.

Ni le dieu Cudouagny ni Donnaconna ne tentèrent désormais d'empêcher les Français d'atteindre Hochelaga et l'on y arriva sans avoir vu ni neige ni glace.

[Retour à la table des matières](#)

## L'eau de feu

[Retour à la table des matières](#)



'AGOUHANNA de Hochelaga était bien malade; dans la belle hutte, qu'il occupait au centre de la bourgade, il gisait sur son lit fait d'écorces d'arbre recouvertes de dépouilles de bêtes. C'est à peine si le pauvre chef peau-rouge pouvait se soulever sans pousser des hurlements de douleur. Ses squaws, ses enfants, étaient groupés autour de lui, leurs gémissements répondaient aux siens, comme si l'affection qu'ils lui portaient leur eût fait partager ses souffrances.

Les plus éminents sorciers avaient été, consultés ; ils avaient prescrit des remèdes très difficiles à se procurer — mais était-il quelque chose de trop malaisé quand il s'agissait de la santé, de la vie peut-être d'un aussi puissant chef ? On avait fait boire à l'agouhanna breuvages les plus étranges; on lui avait peint sur toutes les parties du corps les totems de toutes les tribus amies. Le mal ne cédait pas. Les anciens inclinaient à penser que leur chef était victime d'une vengeance de Guitché-Manitou, le Grand Esprit, à cause des ménagements qu'il avait gardés vis-à-vis des blancs, de ces blancs dont le vaisseau, l'*Emerillon* était embossé dans la rivière, devant Hochelaga.

Un des fils de l'agouhanna eut une idée :

— Puisque les faces pâles sont la cause de la maladie de mon père, ne serait-il pas possible d'obtenir d'eux sa guérison ?

Cette proposition parut séduire les moins récalcitrants parmi les anciens ; on fit appeler Domagaya, l'interprète de Cartier, qui, ayant été au pays des blancs, connaissait leurs mœurs et leur pouvoir.

— Certes, s'écria le jeune Huron, le chef des faces pâles peut, s'il le veut, guérir l'agouhanna, j'ai vu dans son pays bien des prodiges. Les faces pâles ne possèdent-ils pas le secret d'enfermer le tonnerre dans leurs tubes de cuivre et de vomir la mort à distance ?

Ces avis transmis au conseil de la tribu rallia la presque unanimité des suffrages. Il n'y avait pas de temps à perdre, l'état du malade paraissait empirer, à en juger par la fréquence et l'intensité de ses gémissements.

Une députation fut envoyée à bord de l'*Emerillon* ; elle était conduite par Domagaya et apportait, comme il convient, de nombreux présents, des fourrures, des poissons, du gibier. Le Huron exposa à Cartier ce qu'on attendait de lui.

Le Malouin ne se fit pas prier. Escorté de Macé Jalobert, de Guillaume Le Breton, et de plusieurs autres officiers, il descendit à terre et se dirigea vers le village.

Hochelaga était un bourg de forme ronde ; une haute et forte palissade l'encerclait ; sur ses remparts de bois étaient entassés de gros blocs de pierre et des quartiers de roc pouvant servir de projectiles. Une seule porte fermée par des barres donnait accès dans la ville. Devant cette porte, des guerriers attendaient, badigeonnés de leur plus belle peinture et armés d'arcs, de lances, de tomahawks, de haches, de boucliers bordés de plumes : Un groupe de peaux-rouges formait orchestre ; ceux-là tapaient sur des tambours, soufflaient dans des trompettes et des sifflets, en un mot, menaient le vacarme le plus assourdissant que l'on pût imaginer.

Précédés par la musique, entourés par les guerriers, Cartier et son état-major pénétrèrent dans la bourgade. Ils ne la connaissaient pas encore, les rencontres entre peaux-rouges et blancs ayant eu lieu jusqu'alors soit à bord de l'*Emerillon*, soit sur les berges du fleuve. Les Français remarquèrent que la cité ne comptait guère plus d'une cinquantaine de maisons, très vastes il est vrai. Elles étaient composées de plusieurs chambres donnant sur une salle centrale et la maison abritait ainsi autant de familles qu'il y avait de chambres, toutes profitant du foyer commun.

La hutte de l'agouhanna, sur la grande place de Hochelaga et qui naturellement ne servait qu'à lui seul et aux membres de sa famille, était richement peinte et décorée. Les Français furent un peu surpris de voir autour d'une perche plantée devant l'entrée des objets noirâtres qui s'agitaient au vent. Cartier expliqua à ses compagnons qu'il s'agissait de scalps — il en avait vu jadis au Brésil, mais il ignorait que les peaux-rouges algonquins s'adonnassent à cette pratique.

Domagaya, qui avait surpris la réponse de l'explorateur, punctua avec orgueil :

— L'agouhanna était dans sa jeunesse un redoutable guerrier. Il a scalpé beaucoup d'ennemis.

Le malheureux chef peau-rouge n'était actuellement en état de scalper personne. Il gémissait d'une façon ininterrompue et n'eut même pas la force de saluer son visiteur. Cartier l'examina soigneusement, le palpa, ce qui eut pour effet de renforcer les hurlements du patient, et il reconnut facilement que cette terrible maladie n'était qu'une crise de rhumatismes. Il envoya donc chercher par un marin un tonnelet d'eau-de-vie à bord de l'*Emerillon*. Quand le tonnelet fut arrivé, le Malouin versa dans sa main un peu du précieux liquide et en frictionna vigoureusement le dos et les membres du chef.

Ce furent d'abord des rugissements inimaginables qui firent croire à tous les indigènes assemblés sur la place que leur chef allait périr de la main des faces pâles. Puis, petit à petit, une bienfaisante chaleur se répandit dans les veines de l'agouhanna, chassant les douleurs ; il se mit à rire ; ses amis, ses enfants, ses squaws l'imitèrent. Dans la case royale, les rires fusaient aussi bruyamment que tout à l'heure les cris de souffrance.

Cette guérison, instantanément connue dans Hochelaga, amena devant la maison de l'agouhanna tous les malades, les estropiés, les blessés, réclamant eux aussi la santé. Cartier se rendit compte que le prestige qu'il avait acquis en soulageant l'agouhanna s'évanouirait, s'il refusait ses soins aux sujets de ce dernier. D'autre part, il ne pouvait espérer guérir tout ce monde.

Puisque c'était un miracle que l'on attendait de lui, il résolut d'en faire un.

Le tonnelet d'eau-de-vie était confié à un matelot, vieux Yannik, originaire de Saint-Servan, qui le portait avec tout le respect possible, le considérant comme le reliquaire le plus vénérable au monde. Il fut hautement choqué quand son commandant lui ordonna de déboucher le petit baril et d'en laisser couler le contenu dans une sorte de cuvette faite d'un crâne de buffle.

Cette opération s'effectuait devant la porte de la hutte de l'agouhanna. Les parents de ce seigneur qui avaient assisté à sa guérison crurent que le blanc allait asperger les suppliants avec cette eau miraculeuse. A leur grande stupéfaction, Cartier se contenta de réclamer un tison allumé, il souffla dessus et dès que le feu eut jailli, il l'approcha du crâne de buffle. Subitement, le liquide s'embrasa. Devant la haute flamme verte et dansante les assistants se prosternèrent. Quelle puissance était donc celle des faces pâles qui pouvaient faire du feu avec de l'eau ?

Plus que ses canons, plus que ses navires, vastes palais flottants aux ailes blanches, plus que la guérison de l'agouhanna, le miracle de l'eau ardente servit la gloire de Cartier.

Hélas! le temps vient à bout de tout et sa faux égalitaire sape tous les respects. Lorsque, au début de l'hiver, Cartier fut redescendu à Stadacone, qu'il se fut installé pour passer la froide saison dans le fort de Sainte-Croix qu'il avait construit par prudence, il s'aperçut d'un notable changement dans la manière d'être des sauvages à son égard. Au début, ils avaient accepté avec reconnaissance les menus bibelots qu'il leur remettait en échange du produit de leur chasse ou de leur pêche. Maintenant ils devenaient exigeants. Domagaya et Taïgnoagny avaient expliqué à leurs congénères que ces présents étaient une duperie, qu'au pays des faces pâles, ils n'avaient aucune valeur. Quand les Indiens apportaient de la nourriture ou des fourrures, ils discutaient âprement, marchandaient, voulaient des armes. On était bien obligé de céder.

J'enrage, confiait Cartier à Macé Jalobert, de souscrire aux caprices de ces sauvages, mais que faire? La moitié de nos hommes est frappée par la maladie, l'autre moitié est nécessaire pour assurer la surveillance des remparts et l'entretien des navires, nous ne connaissons pas les méthodes de chasse de ces régions, comment dans ces conditions nous approvisionner? Nous sommes à la merci des Hurons.

Ils l'étaient si bien, que la disette se déclara dans poste de Sainte-Croix, dès le moment où les peaux-rouges décidèrent de ne plus rien apporter du tout. Cartier redoublait de précautions, renforçait les gardes. Le nombre des malades augmenta. On en était réduit à manger des salaisons souvent pourries. Impossible de quitter le pays. Les nefes étaient, prises dans les glaces du Saint-Laurent. D'ici au dégel les explorateurs seraient morts de maladie ou de faim, ou bien ils auraient succombé sous les tomahawks des Indiens chaque jour plus hostiles.

Les semaines passaient, les maladies s'aggravaient, la famine agitait son spectre hideux. Le poste était si mal gardé par suite de la pénurie d'hommes valides que souvent des peaux-rouges s'introduisaient la nuit par-dessus les palissades et venaient voler dans les magasins ou les huttes des faces pâles.

— Un de ces soirs, constatait Pontbriant, les sauvages surgiront en masse et nous égorgeront tous.

Ce qui devait être la perte des Français fut leur salut.

Trois Indiens, s'étant glissés nuitamment Jusque dans un magasin de vivres, trouvèrent dans une cachette un tonnelet. L'un des trois voleurs avait été témoin de la scène de l'eau ardente à Hochelaga. Il reconnut le tonnelet, frère de celui qui avait contenu le liquide enchanté. La joie des peaux-rouges fut indicible, ils ne volèrent pas plus avant. Emportant soigneusement leur butin, ils arrivèrent à leur village situé entre Sainte-Croix et Stadacone. Le baril fut remis au chef. Celui-ci fut dans le ravissement, il allait pouvoir, à son tour, opérer des miracles à l'instar des faces pâles; il songeait à l'ascendant que cela, lui donnerait sur les autres tribus. Déjà il rêvait d'empire.

Dès que le village s'éveilla, le chef réunit l'assemblée de ses guerriers. Devant sa hutte, il vida le tonnelet dans une bassine; cérémonieusement, il en approcha un, tison. Ce n'était pas plus difficile que cela. Pour lui comme pour les blancs la flamme verte jaillit.

Que se passa-t-il alors ? Qui renversa la bassine ? Le coupable ne se dénonça jamais. L'eau de feu se répandit sur le sol ; la flamme se communiqua à la hutte du chef. De là, elle passa à celles des autres habitants du village. Des malades périrent dans l'incendie.

Ce nouveau prodige, qui prouvait plus encore que les premiers la puissance des blancs, impressionna si fortement l'esprit des Indiens qu'ils vinrent en corps trouver Cartier, qu'ils lui demandèrent de leur rendre son amitié et que les anciens fumèrent avec lui le calumet de la paix après avoir enterré la hache de guerre. Désormais les provisions fraîches ne manquèrent plus à Sainte-Croix.

Quant à l'eau-de-vie, les peaux-rouges ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était d'un usage plus agréable avalée par la bouche qu'employée en brûlot. Ils y prirent goût, mais ils lui gardèrent le nom d'eau le feu en souvenir de leurs premières et terrifiantes expériences.

[Retour à la table des matières](#)



## Le fier mensonge

[Retour à la table des matières](#)



PRÈS deux années d'absence, Champlain était revenu à Québec, qu'il avait fondé douze ans plus tôt. Cette fois, il amenait avec lui Mme de Champlain.

Mme de Champlain avait vingt-deux ans et il y en avait dix qu'elle était mariée. Elle s'appelait Hélène Boulé et en son honneur, Champlain j avait donné le nom d'île Sainte-Hélène à l'île située en face de Montréal.

Ce fut une joie générale à Québec, lorsque l'on revit le lieutenant-général que tout le monde avait tant regretté. Oh lui fit fête, ainsi qu'à sa jeune "épouse. On les conduisit à la chapelle – la première construite en territoire canadien, et qui se trouvait là où, aujourd'hui, se rencontrent la rue Champlain et la rue Sous-le-Fort — et on y chanta un *Te Deum*. Puis, les habitants les accompagnèrent en cortège à leur habitation.

Ce n'est pas sans mélancolie que Champlain revit cette maison, sa maison : elle lui apparut dans un triste état ; tout y était délabré, les toits à moitié emportés ; les murs, eux-mêmes, menaçaient de crouler.

— Ma chère femme, dit le lieutenant-général, j'aurais voulu que vous eussiez un logement confortable. Hélas! le climat de ce pays est rude et les bâtiments que l'on entretient pas s'effondrent.

Courageusement, la jeune épouse cacha sa déception.

— Vous verrez, mon ami, comme nous serons bien ici. Pendant que vous vous occuperez des grands intérêts de la Nouvelle-France et de vos administrés, moi, je me consacrerai à améliorer notre logis.

Champlain embrassa sa femme et l'entraîna dans le jardin, là où, en 1608, il avait semé les premiers grains qui furent confiés à la terre du Canada... Le pauvre jardin était aussi désolé que la maison.

— De cela aussi je m'occuperai, dit Mme Champlain.

Des sauvages étaient accourus, des Hurons. Ils se tenaient à distance, intimidés par cette belle Française. Mme de Champlain leur fit signe d'approcher. Elle leur parla doucement et, bien qu'ils ne pussent comprendre ses paroles, ils étaient émus par le charme de sa voix. Au bout de quelques instants, le lieutenant-général remarqua une agitation parmi les indigènes : ils échangeaient entre eux des paroles d'étonnement, plusieurs se jetèrent à genoux.

Champlain qui connaissait la langue huronne demanda au plus âgé d'entre eux quelle, était la cause de ce trouble. Du doigt, le sauvage désigna Mme de Champlain, et il expliqua :

— Comment se fait-il que ton épouse nous porte tous sur son cœur ?

Le lieutenant-général éclata de rire. La jeune femme portait, suivant la mode du temps, un petit miroir pendu à son cou par un ruban et, dans ce miroir, les Hurons avaient reconnu leurs images.

Champlain revenu, les colons se remirent avec plus d'entrain à l'ouvrage. Hélas ! Leurs peines ne furent pas, récompensées. Il y eut plusieurs mauvaises récoltes, le bétail dépérit, à tel point qu'en 1628 la disette régna à Québec.

Il fallut rationner, les habitants. On en fut bientôt réduit à sept onces de pois par jour.

— Ne vous inquiétez pas, disait Champlain aux colons. En France on connaît nos besoins, nous ne tarderons pas à recevoir des vivres et aussi de la poudre, car nos magasins en sont fort dépourvus.

Pour servir l'artillerie de Québec, il n'y avait, dans le fort, pas plus de cinquante livres de poudre à canon. Des navires français avaient été

effectivement annoncés, mais il fallait six semaines, en comptant avec les vents les plus favorables, pour faire la traversée. Les Canadiens n'étaient pas gens à se désespérer. Ce que la culture ne donnait pas, on essayait de le demander à la chasse. On travaillait avec plus d'acharnement pour que la récolte prochaine fût meilleure.

Un beau matin, deux coureurs algonquins se présentèrent à l'habitation de Champlain. Ils étaient extrêmement émus.

— Des navires! des navires! balbutièrent-ils dès qu'ils eurent repris leur souffle.

— Les secours que nous attendons, enfin! s'écria le lieutenant-général.

Les sauvages secouèrent la tête.

— Non! Ce sont des ennemis ; ils ont débarqué au cap Tourmente ; ils ont tout brûlé, tout détruit, enlevé le bétail ; ils ont incendié la chapelle des Récollets ; pillé les calices et les ornements sacrés.

— Les Anglais! murmura Champlain.

C'étaient les Anglais en effet. Ils étaient commandés par deux huguenots de Dieppe, les frères Kertk. La guerre avait été déclarée, sans qu'on le sût encore à la Nouvelle-France, entre Louis XIII et le roi d'Angleterre.

Le lieutenant-général réunit les habitants :

— Nous allons être attaqués, dit-il, il faut immédiatement mettre la ville en état de défense, réparer nos retranchements, renforcer les portes.

Pas un murmure ne s'éleva parmi ces hommes à demi affamés, débilités par les maladies, compagnes ordinaires de la disette ; néanmoins, le plus ancien des colons prit la parole :

— Comment nous défendrons-nous sans poudre pour nos canons et sans nourriture pour nous-mêmes ? En cas de siège nous n'aurons même plus la ressource de la chasse dans les forêts.

— Demain nous le dira, répliqua Champlain. Pour l'instant allons au plus pressé.

Tout Canadien, agriculteur, artisan ou chasseur de fourrures, se doublait d'un soldat, d'un charpentier et d'un maçon. Les colons qui

avaient leurs habitations disséminées autour de Québec refluèrent dans la cité. On répara à la hâte les retranchements; on restaura les palissades; on amena aux endroits convenables les canons, bien que l'on sût que, faute de munitions, ils ne seraient d'aucune utilité.

A peine avait-on fini que l'on vit apparaître, au bout de l'île d'Orléans, une chaloupe qui naviguait vers la ville. Les occupants de la chaloupe furent reçus : des Basques prisonniers chargés d'un message de David Kertk, l'un des deux frères. On lisait notamment dans ce document :

«... Je vous informe que j'ai obtenu mission du roi de la Grande-Bretagne, mon très honoré seigneur et maître, de prendre possession de ces pays, et, pour cet effet, nous avons à nos ordres dix-huit navires ... J'avais d'abord songé à aller vous trouver moi-même, mais j'ai cru qu'il valait mieux ravager les cultures et me saisir du bétail qui est au cap Tourmente sachant que, quand vous serez privés de vivres, j'obtiendrai plus facilement de vous ce que je désire. Conséquemment, voyez ce que vous avez à faire, et si vous désirez me rendre la ville ou non. J'aimerais mieux que ce fût de bon gré que de force. »

Le lieutenant-général répliqua aux envoyés de Kertk :

— Allez dire à ceux qui vous mandent que, s'ils ont envie de nous voir, ils approchent. Nous avons tout ce qu'il faut pour les recevoir ; c'est-à-dire des munitions en abondance, des grains, des pois, des fèves, sans compter les viandes fumées et salées,

Les Basques rapportèrent cette réponse aux frères Kertk. Ceux-ci, convaincus qu'ils auraient affaire à forte partie, que le siège serait long et difficile, se rembarquèrent et firent voile pour l'Angleterre.

Ce fier mensonge avait sauvé Québec.

[Retour à la table des matières](#)

## Le Leonidas canadien

[Retour à la table des matières](#)



VEC une incroyable rapidité, la Nouvelle-France, après une série de revers, renaissait, grâce à la ténacité, au courage et à l'activité de ses colons. Une amitié sincère liait aux Français les Hurons et les Algonquins dont beaucoup s'étaient convertis à la religion catholique. Québec, la ville de Champlain, s'enorgueillissait, à juste titre, de ses écoles. Cette cité était un centre d'où les missionnaires partaient pour catéchiser les indigènes et, en même temps, leur insuffler l'amour de la France. En 1659, un évêque vint s'installer ; c'était François de Montmorency-Laval, dont le souvenir est inscrit aux fastes du Canada.

Sept ans plus tôt, le village de Hochelaga avait, vu arriver M. de Maisonneuve, qui y avait fondé Ville-Marie, devenue Mont-Royal, puis Montréal. Cette cité, actuellement la deuxième ville de langue française du monde, commençait à prospérer.

Sa prospérité éveilla des convoitises et des jalousies. La nombreuse tribu des Iroquois, dont les wigwams étaient plantés vers l'ouest, voyait avec colère, ses frères de race, Hurons et Algonquins, profiter du bien-être qu'apportaient les Français. Peut-être les Iroquois ne se seraient-ils pas aventurés à attaquer ouvertement des gens aussi courageux et aussi résolus que les colons canadiens s'ils n'avaient été appuyés et soutenus par les habitants de la Nouvelle-Angleterre, dont le centre principal était Manhatte, aujourd'hui New-York.

Les colons britanniques ne cessaient de les exciter à la guerre ; ils leur fournissaient des armes à feu plus efficaces que leurs flèches, leurs

haches ou leurs tomahawks. A plusieurs reprises, des missionnaires qui s'étaient enfoncés dans le pays avaient été surpris et massacrés, des Jésuites très vénérés à Montréal, les pères Gabriel Lalemant et de Brébeuf, saisis dans une bourgade, dont les Iroquois s'étaient emparés, furent attachés au poteau de torture; on leur arracha les ongles ; on leur versa de l'eau bouillante sur la tête ; on leur creva les yeux et on enfonça des charbons ardents dans leurs orbites sanglantes. Pendant vingt-quatre heures, les malheureux avaient agonisé dans les souffrances, tandis que les sauvages dansaient leurs danses de guerre.

Chaque jour voyait croître l'audace, et la malfaisance des Iroquois. Confiants dans leur nombre, ils se rendaient compte que les colons, disséminés sur l'immense territoire, pouvaient difficilement les réduire. L'impunité dont ils jouissaient les enhardissait au point que, même autour des villes, on ne trouvait plus aucune sécurité. Leurs incursions et leurs brigandages se multipliaient ; des colons ou des sauvages soumis étaient enlevés et mis à la torture. Le travail des laboureurs était interrompu ; à tout instant, il leur fallait se réfugier dans les fortins établis en diverses régions. Là, même, ils n'étaient pas à l'abri car beaucoup de ces petites redoutes avaient été forcées. Derrière chaque arbre, dans chaque ravin, au milieu des taillis, des sauvages guettaient le moment d'inattention qui leur permettrait de se saisir d'un blanc.

Des bandes d'Iroquois s'étaient avancées jusqu' aux portes de Montréal. Les faibles moyens de défense de la ville justifiaient toutes les appréhensions pour peu que l'attaque des sauvages se fît en masse.

Il y avait dans la cité un jeune officier nommé Dollard. A vingt-cinq ans, il avait déjà servi dans les armées de la métropole et venait d'arriver à Montréal. Dollard, comme les autres, voyait le danger ; il ne se contenta pas, lui, de l'attendre stoïquement. Il fit appel à des jeunes gens de toutes les professions : des soldats, des artisans, des laboureurs.

— Mes amis, leur dit-il lorsqu'ils furent groupés, si les choses continuent comme elles vont, dans quelques mois, la Nouvelle-France, notre patrie d'adoption, sera détruite ; nous-mêmes et ceux

que nous aimons, nous serons égorgés comme du bétail et nous périrons sans gloire et sans utilité. Nous ne sommes pas assez nombreux pour résister à la poussée des Iroquois soutenus par les gens de la Nouvelle-Angleterre. Ne donnons pas à nos ennemis l'occasion de s'apercevoir de notre faiblesse, prenons les devants, allons les attaquer chez eux.

Nul n'ignorait quel danger présentait une telle expédition. Tout le monde savait que c'était marcher à la mort, et à une mort horrible. Il se trouva pourtant seize jeunes gens, dont Montréal conserve pieusement les noms dans ses archives, qui se présentèrent pour suivre Dollard partout où il irait.

Après avoir fait leur testament, ils jurèrent dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu qu'ils se défendraient jusqu'à la dernière extrémité et que, quoi qu'il arrivât, ils ne se rendraient jamais.

C'est dans les derniers jours d'avril qu'ils quittèrent Montréal, au milieu de toute la population accourue pour leur faire ses adieux. La campagne était belle ainsi qu'elle sait l'être au Canada quand la neige ayant quitté la terre, la nature s'empresse de fleurir comme si elle s'excusait auprès des hommes des épreuves qu'elle leur a fait subir pendant l'hiver.

Parmi les grands bois entrecoupés de vertes prairies égayées de fleurs sauvages, les dix-sept héros marchèrent vers l'ouest. Ils n'avaient ni convoi, ni bagages. Quelques provisions nouées dans une toile, des munitions dans leur sacoché, leur fusil en bandoulière, étaient toute leur charge. Ils marchèrent longtemps. Ils rencontraient les vestiges lamentables des établissements de leurs compatriotes ; des champs où la charrue avait été arrêtée par une attaque de sauvages ; des tas de poutres calcinées marquant la place de riantes et laborieuses demeures. Enfin, ils atteignirent, sur la rivière des Autouais, un petit fort iroquois, simple ruine défendue par une palissade de troncs d'arbres grossièrement équarris et fichés en terre. Ils s'y installèrent.

A peine avaient-ils pris possession de ce misérable abri qu'ils virent arriver quarante Hurons et sept Algonquins sous la conduite

du chef Annahotaha, dont la bravoure était bien connue. Il demanda à Dollard l'autorisation de partager les périls et la gloire des Français. Cette autorisation lui fut volontiers accordée.

Le premier soin de la petite troupe fut d'améliorer ses retranchements. On alla abattre des chênes pour renforcer les palissades. Chacun se fit, tour à tour, bûcheron et charpentier.

Le travail n'était pas achevé que les Iroquois se montrèrent. Des deux côtés une fusillade éclata, car nombreux étaient les indigènes qui possédaient des armes à feu.

Constamment, les sauvages répétèrent leur assaut; chaque fois, ils étaient repoussés avec des pertes sérieuses. Un de leurs chefs tomba. Les Français bondirent hors du retranchement et, indifférents aux balles et aux flèches, coupèrent la tête du guerrier qu'ils vinrent piquer sur un des pieux de leur redoute.

Fous de rage, les Iroquois s'acharnaient; ils connaissaient le petit nombre de ces ennemis qui osaient les braver. Ils avaient envoyé chercher du renfort. Pendant cinq jours et cinq nuits dura le siège. Dollard et ses compagnons souffraient de la faim, de la soif et du froid. Ils étaient infiniment las. Impossible de dormir, car il fallait constamment veiller aux créneaux, les attaques ennemies se déclenchant avec une rapidité foudroyante. Les Iroquois s'approchaient en rampant et ne se montraient qu'à quelques pas du fort.

La situation des assiégés empirait d'heure en heure. Sentant cela, les Iroquois envoyèrent des crieurs pour inviter leurs congénères qui étaient parmi les Français à se rendre à eux, leur promettant de les traiter avec tous les égards. A bout de force, les Hurons se laissèrent prendre à ces paroles fallacieuses. Ils franchirent la palissade et ils disparurent dans la forêt. Les sept Algonquins et Annahotaha, le chef, assistaient impuissants à la désertion de leurs frères. Lorsque le vieux Huron vit son propre neveu, La Mouche, prêt à se joindre aux fuyards, il lui brisa la tête d'un coup de tomahawk. Et la résistance reprit.



Les cris farouches apprirent bientôt à Dollard que les renforts attendus par les Iroquois étaient arrivés.

La rivière s'était couverte d'embarcations d'écorce. Les nouveaux venus ne perdirent pas de temps pour se lancer à l'assaut. Les vingt-cinq, Français et indigènes mêlés, parvinrent à les repousser.

Trois jours passèrent, interminables. La garnison du fort souffrait abominablement, mais reconnaissait que sa résistance acharnée portait ses fruits. On devinait, en effet, des traces de lassitude et de découragement chez les ennemis ; leurs assauts étaient moins fréquents et menés avec plus de mollesse ; leur arrogance moins grande. Il suffisait de tenir encore et on les verrait abandonner le siège, s'en retourner chez eux, car la ténacité n'était pas la qualité dominante de cette tribu brave et sanguinaire.

Un des chefs iroquois parvint à obtenir de ses frères qu'ils livrassent un dernier assaut avant de lâcher la partie. Dollard et les siens virent de tous côtés surgir de la forêt les sauvages hurlants. Ceux-ci avaient soigneusement préparé cette attaque ; entendez par là qu'ils avaient refait leur peinture de guerre, barbouillé de rouge et de jaune leur corps à peu près nu. Ils étaient terribles à voir, avec leurs plumes fichées dans leurs cheveux noirs ramenés, comme une queue de cheval, sur le dessus de leur tête, brandissant de grands boucliers de bois ; ils étaient effrayants et innombrables.

Les assiégés, avaient beau tirer sans relâche, au point que leur fusil leur brûlait les doigts, ils avaient beau creuser dans les rangs des assaillants des brèches sanglantes, ils ne parvenaient pas à les arrêter. Les Iroquois atteignirent le pied des palissades et se mirent à les attaquer à la hache.

Dollard prit une grosse poire à poudre, y ajusta une mèche qu'il enflamma. Puis il lança cet engin du côté des sauvages, pensant que l'effet moral et matériel qu'il produirait les effraieraient. Hélas ! ses forces le trahirent, le projectile heurta les pieux de la palissade et retomba dans la redoute où il éclata, tuant plusieurs de ses vaillants défenseurs et blessant à mort le chef huron.

Celui-ci, stoïque dans la souffrance, s'était traîné jusqu'au centre du fortin où était dressée une croix à laquelle il s'adossa. Il fit signe qu'il voulait parler. Un Français s'approcha de lui.

Je vais mourir, murmura Annahotaha, et bientôt vous partagerez mon sort. Je vous demande une dernière faveur. Je voudrais que vous brûliez ma tête, afin que ma chevelure ne tombe pas entre les mains des ennemis ; ils seraient trop heureux de montrer le scalp d'Annahotaha qui, pas plus mort que vivant, ne saurait être prisonnier.

Le Français rassura le noble indigène et, quand ce dernier eut rendu le dernier soupir, sa volonté fut exécutée et sa tête brûlée sur un amas de copeaux.

Le trépas du chef huron marqua le commencement de l'agonie du fort. Les Iroquois étaient parvenus à faire une brèche dans la palissade ; ils s'y engouffrèrent. Pied à pied, les assiégés se défendaient. Ils tombaient l'un après l'autre. Dollard succomba au pied de la croix.

Un formidable hurlement retentit dans la plaine et alla se répercuter par les forêts jusqu'aux montagnes. Les Iroquois étaient maîtres du fortin. Le dernier de ses défenseurs était mort.

Le sacrifice de seize jeunes Français et de leur chef Dollard ne fut pas inutile. Les Iroquois, après leur premier triomphe, furent terrifiés par cette victoire qui avait coûté la vie à plusieurs centaines des meilleurs de leurs guerriers. Si dix-sept Français, dans une méchante redoute, avaient pu opposer une telle résistance à plus de mille ennemis, ceux-ci pourraient-ils jamais s'emparer de cités défendues par une garnison et entourées de murailles de pierre.

Que d'existences furent épargnées par la bravoure de Dollard et de ses compagnons!

[Retour à la table des matières](#)

## La ruse de M. de Frontenac

[Retour à la table des matières](#)



NOUS causions un jour avec un vieux Canadien nommé Alain Dupuis, descendant d'une des premières familles installées avec M. de Maisonneuve à Montréal. Nous parlions de l'histoire de son beau pays et, par hasard, la conversation tomba sur l'année 1689.

— L'année 1689, murmura notre interlocuteur avec une nuance de mélancolie, l'année du massacre.

Bien entendu, ces mots excitèrent notre curiosité, et nous sollicitâmes de plus amples explications. M. Alain Dupuis ne se fit pas prier.

— Oui, nous dit-il, l'année du massacre. On en parlait encore, et non sans effroi, dans ma prime jeunesse, et les vieillards en faisaient volontiers le récit.

On était aux premiers jours d'août. L'hiver avait été rude, mais le printemps admirable. On venait de finir la récolte qui n'avait jamais été aussi abondante: Mon aïeul, Alain Dupuis, possédait une grande exploitation sur le lac Saint-Louis, à une médiocre distance de Montréal. Il avait été visiter ses champs, afin de prendre ses dispositions en vue des prochaines semailles. Il rentrait chez lui pour le souper.

Mon aïeul, un homme grand et vigoureux, aguerri par la rude existence des colons fondateurs de la Nouvelle-France, chasseur, trappeur et agriculteur, qui avait dû, dans les débuts, tout faire par lui-même, et avait ainsi acquis l'aisance dont il jouissait, mon aïeul, donc, se sentait ce soir-là déprimé. L'état de l'atmosphère

était sans doute cause de cette sensation qui amollissait les membres et assombrissait l'esprit des plus optimistes. La chaleur était torride ; à l'horizon, surtout vers l'ouest et vers le sud, s'amoncelaient de gros nuages noirs qui, peu à peu, s'étendaient. Dans le lointain, l'orage grondait.

Alain Dupuis se trouva soulagé lorsqu'il aperçut sa demeure, une grande maison faite extérieurement en troncs d'arbres dégrossis à la hache et dont l'intérieur était tapissé de planches. Le bois n'était pas cher. Cette disposition faisait des logis confortables, se chauffant bien en hiver et défendant ses habitants, l'été, contre la chaleur; Mon aïeul savourait déjà le plaisir qu'il aurait à goûter la fraîcheur de sa demeure.

Tout autour de la maison d'habitation régnait une haute et solide palissade, fermée par une épaisse porte. Dans cette enceinte étaient les magasins où l'on entassait le fourrage et le grain, les écuries du bétail et les wigwams pour les serviteurs indigènes. Alain Dupuis, excellent homme, s'était attaché quatre Hurons auxquels il avait inculqué l'art de cultiver la terre et de soigner les bêtes et qui le servaient le plus fidèlement et le plus intelligemment du monde.

Ayant franchi la clôture de bois, le maître vit sur le seuil de son logis son fils Louis, un grand garçon de vingt-cinq ans tout nouvellement marié, qui paraissait l'attendre.

— Ah! dit le jeune homme, je suis heureux de vous voir, mon père ; j'allais partir au-devant de vous.

— Tудieu, mon fils, répliqua mon aïeul en riant, est-il donc si tard ? Le soleil n'est pas encore couché et il m'arrive, ce me semble, de rentrer à des heures plus avancées sans que l'on se fasse de souci.

— Aujourd'hui n'est pas comme les autres jours. J'avais une sorte de pressentiment de quelque chose de fâcheux. A plusieurs reprises, dans l'après-midi, Marie a pleuré, sans que je puisse découvrir le motif de ses larmes.

Alain Dupuis remarqua combien le jeune homme paraissait nerveux. C'était aussi une chose bien insolite que ces larmes de la

jeune mariée, fille d'un colon, et qui n'était pas, je vous prie de le croire, de ces femmelettes qui s'évanouissent pour une araignée aperçue dans un coin.

— Le temps est à l'orage, rétorqua mon aïeul; moi-même, je ne me sentais pas aussi dispos que d'ordinaire.

Son malaise inexplicable le reprenait. Il embrassa tendrement sa bru venue à sa rencontre et remarqua ses traits tirés. Les nuages noirs avaient complètement envahi le ciel et des éclairs rouges les sillonnaient en tous sens. Les roulements du tonnerre étaient plus forts et plus fréquents.

— Rentrons vite, prononça Alain Dupuis. La pluie va tomber et sans doute la grêle. Quelle chance que nos récoltes soient engrangées! Dehors oh entendait un piétinement et des mugissements ; c'étaient les bestiaux que ramenait un serviteur huron. Les bêtes parurent à la porte de la palissade et leurs mugissements étaient tristes ; leur gardien ne chantait pas comme d'habitude.

Dans la salle fraîche, devant le souper préparé par la servante dieppoise, Alain Dupuis reprit son calme. Veuf depuis des années, il avait reporté toute son affection sur son fils et sur sa bru, et il était heureux lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux.

A peine tous les trois avaient-ils commencé leur repas qu'un grand fracas retentit : deux terribles coups de tonnerre avaient ébranlé la maison. Les écluses du ciel s'étaient ouvertes, l'eau dévalait en trombes mêlées de rafales de grêle. Un véritable ouragan soulevait le lac ; le bruit des éléments en furie était assourdissant. Par les fentes des lourds volets clos, on apercevait constamment les fulgurations de la foudre.

Le repas fut sans gaîté; on ne prolongea guère la veillée autour de la chandelle. Au moment où l'on allait se séparer pour la nuit, Louis eut l'idée de sortir afin de vérifier la porte de l'enceinte que l'on barricadait toutes les nuits. Il rentra trempé.

— Je n'ai jamais vu un temps pareil, grogna-t-il. Le lac qui m'est apparu à la lumière des éclairs est déchaîné. Il y a au moins trois

orages qui se sont réunis sur ce point, d'autres nous menacent de l'ouest. Dieu aide les voyageurs attardés!

Mon aïeul s'en fut se coucher. Il ne pouvait pas dormir; son corps était moite; dès qu'il s'assoupissait, des cauchemars peuplaient son cerveau. Il ne parvenait pas à s'expliquer, lui qui était l'homme le moins imaginaire du monde, pourquoi les vieilles histoires de sauvages, massacrant et tuant les colons — histoires dont avait été bercée son enfance — lui revenaient en foule. Il y avait surtout certains récits d'invasion de fermes par les Iroquois qui ...

Alain Dupuis tressaillit; le hurlement d'un loup venait de frapper son oreille, Jamais les loups ne se font entendre -par des temps pareils. Voilà que précisément la tempête avait l'air de se calmer; on ne percevait plus que le vent et les grondements de tonnerre plus éloignés.

Une deuxième fois le loup hurla; on eût dit que l'animal était tout proche de la maison. Mon aïeul se leva, enfila son haut-de-chausse, prit son fusil et sortit. Il faisait encore nuit, pourtant une aube incertaine permettait de deviner les objets et, grâce à cette lueur, Alain Dupuis distingua des ombres qui franchissaient la palissade. Des Iroquois!

Alain Dupuis était un habile chasseur; sans hésiter, il épaula, et l'un des sauvages dégringola de la palissade; à ce coup de fusil répondirent des appels féroces. De tous côtés surgissaient des têtes emplumées. Le cri de guerre des Iroquois s'éleva menaçant et lugubre. Mon aïeul n'eut que le temps de rentrer dans la maison. Louis, son fils, accourait armé, lui aussi. Mon aïeul rechargea son fusil. Il eût été fou de se risquer au dehors. Les deux hommes montèrent à l'unique étage et poussèrent prudemment un des épais volets.

La cour était complètement envahie par les sauvages; on les voyait distinctement; ils avaient mis le feu aux magasins à fourrage, leurs ombres dansaient dans cette lueur rouge. Des appels de détresse, joints à des mugissements affolés, venaient des

bâtiments d'exploitation. Les agresseurs massacraient les serviteurs hurons, tuaient les bêtes.

Le père et le fils déchargèrent leurs armes; leurs coups faisaient des ravages. Les sauvages, distraits de leurs cruelles occupations, retournaient leur rage contre l'habitation; ils s'étaient glissés le long des murs, se préparant à y mettre le feu.

Alain Dupuis, jusque-là grisé par l'ardeur de la bataille, songea, en effet, qu'il fallait avant tout sauver les femmes, et que, peut-être, il en était encore temps.

Il y avait une petite porte à l'arrière du logis qui permettait de gagner directement la forêt. Les sauvages n'y auraient sans doute pas pensé, absorbés qu'ils étaient par leur souci d'incendier la maison.

Mon aïeul avait deviné juste. Il put sortir avec les siens, et, par la forêt, atteindre Montréal qu'il trouva en proie à une compréhensible terreur. Ce ne fut pourtant que deux jours après que l'on connut l'étendue désastre.

A la faveur de la tempête, deux mille Iroquois avaient traversé le lac Saint-Louis, s'étaient disséminés autour des maisons des colons qui s'étagaient au bord du lac, et, sur un signal, qui était l'aboiement du loup, ils avaient, tous à la fois, attaqué les habitants, de façon que les colons français ne puissent pas se porter mutuellement secours. Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants avaient été massacrés. Tous ceux qui étaient tombés vivants entre les mains des sauvages avaient été mis à la torture. A certains endroits, des mères avaient été forcées de rôtir vif leur enfant, des colons avaient été emmenés afin d'être suppliciés dans les cantons.

Mon aïeul était heureux d'avoir pu sauver son fils et sa bru, pourtant il était complètement ruiné ; rien ne restait de sa maison, rien de ses récoltes, rien de son bétail. Il lui fallait, après une vie de labeur, recommencer comme au premier jour. Trois années, au moins, étaient nécessaires pour qu'il pût, non pas reconstituer son

bien, mais se créer une très modeste aisance. Il ne se découragea pas, il se remit à l'ouvrage.

C'est alors que, pour la deuxième fois, revint, comme gouverneur de la colonie, Louis de Buade, comte de Frontenac.

L'arrivée de ce chef, dont on avait pu apprécier les qualités, ragaille les Canadiens, passablement découragés. La confiance était renée ; elle était bien placée.

Frontenac n'était pas homme à permettre qu'un massacre comme celui d'août restât impuni. Il savait que les Iroquois n'auraient pas eu, par eux-mêmes, l'audace de s'attaquer à la colonie, s'ils n'avaient pas été poussés et aidés par des blancs. Ces blancs étaient les gens de la Nouvelle-Angleterre, ceux dont la capitale était Manhatte, l'actuel New-York. C'étaient eux, qui, jaloux de la prospérité de la Nouvelle-France, avaient armé et guidé les sauvages dans l'espoir de s'installer à la place des Canadiens massacrés ou chassés par la peur.

— Il faut frapper d'abord à la tête et non au bras, déclara le gouverneur.

Il convoqua à Montréal les colons désireux de participer à une grande entreprise. Mieux que les soldats des régiments de France, ils étaient à même de faire ce que souhaitait Frontenac. Alain Dupuis et son fils étaient du nombre des volontaires. Le contingent fut divisé en trois troupes. Celle à laquelle mes aïeux furent rattachés avait pour objectif Corlar, une bourgade peu éloignée de New-York et qui s'appelle aujourd'hui Chelectady. Deux des frères Le Moyne, MM. de Sainte-Hélène et d'Iberville avaient le commandement du détachement qui comprenait cent quatorze Français et quatre-vingt-seize sauvages.

Ce que fut le voyage, je vous le laisse imaginer. Il fut effectué au mois de février, c'est-à-dire à la saison la plus froide de l'année. Chacun s'en alla avec le fusil en bandoulière, le paquet de vivres à l'épaule et les raquettes aux pieds. On n'avait pas d'autres provisions que ce que l'on portait, pas d'autre abri que le ciel pur et glacial, pas d'autre lit que la neige. Il fallait rompre un pied de glace pour obtenir de l'eau et l'on devait briser le pain à coup de hache. Qu'importe! chacun était animé par le désir d'une juste vengeance. Qui, en effet, à la colonie,



ne pleurait pas la perte d'un parent ou d'un ami ? Il y avait cent lieues à parcourir, on en vint à bout et l'on atteignit Corlar au milieu d'une nuit.

Les Anglais étaient si loin de se figurer qu'ils couraient quelque risque, que des hommes oseraient surmonter de telles difficultés pour les venir attaquer, qu'ils dormaient tous paisiblement, n'ayant même pas cru nécessaire de placer des veilleurs. La bourgade fut prise et malgré les efforts des Français, les Hurons et les Algonquins, nos alliés, massacrèrent et brûlèrent tout ce qui leur tomba sous la main. pendant ce temps, les deux autres troupes organisées par M. de Frontenac opéraient sur d'autres points et leurs succès étaient aussi décisifs.

Après cette triple expédition, les Canadiens se remirent plus allégrement à leur tâche ; ils avaient la sensation d'avoir puni les vrais coupables et d'avoir inspiré le respect aux indigènes hostiles.

\*\*\*

A leur tour, les Anglais de la Nouvelle-Angleterre voulurent tirer vengeance de ce qu'ils considéraient comme des agressions injustifiées. Ils disposaient de moyens bien supérieurs à ceux du Canada ; contre une colonie dont la population blanche était à peine, en tout, de dix mille personnes, ils mirent sur pied cinq mille soldats. Cette armée, ils la partagèrent en deux colonnes ; l'une sous les ordres du général Winthrop, forte de, trois mille hommes, se dirigeait par terre sur Montréal. La seconde, de deux, mille combattants, fut embarquée sur une flotte de trente-cinq navires commandée par l'amiral Phipps et expédiée vers Québec.

L'armée de Winthrop, dont les soldats n'avaient ni l'entraînement, ni la vaillance, ni l'endurance des colons français, ne parvint jamais à destination et, bien avant Montréal, elle fut dispersée par la fatigue et la maladie.

Quant à Phipps avec ses trente-cinq voiles, il s'engagea hardiment sur le Saint-Laurent.

Dès que Frontenac fut averti par les indigènes de la côte de l'approche ce redoutable ennemi, il mit Québec en état de défense. Les colons de toute la région furent alertés ; beaucoup cependant n'eurent pas le temps d'arriver, car les distances étaient grandes ; d'autre part, il fallait veiller à la défense de Montréal, de sorte que le gouverneur ne disposait que d'une faible garnison, ce dont Phipps était bien informé.

Le 16 octobre 1690, vers 10 heures du matin, les trente-cinq nefes anglaises jetèrent l'ancre devant Québec qui était en pleine fièvre de préparatifs de résistance. Une chaloupe portant à l'avant le drapeau blanc des parlementaires se détacha de l'escadre, voguant vers la ville. M. de Frontenac donna des instructions pour l'accueil à faire au messenger anglais et il envoya au-devant de lui un officier d'ordonnance.

A son débarquement, le parlementaire eut, suivant l'usage, les yeux band s. Après quoi, sous escorte, il fut conduit au château du gouverneur. Les ordres de celui-ci avaient été bien exécutés. Pendant près d'une heure l'Anglais qui ignorait le trajet qu'il devait parcourir, fut prom n  à travers les rues de la ville. Autour de lui on faisait du bruit, les tambours battaient, les trompettes sonnaient le rassemblement, une agitation grouillante l'accompagnait sans cesse et il put croire la cité pleine comme une ruche et débordante d'activité. Encore tout étourdi de ce qu'il avait entendu et qui était loin de ce qu'il imaginait, le parlementaire fut introduit dans la grande salle du palais où on lui enleva son bandeau. Là, sa surprise fut plus intense encore : au lieu de quelques colons plus ou moins d penaill s qu'il pensait apercevoir, il se trouva en présence du gouverneur en habit de velours, flanqué de l'évêque, des magistrats dans leurs plus beaux accoutrements, et d'une quantité d'officiers, tous plus bravement par s les uns que les autres.

L'envoyé de l'amiral d bita le discours qu'on lui avait fait apprendre. Il sommait le gouverneur de se rendre, et cela avant qu'il soit une heure, sans quoi les Anglais donneraient l'assaut.

M. de Frontenac répondit d'une voix sèche :

— Ce n'est pas de la sorte que l'on fait sommer un homme comme moi. Jamais Québec ne se rendra, à moins qu'il ne soit réduit en cendres.

Le messager sollicita une réponse par écrit.

— Il n'en est pas besoin, repartit Frontenac. Avant une heure je donnerai à celui qui vous envoie ma réponse à ma manière.

A nouveau, le parlementaire eut les yeux bandés et fut reconduit par le même trajet et avec les mêmes précautions vers son canot.

Moins de soixante minutes après qu'il eut quitté le palais, les canons de Québec se mettaient à vomir leurs boulets sur l'escadre anglaise. L'une des pièces, pointée par M. de Sainte-Hélène en personne, coupa le mât du vaisseau amiral, si bien que son pavillon tomba à l'eau. Des Canadiens se jetèrent dans la rivière et, malgré la fusillade, s'en emparèrent. Jusqu'à la fin de la domination française ce pavillon devait orner la cathédrale de Québec.

Pendant quatre jours les batteries de terre et la flotte se bombardèrent. C'était un merveilleux spectacle que ce combat d'artillerie dans le bassin de Québec. Phipps, peu curieux de pittoresque, commençait à se lasser. Il se rendit compte qu'il n'arriverait à rien par son bombardement et il résolut de frapper un coup décisif.

— Ces damnés Français, sacrait l'amiral, je les obligerai bien, si ce ne sont pas des lâches, à sortir de leur tanière .

Un corps de quinze cents Anglais fut débarqué face à la ville. Les Britanniques s'alignaient l'arme au bras, en ordre magnifique.

A leur grand étonnement, ils virent sortir de la place trois à quatre cents sauvages. Ceux-ci ne marchèrent pas à leur rencontre suivant les règles habituelles de la tactique. Dans la plaine ils s'égayèrent; par petits paquets, ils venaient harceler les bataillons; s'approchaient d'eux en rampant; déchargeaient leur fusil bourré de chevrotines et s'évanouissaient comme par enchantement. Les salves tirées par les troupes anglaises n'avaient sur celle poussière d'assaillants aucun effet.

Phipps enrageait lorsqu'il voyait ces hommes à peine couverts d'une mauvaise peau de chien, le torse bariolé, les plumes dans les cheveux, faire subir à ses soldats si bien rangés des pertes répétées. — Il faut que les Français soient des sorciers, grondait-il, pour avoir ainsi dressé ces sauvages.

Ce qu'il ignorait, c'est que ceux qu'il prenait pour des sauvages étaient des colons canadiens que Frontenac avait fait déguiser et qui combattaient en ordre dispersé, selon les méthodes qui ne devaient être usitées dans les guerres européennes que deux cents ans plus tard.

Les Canadiens avaient beau se multiplier, causer de lourdes pertes aux Anglais, les démoraliser, ils ne parvenaient néanmoins pas à les déloger, étant à peine un contre trois. Phipps harangua ses soldats. Il leur fit honte de trembler devant une poignée d'indi-gènes; eux, se ressaisissant, s'apprêtaient à s'élancer vers les remparts de Québec...

A cet instant, les cloches de la ville se mirent à sonner le tocsin et un bataillon de troupes régulières françaises sortit des retranchements.

Les Anglais, croyant que les cloches sonnaient le rassemblement de la milice, que le bataillon n'était qu'une avant-garde et qu'ils allaient essuyer le choc de troupes nombreuses — ne pouvant pas supposer que toute la garnison était engagée — tournèrent les talons et regagnèrent leurs chaloupes. Le lendemain Phipps leva l'ancre et, précipitamment, fit voile vers l'embouchure du Saint-Laurent. Aveuglé par le brouillard et la tempête de neige qui s'était levée, l'amiral coula une partie de ses navires dans les passes du fleuve mal connues de lui. Son expédition se solda par la perte, d'un quart de son effectif.

A Manhatte, on attendait Phipps avec une vive impatience. Lorsque ses voiles furent signalées, la population anglo-américaine se rua vers le port pour faire fête. Allait-on apprendre l'agréable nouvelle de la destruction des principales places françaises, d'un

carnage de Canadiens ? Les navires devaient être chargés d'un merveilleux butin...

Tout ce que rapportait l'amiral était une lourde note à payer, et les Anglo-Américains, au lieu d'enregistrer un triomphe, virent alourdir leurs impôts.

Bien longtemps après l'événement, Phipps apprit que, lorsque Frontenac avait fait sonner le tocsin, il n'avait plus cent hommes de disponibles dans la place.

Voilà pourquoi si Champlain est le fondateur de la Nouvelle-France, on peut bien accorder à Louis de Buade, comte de Frontenac, le titre de sauveur du Canada.

— Voyez-vous, Messieurs, nous dit en terminant Alain Dupuis, les héros de notre histoire nationale n'étaient pas seulement des gens braves, c'étaient des imaginatifs, un peu des poètes. Il ne faudrait pas croire que leurs contemporains, dans leur lointaine patrie, ignorassent leurs efforts et leurs succès.

Louis XIV a fait frapper à Paris une médaille commémorant la victoire de M. de Frontenac. Reconnaissez que cet honneur lui était bien dû.

[Retour à la table des matières](#)

## Une amazone de quinze ans

[Retour à la table des matières](#)



. et Mme de Verchères avaient douze enfants; les aînés étalent établis, les uns en France, les autres à Montréal, et eux, les parents, restaient avec leur fille Madeleine, âgée de quinze ans, et deux petits garçons, deux jumeaux de douze ans.

Les Verchères possédaient sur le Saint-Laurent, à plusieurs lieues de Montréal, une belle exploitation agricole comportant des cultures et de l'élevage. Ils habitaient, au bord du fleuve, une vaste maison entourée de palissades en gros madriers dégrossis à la hache. Cette palissade de chêne, épaisse de vingt pouces et haute de quinze pieds, percée de meurtrières, était flanquée, du côté de la rivière, par une sorte de redoute élevée sur une butte artificielle où l'on avait hissé trois petits canons de bronze. L'ensemble constituait un vrai fortin que l'on appelait le château, et où, en cas d'alerte, les colons du petit village tout proche eussent trouvé refuge.

Ces fortifications pouvaient désormais sembler inutiles. Il y avait si longtemps qu'aucune attaque de sauvages n'avait eu lieu dans cette région. Néanmoins, M. de Verchères, homme sage et prudent, n'avait pas voulu que l'on négligeât les défenses, ainsi qu'on le faisait ailleurs.

— Nos retranchements sont en bon état, aimait-il à répéter; les Iroquois le savent et cela peut leur donner à réfléchir s'ils nourrissent des intentions mauvaises.

Cette année-là — l'année 1696 — la récolte avait été fort abondante et les greniers de M. de Verchères regorgeaient. C'était même dans le but de traiter d'une fourniture de grains et de paille pour l'armée que M. et Mme de Verchères s'étaient rendus, un matin d'octobre, à Montréal. Ils devaient rester plusieurs jours auprès de leurs enfants établis dans cette cité.

Les parents étaient partis tranquilles; ils n'ignoraient pas que la maisonnée, avec Madeleine, était en bonnes mains. Malgré ses quinze ans, elle savait se faire obéir; elle était même la seule que voulussent bien écouter les petits jumeaux, enfants turbulents, endiablés, en un mot insupportables, qui ne songeaient qu'à se battre avec les galopins du village ou à courir les bois à la recherche de gibier, malgré les admonitions paternelles.

Madeleine menait parfaitement son petit monde, tous de braves gens d'ailleurs. Il y avait au château le vieux Perrin, bonhomme de quatre-vingt-cinq ans, ancien militaire, qui n'avait d'autre défaut que celui de mépriser résolument les ordonnances royales sur l'usage de l'eau-de-vie et de s'enivrer parfois dans le but de combattre des rhumatismes qui, affirmait-il, abrégeraient ses jours. Avec Perrin, il y avait quatre jeunes gens employés à la culture et à l'élevage et des femmes pour le service intérieur. Plusieurs serviteurs mâles plus âgés avaient suivi les maîtres, conduisant les chars de fourrage.

En bonne maîtresse de maison, Madeleine, aussitôt ses parents partis et ses jeunes frères sérieusement occupés par la construction de pièges pour les lièvres, fut rejoindre les femmes qui lavaient le linge dans une petite crique du fleuve.

Les battoirs allaient leur train et aussi les langues, quand, tout à coup, arriva, rouge et essoufflé, le petit Tony, drôle de dix ans, fils d'un colon du village et compagnon de jeux des jumeaux de Verchères.

L'enfant avait un air si bouleversé que Madeleine devina instantanément un malheur; elle pensa que les jumeaux avaient fait quelque sottise, qu'ils s'étaient blessés avec une arme à feu imprudemment maniée.

— Mademoiselle! Mademoiselle! haletait Tony.

Impatiente de savoir, Madeleine le secouait par le bras :

— Parle, parle, qu’y a-t-il? Qu’est-il arrivé à mes, frères?

Tony avait repris son souffle.

— Mademoiselle, ce sont les Iroquois, ils sont au village! Mon père... ma mère...

Le bambin éclata en sanglots. La confirmation de ses paroles vint, tragique : des cris de douleur et d’angoisse, des coups de feu, des hurlements de sauvages s’élevèrent du côté de la petite agglomération, à peine un hameau, aux maisons largement disséminées.

Les lavandières levaient les bras au ciel et gémissaient, invoquaient les saints, perdant complètement la tête. Madeleine seule conservait son sang-froid.

— Allons vite. Courons au château, ordonna-t-elle.

Il fallait se dépêcher. Les peaux-rouges ne s’attarderaient probablement pas au village. Ils savaient sans doute que le maître était absent, qu’il avait emmené ses serviteurs et que les greniers étaient bien fournis.

Dans une course folle, Madeleine, les femmes et le petit Tony se ruèrent vers le château. On devait, pour l’atteindre, traverser un large espace dégarni. Du village accouraient des femmes traînant des enfants et poursuivies par des Iroquois. Madeleine et ses compagnes gagnèrent à temps le retranchement. Dès que toutes les fugitives furent à l’abri, Mlle de Verchères fit fermer et barricader la porte. Déjà on entendait, au dehors, les hurlements des sauvages qui frappaient les battants à grands coups.

Dans la cour du, fortin ce n’étaient que gémissements et lamentations. Les femmes du village racontaient comment les peaux-rouges avaient surgi brusquement, comment ils s’étaient emparés des hommes, les avaient massacrés, ainsi que quelques femmes et des enfants. Le gros de leur troupe était actuellement en train de piller et d’incendier les maisons.

Ce récit semait la panique parmi les habitants et les habitantes du château. On parlait de fuite. Les enfants. s’agrippaient désespérément



aux jupes de leur mère en pleurant et en criant d'effroi. Vingt propositions, plus absurdes les unes que les autres, se croisaient.

D'un geste, Madeleine arrêta le tumulte.

— Taisez-vous, intima-t-elle., Il ne saurait être question de fuir ce serait courir au-devant du massacre. Nous allons nous défendre ici. C'est moi qui commande, vous m'obéirez.

Elle regarda autour d'elle cette petite garnison, dont elle assumait la charge en vraie fille de gentilhomme et de soldat. Il y avait six hommes, dont le vieux Perrin, les quatre jeunes domestiques et un colon, Jeantout, qui avait réussi à se sauver. Il y avait les deux jumeaux, il y avait une vingtaine de femmes et de petits enfants.

— Les hommes, vous allez prendre vos fusils et vous mettre immédiatement en sentinelle aux meurtrières des palissades. Perrin et Jeantout, vous occuperez la redoute. On fera feu sur tous les sauvages qui, approcheront de l'enceinte. Ne ménagez pas les munitions, il y en a en abondance. Toutes les heures, Perrin tirera le canon; peut-être, nous entendra-t-on d'un fort voisin.

Madeleine se tourna ensuite vers les femmes :

— Nous, les femmes et mes frères, nous prendrons également des fusils et nous nous porterons aux endroits les plus menacés pour soutenir la défense des hommes.

Ceux-ci s'étaient rendus à leur poste; Madeleine avait distribué aux femmes des armes à feu et tous les chapeaux d'hommes que l'on avait pu trouver dans le château et dont elles se coiffèrent. Très fiers, les jumeaux traînaient des mousquets plus grands qu'eux-mêmes.

La fusillade crépita. Les Iroquois, ayant fini de piller le village s'étaient tous rameutés devant le château. Les balles et les flèches pleuvaient dans le fortin. Les indigènes, selon leur tactique cherchaient à se glisser auprès de la palissade pour attaquer les madriers à coups de hache. Ils furent reçus par des décharges à bout portant.

Cette résistance inattendue déconcerta les Iroquois qui s'imaginaient que le château ne contenait que quelques femmes tremblantes et affolées. Ils apercevaient au-dessus de la palissade des chapeaux d'hommes, ils entendaient des voix qui appelaient : « Jean! François! Pierre! Paul!... » Tous les noms masculins auxquels Madeleine pouvait songer.

De plusieurs côtés, les sauvages tentèrent l'assaut; partout ils étaient accueillis par une fusillade médiocrement ajustée mais très active. Bientôt las, ayant perdu un certain nombre de leurs frères, ayant essuyé maintes blessures, les Iroquois se retirèrent à la lisière de la grande forêt. De la redoute, on voyait leurs farouches silhouettes aller et venir autour des feux qu'ils avaient allumés. Ils guettaient l'instant propice pour tenter une nouvelle attaque.

D'heure en heure, le canon du fortin tonnait, ainsi que l'avait prescrit Madeleine. La journée se passa dans l'attente, de même la nuit et un autre jour. Madeleine était partout. Elle empêchait les sentinelles de s'assoupir, veillait à ce qu'on leur apportât leur nourriture. De temps en temps un petit parti d'Iroquois s'avancait en terrain découvert et lâchait quelques coups de fusil; aussitôt, des meurtrières, partaient des salves.

La nuit suivante, il y eut une chaude alerte. En rampant, des sauvages s'étaient approchés de la palissade; ils en avaient commencé l'escalade; leurs têtes avaient paru au-dessus des madriers. La garnison les avait repoussés.

Au troisième jour, des visiteurs inattendus se présentèrent à la porte du fort : une vingtaine de bœufs échappés au massacre. L'instinct des colons reprit le dessus; ils voulurent se précipiter pour laisser entrer les bêtes, mais Madeleine se méfiait des ruses des sauvages; elle pensait que, peut-être, derrière ces bœufs se dissimulaient des indigènes. La porte ne fut qu'entr'ouverte et les animaux introduits, un à un, avec les plus grandes précautions.

Les Iroquois paraissaient décidés à mener un siège en règle. La garnison du fort, constamment en alerte, voyait se lever avec angoisse l'aube du huitième jour de résistance. Personne ne prenait de repos; le

manque de sommeil éprouvait considérablement les soldats improvisés et leur capitaine.

Recrue de fatigue, assise sur une chaise dans son poste de commandement qui était la cuisine du château, Madeleine s'était assoupie; elle fut, réveillée par Jeantout, le colon :

— Mademoiselle, dit cet homme, on parle le long de la rivière. Il est impossible, de la redoute, de savoir qui approche.

— Que parle-t-on, Jeantout?

— On parle français! Mademoiselle.

Toute trace de fatigue avait abandonné Madeleine. elle se précipita sur la redoute et se mit à crier. Des voix lui répondirent, et l'on vit monter de la berge un fort détachement armé que commandait M. de La Monnerie, un gentilhomme des environs.

La porte fut ouverte à cette troupe de secours.

— Où est M. de Verchères? demanda La Monnerie.

— A Montréal.

— Qui a défendu le fort?

— Moi! répliqua la jeune fille, et je vous rends mes armes.

Le, gentilhomme salua.

— Elles ne pouvaient être en meilleures mains. Maintenant, je vous demande, Monsieur, de faire relever mes sentinelles; personne ici ne dort depuis huit jours et nous sommes bien fatigués.

— Très volontiers. Nous allons d'ailleurs préparer une sortie.

Les Iroquois n'attendirent pas l'attaque; ils avaient abandonné leurs feux et s'étaient retirés en voyant le renfort que recevait la garnison.

Grâce à l'énergie d'une amazone de quinze ans, le château et ses habitants avaient été sauvés.

[Retour à la table des matières](#)

## La belle prise de deux matelots

[Retour à la table des matières](#)



ARMI les noms des héros dont se glorifie à juste titre le Canada, il faut inscrire, avec une mention spéciale, les trois frères Le Moyne. Ils portaient, l'un le nom d'Iberville, l'autre celui de Sainte-Hélène, l'autre de Maricourt. Le plus extraordinaire, le plus remarquable par ses exploits sinon par son courage était Le Moyne d'Iberville. On le vit, avec quatre-vingts hommes, enlever le fort de Monsipi armé de douze canons, capturer la garnison, y compris le gouverneur.

On le vit devant le fort Rupert, enlever, avec quinze hommes répartis dans deux canots, une frégate anglaise, tandis que son frère, M. de Maricourt, s'emparait de la place.

Ce fut encore d'Iberville qui, avec une mauvaise, chaloupe, captura deux frégates ennemies.

L'exemple de ce chef était contagieux. Les simples matelots canadiens ont à leur actif des exploits si fabuleux que, sans le témoignage de contemporains dignes de foi, nous refuserions d'y croire. Contentons-nous de cette anecdote entre mille :

On était au plus fort de l'hiver, une frégate britannique, se trouvait prise dans les glaces de la mer d'Hudson. D'Iberville, qui occupait ses loisirs de la saison froide à faire des reconnaissances sur la côte avec ses marins, aurait bien voulu s'emparer de ce beau navire. Il disposait de peu de monde et il ne désirait pas risquer inutilement la vie de ses

hommes. Il fallait avant tout savoir quel était l'équipage du vaisseau, s'il prenait des mesures pour se garder et quelles étaient ces mesures.

Dissimulé dans les forêts qui arrivaient presque au rivage de la mer, d'Iberville observait la frégate avec sa longue-vue. Personne ne se montrait à bord. Cela ne prouvait rien. Pourquoi les matelots britanniques se seraient-ils exposés au froid alors qu'il n'y avait pas de manœuvres à exécuter? Le chef fit venir Thomas, un de ses gabiers préférés.

— Ecoute, lui dit-il, tu vas partir avec Petitjean. Vous allez, en marchant sur le champ de glace, vous approcher de la frégate afin de tâcher de reconnaître ce qu'elle a dans le ventre. Si on tire sur vous, aplatissez-vous, attendez qu'ils aient brûlé assez de poudre et revenez aussi vite que vous pourrez. Ainsi nous saurons que les Anglais sont sur leurs gardes.

Les deux marins désignés, des gars de Dieppe, chaussèrent leurs raquettes et s'élancèrent sur la baie gelée.

Ils avançaient à vive allure, sans prendre d'autre précaution, que de se tenir à quelques pas l'un de l'autre pour le cas où les Anglais feraient feu. D'ailleurs comment se seraient-ils dissimulés sur l'étendue de glace?

Leur approche ne paraissait émouvoir personne; ils distinguaient nettement le pont de la frégate entièrement désert. Les mantelets des sabords étaient rabattus; il n'y avait ni vigie dans les hunes, ni sentinelle sur les gaillards, ni sur la dunette.

— Ils sont morts, là-dedans, grogna Thomas.

Petitjean préférait avoir le même avis que son camarade, ce qui lui évitait la peine de penser pour sa part.

— Ils sont morts certainement, glapit-il en écho.

Ils marchaient toujours. Le vent soufflait du large, soulevant sous leurs pas une épaisse poussière de neige. Sur tout ce blanc, les bordages du navire anglais faisaient une tache noire rendue plus noire par la neige qui couvrait le pont, qui chargeait les vergues.

Les matelots étaient parvenus au vaisseau, ils touchaient de la main les madriers de ses flancs. Pas un mot, pas un cri, pas un coup de feu.

- On n’a point d’ordres pour monter à bord, remarqua Thomas.
- En effet, on n’a point d’ordres.
- Le commandant a dit qu’ on reconnaisse le navire; pour l’heure, on n’a rien reconnu du tout.
- On n’a rien reconnu.
- Faut donc grimper. S’il n’y a personne à bord, la prise sera pour nous.

Sous son bonnet de fourrure, Petitjean eut un large sourire :

- Une belle prise, ma foi!

Devant l’éloquence de cette approbation, Thomas n’hésita plus. Une corde partait de l’étrave de la frégate et allait se perdre dans le champ de glace; sans doute reliait-elle le vaisseau à un corps mort enfoui sous la neige. Ce câble constituait pour les matelots une confortable passerelle.

Thomas et Petitjean se hissèrent le long du cordage; ils prirent pied sur le pont.

- Personne! s’écria Thomas. C’est bien ce que je pensais. On va explorer celle carcasse; peut-être que, dans la cambuse, les English auront oublié de leur eau-de-vie. Elle est fameuse.

— Elle est fameuse, acquiesça Petitjean en se pouléchant d’avance les lèvres.

— Dommage, grogna Thomas, qu’on n’ait pas apporté un pavillon, on l’aurait hissé à la place du leur.

— Je donnerais bien ma chemise, seulement que j’en ai point, remarqua mélancoliquement Petitjean.

Tout en parlant, les deux matelots, qui avaient enlevé leurs raquettes afin de grimper plus facilement et qui s’enfonçaient jusqu’aux genoux dans la neige dont le pont était tapissé, atteignirent la porte du gaillard-arrière qui devait donner dans la chambre du commandant.

Au moment où Thomas allongeait la main pour soulever le loquet, le battant s'ouvrit brusquement et dix hommes s'élançèrent, sur eux. Un instant après, ils étaient ficelés, tels des saucissons, et descendus à fond de cale.

Lorsqu'ils furent seuls dans ce triste réduit, le gabier constata :

— On s'était, ma foi, bien trompés, Petitjean; ils sont pour sûr plus de cinquante sur cette maudite carcasse.

— Plus de cinquante, à la vérité, Thomas.

— Que va dire le commandant?

— Oui, que va-t-il dire?

— Il devinera, en ne nous voyant pas revenir, que le vaisseau était habité. Il n'a pas assez de monde pour nous délivrer.

— C'est dommage!

Les jours passèrent, les semaines et les mois.

Thomas et Petitjean étaient, relativement bien traités en ce sens qu'on leur donnait à manger des restes de viande salée et qu'ils avaient leur ration d'eau. Quant à l'agrément, ils étaient confinés dans leur cale; la chaîne aux pieds, ne connaissant de la vie du navire, que ce que leurs oreilles exercées leur permettaient d'entendre à travers trois étages de ponts.

Le seul être humain qui communiquât avec les prisonniers était Smithson, le matelot chargé de leur apporter leur mauvaise pitance. Il parlait français, ayant été longtemps à La Rochelle chez les huguenots; on ne pouvait pas savoir s'il le parlait bien, car il ne disait pas quatre mots et semblait totalement dénué de conversation. Autant essayer de tirer des informations d'une bûche.

Un jour... quel jour? — les captifs n'avaient pas eu le loisir de consulter l'almanach — ils sentirent comme un frémissement dans la membrure de la frégate. Ce furent d'abord des secousses brutales, puis un balancement doux, puis un frôlement continu, puis des coups de bélier contre la paroi.

— La fonte des glaces! bougonna Thomas; la fonte des glaces! le printemps!

— Le printemps.

Il y avait du regret dans la voix des deux hommes. Le printemps, c'était la reprise de la navigation, le bourlingage sur la mer ou le long des côtes ou dans les grands lacs. Qu'allait-on faire d'eux? Il était plus que probable qu'on les emmènerait à la Nouvelle-Angleterre et qu'ils pourraient là dans quelque port. Un seul espoir leur restait, c'est que M. d'Iberville, qui certainement ne les oubliait pas, viendrait les délivrer. Espoir un peu chimérique.

Dans le navire c'était le branle-bas qui précède un appareillage : on entendait les hommes courir, traîner des paquets de cordages, on entendait grincer les cabestans, sacrer les maîtres, et cela dans une langue que ni Thomas, ni Petitjean ne comprenaient.

Smithson aurait dû venir. C'était son heure. Un événement aussi important que l'appareillage lui eût peut-être délié la langue.

— Faut pas espérer le voir de sitôt, gronda Thomas. Il pense bien à notre ration, le maudit! Pour lui, le dégel, c'est le retour à son port d'attache, Ah! malheur!

Les prévisions du matelot étaient fausses. L'Anglais parut. Seulement, au lieu du plat de fer et de la corne d'eau, il tenait dans sa main un bout de filin dont les gabiers se servaient pour frapper les paresseux.

— Thomas, dit Smithson, en agitant son filin d'un air significatif, le capitaine a besoin de toi, il y a des malades à bord, faut du monde pour la manœuvre, tu vas aider à raidir les drisses.

Le premier mouvement de Thomas fut de refuser de servir l'ennemi, quitte à être assommé à coups de corde. Subitement, il se ravisa.

— Nous voulons bien, répliqua-t-il.

Petitjean ouvrait la bouche pour corroborer l'acceptation de son compagnon. Il n'en eut pas le temps.

— Toi seul, déclara l'Anglais. Pour l'instant il n'y a pas d'ordres pour ton compagnon. Avec des damnés Canadiens comme vous autres, il vaut mieux prendre ses précautions.



Décidément le gaillard avait plus de conversation qu'on ne croyait. Thomas résolut d'en profiter. Il demanda négligemment, tandis que le marin le déferrait :

- Beaucoup de malades?
- Suffisamment.
- Quelle maladie?
- Scorbut.

Terrible mal que le scorbut lorsqu'il se déclarait sur un bâtiment. Ceux qui en étaient atteints devenaient rapidement incapables de tout effort; des douleurs dans les membres des hémorragies, une diarrhée persistante transformaient les hommes en véritables loques. Le fléau, né de la mauvaise nourriture, de l'abus des salaisons, de la privation d'aliments frais s'étendait rapidement. Il fallait, au plus tôt, débarquer l'équipage et lui donner des soins qu'on ne pouvait lui procurer à bord.

Le gabier était libre. Il frictionna ses jambes ankylosées par le frottement prolongé de la chaîne.

— Debout! dépêche-toi! grogna Smithson.

Il poussa le gabier devant lui. Thomas se mit à gravir l'échelle rugueuse. Il eut le temps d'entrevoir en passant la soute aux armes dont la porte était ouverte.

Pressé par son geôlier qui le talonnait, il grimpait toujours. En traversant l'entrepont, il fut saisi à la gorge par une odeur écœurante; il aperçut une trentaine d'hommes vautrés à même les planches : les malades.

Sur le tillac, le Canadien éprouva une sensation délicieuse. L'air pur embaumé par la brise du large remplissait ses poumons; il en goûta d'autant plus la volupté bienfaisante qu'il n'avait, pendant de longs mois, respiré que la puanteur de la cale. Le soleil encore pâle brillait sur la baie d'Hudson; le champ, de glace s'était brisé en milliers de petits îlots scintillants comme des miroirs, et que le courant emmenait doucement à la dérive. Ah! le beau spectacle pour un homme qui sortait d'un puits noir!

La voix rageuse de Smithson arracha Thomas à cette contemplation.  
— Au travail, fainéant! Tu n'es pas ici pour t'amuser.

Un coup de filin s'abattit sur le dos du prisonnier, lui causant une cuisante brûlure. Le gabier, les mâchoires contractées, saisit la drisse qu'on lui montrait et se mit à tirer. Tout en travaillant, il observait.

Il nota que quinze hommes à peine, grimpés dans les vergues, brassaient la toile. Le nombre de malades devait être plus grand que Thomas ne l'avait cru. Sur le pont, le commandant était, seul à diriger la manœuvre. Pas d'officiers avec lui; ils étaient donc atteints, eux aussi.

Thomas et Smithson hâlaient de conserve; rude travail et qui, en temps normal, n'eut pas exigé moins de quatre hommes. Le commandant les encourageait par des invectives et des jurons qu'il répartissait d'ailleurs équitablement entre son prisonnier et son matelot.

— Tire! Tire donc, imbécile! rugit tout à coup ce dernier.  
La lourde vergue que la drisse servait à faire monter le long du mâts s'immobilisa en l'air. Thomas avait lâché le câble.

D'un bond, il s'était élancé vers une hache qu'il avait aperçue contre le bordage; il l'avait saisie et, revenant sur Smithson, il lui avait fendu le crâne. L'Anglais s'affala sans un cri, tandis que la vergue hissée à mi-hauteur s'abattait avec fracas.

Le commandant, qui se tenait à quelques pas, avait été un instant paralysé de stupeur. Il ouvrait, la, bouche pour alerter ses hommes quand l'arme du Canadien l'étendit mort sur le tillac.

Les matelots dans la mâture n'avaient rien vu de la scène, absorbés qu'ils étaient par leur ouvrage qui eût nécessité deux fois plus de monde.

Thomas se rua vers l'écoutille; en trombe, il dévala les échelles, gagna son cachot.

— Allons, Petitjean, tout le monde sur le pont! Le navire est à nous!

Ahuri, Petitjean demandait des explications. Son compagnon le renseignait sommairement pendant qu'il brisait les anneaux de ses chaînes.

Les deux Canadiens se dirigèrent vers la soute aux armes.

Sur le pont, régnait un affreux désordre. Les marins britanniques, n'entendant plus les coups de trompe de leur commandant, avaient voulu savoir la cause de ce silence. Ils avaient aperçu les deux cadavres étendus et baignés dans le sang.

Tous avaient instantanément déserté la mâture. Rassemblés sur le tillac, ils discutaient entre eux sur ce qui avait bien pu se passer. L'un d'eux courut prévenir le second, couché, gravement malade, dans sa chambre à la poupe. L'officier en robe de chambre s'était traîné jusqu'au lieu du drame.

Soudain, de l'écouille, surgirent deux hommes : Thomas et Petitjean. Ils étaient terribles à voir dans leurs habits en loques, un fusil à la main, Un autre pendu à l'épaule, des pistolets à la ceinture et le sabre d'abordage entre les dents.

L'équipage anglais sans armes avait reculé sous la menace des deux fusils. L'officier chercha à rallier ses marins. Il cria faiblement :  
— Saisissez-vous de ces hommes!  
Nul ne bougea. Les fusils des Canadiens étaient plus persuasifs que les ordres.

Lorsque Thomas vit les matelots, suffisamment démoralisés par la peur, tassés dans un coin du tillac, il retira son sabre de sa bouche, et sans baisser son fusil, il ordonna :  
— Rendez-vous!  
— Rendez-vous! glapit Petitjean.

Après une courte hésitation, l'officier, comprenant que la résistance était inutile, gémit :  
— Nous nous rendons.

Une partie de l'équipage fut invitée à descendre dans la batterie où étaient les malades. Le second eut l'autorisation de regagner sa chambre. Quelques marins britanniques furent conservés sur le pont pour la manœuvre et les Canadiens enclouèrent les écoutilles.

Thomas et Petitjean, s'étant promus respectivement capitaine et lieutenant, réussirent, grâce à l'éloquence particulière que leur conféraient leurs fusils, à se faire parfaitement obéir par « leurs prisonniers ». Avec le peu de toile qu'ils purent tendre, ils parvinrent à gagner un port français.

L'arrivée du navire capturé causa un étonnement profond. Des colons des soldats, des marins, des officiers montèrent à bord pour voir ces deux matelots qui s'étaient tendus maîtres d'un vaisseau de guerre de la marine de Sa Majesté Britannique.

Thomas et Petitjean exténués, déguenillés, sales et souriants, faisaient les honneurs de « leur » frégate.

— C'est une belle prise! disait modestement Thomas.

— Une belle prise! répétait docilement Petitjean.

[Retour à la table des matières](#)

## Les trois du fort Sainte-Anne

[Retour à la table des matières](#)



LS étaient trois soldats français qui gardaient le fort Sainte-Anne, sur la baie d'Hudson, et ils s'appelaient : La Ramée, La Fleur et Picard.

Le fort Sainte-Anne n'était pas une simple redoute palissadée comme tant d'autres; il avait des murs, de vrais murs de pierre, une porte solide, des bâtiments pour abriter les hommes, les munitions, les provisions, et des canons pour parler au loin avec l'ennemi. En avant des murs, il y avait un fossé et, en avant du fossé, une belle clôture en madriers. Le fort occupait une situation excellente, au haut d'une petite falaise, et une pointe de terre basse s'étendait à ses pieds, se baignant dans la baie.

Les trois soldats n'étaient pas, bien entendu, toute la garnison de la place. Ils avaient été laissés là par le commandant, parti avec le gros de sa troupe pour une expédition de quelques jours. Leur rôle était d'entretenir les bâtiments et d'empêcher les sauvages d'y entrer et d'y commettre des déprédations.

La Ramée, La Fleur et Picard s'ennuyaient. Ils s'ennuyaient comme peuvent s'ennuyer trois petits gars de France qui n'avaient pas pensé servir le Roi à deux mois de distance des frontières de son royaume. Depuis longtemps ils ne prenaient plus grand plaisir mutuellement à leur conversation. Ils avaient dit tout ce que l'on peut dire de sa famille, de ses amis, de son village. Ils eussent été amis d'enfance, frères jumeaux, qu'ils ne se seraient pas mieux connus.

D'autres soldats, dans de pareilles conditions, abandonnés à eux-mêmes pour plusieurs semaines, sur cette rive sans habitants européens, auraient peut-être fréquenté les wigwams des Indiens, ils auraient bu avec eux l'alcool défendu. Ceci n'était pas du goût de La Ramée, de La Fleur ni de Picard. Ils n'aimaient pas les sauvages et professaient un certain mépris pour ces hommes habillés de peaux de chien, qui se peignaient la figure et le corps en rouge et en jaune et dont les chefs s'enorgueillissaient de plumes plantées à même leur chevelure.

Les indigènes, malgré leur simplicité apparente, ne manquaient pas de finesse. Autant ils aimaient le commandant du fort qui se montrait pour eux plein d'affabilité, autant ils détestaient les trois hommes qui en étaient actuellement la garnison. Lorsque, le matin, ils apportaient le produit de leur pêche ou de leur chasse dont ils approvisionnaient la place, ils étalaient sur leur visage un sourire engageant, comme doit le faire tout commerçant qui veut vendre ses denrées. Néanmoins, bien qu'ils ne comprissent pas le français, ils savaient que le « c'est encore toi, tête de bûche » de La Ramée, que le « fils de porc » de La Fleur, ou que le « face de rat » de Picard, n'étaient pas des compliments. Ainsi les relations étaient-elles tendues au fond mais amicales dans la forme, entre la garnison du fort Sainte-Anne et ses voisins autochtones.

Ce jour-là, comme tous les jours, les trois soldats, pour se désennuyer, se disputaient, et pour mieux se disputer, ils jouaient aux dés, ce qui fournit, chacun le sait, d'admirables prétextes de discorde.

Un hasard de la conversation les mit cependant d'accord.

— Quel satané pays! lança La Ramée.

— Maudit pays! grogna La Fleur.

— Diable de pays! acquiesça plus lentement Picard.

La Ramée développa sa pensée :

— Ce n'est pas la place qui manque autour du fort, et il n'y a pourtant pas un endroit où aller pour se dégourdir les jambes!

— Tout paraît désert et on n'a pas fait cinquante pas qu'on bute sur un sauvage qui se cachait derrière un arbre.

— Et cette mer, cette mer! geignit Picard qui était du Crotoy; cette mer où l'on ne voit pas passer une voile! S'il s'en présente, c'est si loin qu'on ne peut reconnaître la fabrique.

Il cracha avec mépris et continua :

— J'aime la mer, pourtant! Tout le monde est marin dans la famille. A peine sorti de nourrice, j'allais m'amuser sur la grève, eh bien! vous me croirez si vous voulez, la mer, ici, je n'ai même pas le goût de la regarder!

La partie de dés reprit. Les hommes se trouvaient dans une salle voûtée, au centre même du fort, d'où la vue était limitée de tout côté par les murailles qui encerclaient la cour.

Il faisait frais dans ce réduit. Dehors le soleil d'août était brûlant.

— Ils doivent avoir chaud, nos camarades, remarqua La Fleur.

— Au moins ils bougent, grogna La Ramée.

— On ne les reverra pas avant l'automne, prédit Picard. Le commandant nous a bien promis d'être de retour au mois de septembre, mais il sera sans doute retardé.

Les dés roulèrent. Il y eut un coup douteux. Les trois hommes se chamaillèrent à qui mieux mieux.

— Il n'y a pas moyen de jouer avec vous; vous trichez tout le temps! cria La Ramée.

— Nous, tricher! ripostèrent les deux autres, répète-le un peu pour voir!

La Ramée se leva et, en quelques enjambées, fut à la porte, hors de l'atteinte des poings de ses partenaires.

— Oui, vous êtes des tricheurs, répéta-t-il avec l'assurance que donne la certitude de l'impunité.

Cette phrase prononcée, il monta sans se presser sur la plate-forme. La chaleur intense lui était garante qu'il n'y serait pas poursuivi.

Un juron lui vint aux lèvres trois navires, toutes voiles dehors, voguaient vers le fort Sainte-Anne.

Voilà un événement! Enfin il allait y avoir de l'imprévu dans la vie monotone. La Ramée, oubliant sa rancune contre ses compagnons, voulut les faire profiter tout de suite de cette intéressante nouveauté. Il appela :

— La Fleur, Picard, montez vite!

Bien ne répondit. Les deux soldats pensaient qu'il s'agissait d'une facétie de leur camarade, destinée à leur faire abandonner leur frais abri. La Ramée renouvela son appel :

— Picard, La Fleur, des bateaux en vue!

Des bateaux! L'âme marine de Picard ne résista pas à cette annonce; si c'était une plaisanterie, on règlerait la chose là-haut. Il émergea sur la plate-forme avec La Fleur.

A son tour, il poussa un juron :

— Des Anglais, vociféra-t-il, les ayant tout de suite reconnus.

Voilà qui changeait considérablement les choses; on souhaitait de l'imprévu, on en avait.

Complaisamment Picard expliquait :

— Ce sont trois frégates : deux de quarante canons, une de vingt-huit.

— Si on ouvrait le feu? proposa La Ramée.

Dans l'armée, on a beau n'être que trois, il y a toujours un chef, et ce chef, ici, était Picard, le plus ancien. Il se sentait subitement grandi. Face à l'ennemi, il était le commandant du fort Sainte-Anne. Cette dignité donna de l'assurance à ses paroles :

— Face de rat! répliqua-t-il à la suggestion de La Ramée. A nous trois on ne peut servir qu'un canon à la fois et ils s'apercevront que nous ne sommes pas nombreux... D'ailleurs, ils sont hors de portée.

— S'ils continuent ainsi, remarqua La Fleur, ils ne tarderont pas à être à portée et ce sont eux qui nous lanceront leurs biscaïens.

— Il sera toujours temps (l'aviser, déclara Picard.

Soit qu'ils redoutassent le feu du fort, soit qu'ils ne voulussent pas se hasarder trop près de la côte, ne connaissant pas les fonds, les Anglais mirent en panne assez loin de la rive.

— Ils se méfient, (lit Picard.



— Regarde, s'écria La Ramée, ils se préparent à venir à terre.

Les Anglais avaient mis leurs chaloupes à la mer. Une centaine d'hommes, prélevés sur les trois équipages, prenaient place dans ces embarcations. Du moins c'est ce qu'affirmait Picard qui suivait la manœuvre à l'aide de la vieille lunette du commandant du fort, qu'il avait décrochée dans sa chambre.

— Ils vont nous donner l'assaut, grogna La Fleur.

— Non, ironisa La Ramée, ils viennent nous apporter les compliments du roi d'Angleterre et nous faire des présents pour nous amadouer!

— Qu'allons-nous faire ? demanda La Fleur.

— Nous défendre, pardi! répliqua Picard sur le ton qui convenait à un gouverneur de place.

Après l'instant de réflexion que doit se donner un chef, le gars du Crotoy édicta ses ordres :

— La Ramée, assure-toi que les portes sont bien fermées. Moi, je vais aller chercher des munitions, on n'a pas besoin de les économiser; il y a aussi des mousquets de trop, nous les placerons dans les meurtrières. L'important, c'est de donner l'illusion que nous sommes beaucoup, en tout cas plus de trois! Toi, La Fleur, qui sais jouer du tambour, tu vas battre « la générale ». Attends qu'ils soient assez près pour t'entendre, ce n'est pas la peine de gaspiller ta musique!

Tout fut disposé comme Picard l'avait résolu. Les Anglais débarquèrent à la pointe extrême du cap et, une fois à terre, prirent leurs dispositions de combat. Ils s'avancèrent rapidement de manière à couvrir, avec le moins de pertes possible l'espace découvert qui les séparait du fort.

Avant même qu'ils fussent parvenus à bonne portée de tir, un feu de mousqueterie les salua. Contrairement aux règles ordinaires de la conduite du feu, celui-ci n'était pas déclenché par salves; les coups s'échelonnaient. Ceci inquiéta les assaillants qui pensèrent que le fort Sainte-Anne renfermait de ces chasseurs qui ne brûlent pas leur poudre aux moineaux, mais qui se donnent le temps de viser en choisissant leur gibier.

En même temps, les oreilles britanniques furent désagréablement secouées par de furieux roulements de tambour. Derrière les murs, des commandements s'entre-croisaient. Le vent portait et on entendait distinctement :

- Capitaine La Fleur, vos hommes sur le flanc nord!
- Lieutenant La Ramée, préparez-vous pour la sortie!
- Colonel Picard, tout est préparé!

Et toujours cette batterie de tambour et toujours ce feu roulant!

Le capitaine anglais hésita un instant. Il ne croyait pas la garnison si forte. Cependant, il ne voulait pas en avoir le démenti sous les yeux de ses camarades restés à bord des navires. Il donna l'ordre de partir à l'assaut, ayant remarqué que, sur une des faces, les murailles moins hautes prêtaient à l'escalade.

L'attaque se déclencha. Le tambour avait cessé de battre. La mousqueterie faisait rage. Plusieurs Anglais tombèrent sous les balles des fusils. Les Britanniques n'atteignirent pas les remparts; ils firent demi-tour et s'enfuirent. Ils ne s'arrêtèrent qu'au rivage.

A l'intérieur de la petite place, Picard et ses deux acolytes se félicitaient bruyamment de leur succès. Ils étaient très fatigués, noirs de poudre. Pendant l'assaut, ils n'avaient cessé de courir d'un créneau à l'autre, ayant à peine le temps de recharger les différents fusils dont chacun disposait.

- Ils vont peut-être s'en aller? suggéra La Ramée.
- Hum! j'en doute, grogna Picard.

Le capitaine anglais remettait ses hommes en ordre. Il voulait recommencer la tentative.

Les Britanniques s'ébranlèrent à nouveau. Cette fois ils cheminaient plus prudemment, s'avancant par bonds, s'abritant pour souffler derrière des mouvements de terrain et tirant des feux de salve. Cette fois encore, ils furent accueillis par des projectiles bien dirigés. Ils subirent des pertes.

A distance respectueuse des murs, les assaillants s'immobilisèrent. En vain leur capitaine prodiguait-il des encouragements et des menaces; il dut, bon gré mal gré, donner le signal de la retraite.

Les trois défenseurs du fort étaient complètement harassés. Picard avait été blessé à la main par une balle perdue qui avait ricoché par une meurtrière. La victoire exaltait néanmoins le trio.

— Ils ont pris bonne médecine, plaisanta La Ramée.

— Sans doute maintenant se décideront-ils à déguerpir, émit La Fleur.

C'était mal connaître les Britanniques. Du rivage ils faisaient des signaux à leurs navires.

— Ils demandent du renfort, gronda Picard.

Sur les frégates, on avait compris. D'autres chaloupes étaient mouillées, des soldats s'y embarquaient et, par des palans, on y descendait des objets pesants.

— Des canons! cria Picard. Nous voilà frais!

La partie s'annonçait terriblement inégale. Contre des canons, la résistance des trois hommes serait impossible. Était-il indispensable qu'ils périssent sous les ruines de la place sans même avoir les moyens de faire payer leur trépas à l'ennemi?

Picard prit une résolution :

— La poterne du sud est complètement dissimulée aux vues des Anglais; nous allons nous échapper par, là et nous rejoindrons la forêt. Nous avons fait ce que nous pouvions pour défendre la place; l'honneur est sauf!

Les trois camarades, s'étant chargés de tout ce qu'ils pouvaient porter de provisions et d'objets ayant la moindre valeur, s'esquivèrent par la petite porte. Sans encombre, ils gagnèrent les bois et rejoignirent le poste le plus rapproché qui était encore à bien des lieues.

Les Anglais, dès que les renforts et les canons furent débarqués, adoptèrent les mesures d'usage pour conduire une attaque en règle. Le capitaine voulant savoir de quoi se composait la garnison et l'armement du fort, avait envoyé à droite et à gauche des batteurs

d'estrade. Ceux-ci ramenèrent quelques indigènes que le capitaine interrogea :

— Combien y a-t-il d'hommes dans la place? Ont-ils beaucoup de canons? Pesez bien vos paroles. Si vous mentez il vous en cuira.

Malgré la menace, les peaux-rouges éclatèrent de rire. Cette hilarité irrita l'officier britannique qui n'en comprenait pas la cause. Les indigènes se réjouissaient du bon tour qu'ils allaient jouer à La Ramée, à Picard et à La Fleur. Ils tenaient l'occasion de se venger des « faces de rat », des « fils de porc », des « têtes de bûche » et autres aménités des soldats; pour cela il suffisait de dire la vérité. Ils répliquèrent :

— Il y a trois hommes dans le fort.

Le capitaine éclata. Trois hommes! Ces sauvages se moquaient ouvertement du monde. Il savait bien, lui, qu'ils étaient plus de trois ceux qui avaient tenu en échec cent marins anglais et en avaient tué une douzaine. Il hurla exaspéré La vérité ou sinon...

Placide, un des indigènes, celui qui parlait le moins mal français, répondit :

— Sur mon père et sur ma mère, nos paroles sont des paroles sincères. Il n'y a pas plus de trois hommes...

Ne pouvant supporter plus longtemps une pareille impudence, qui constituait une insulte au drapeau de la Grande-Bretagne et à ses marins, l'officier fit bâtonner les sauvages.

Cet acte de justice accompli, le capitaine attendit la nuit. A la faveur des ténèbres, il fit établir, hors de la portée de la mousqueterie, mais à bonne distance pour l'artillerie, des épaulements et clés levées de terre afin d'y abriter ses canons. Quand le jour parut, le fort était encerclé d'un chapelet de retranchements dessinés d'après les meilleures méthodes de la fortification de siège.

Vers huit heures, les Anglais ouvrirent le feu Une trombe de fer s'abattit sur la petite place. Chose extraordinaire, elle restait silencieuse. Ses pièces ne répondaient pas à celles des assaillants. Les fusils étaient muets également. Ceci s'expliquait mieux. Les

défenseurs devaient juger avec raison qu'ils gaspilleraient leur poudre à canarder des gens hors de leur atteinte.

Ils attendent les vagues d'assaut, ricana l'officier britannique. Quand je les lancerai, la garnison sera bien malade!

Durant toute la matinée, la canonnade fit rage. La palissade extérieure était réduite en copeaux; les murs de pierre commençaient à céder. Un mortier que l'on avait, avec mille précautions, poussé en avant, jetait dans l'intérieur du fort ses grosses bombes. A chaque explosion les Anglais poussaient des hurrahs. Ceux qui avaient les yeux les plus exercés affirmaient qu'ils voyaient sauter en l'air des bras et des jambes; l'un d'eux prétendit même avoir distingué une tête ornée d'une perruque qui montait à des hauteurs vertigineuses.

Ce doit être celle du commandant du fort confia le capitaine à un jeune lieutenant.

A midi, une bombe heureuse fit exploser la poudrière. L'officier britannique voulut bien confesser :

— Ces Français sont braves! Je m'y connais en courage et il en faut pour résister à un tel bombardement sans répondre. Pourquoi, pourquoi donc aussi ne répondent-ils pas ? Ils avaient des munitions, l'explosion de la poudrière nous le prouve.

Cette passivité malgré tout l'inquiétait.

A deux heures de l'après-midi, un pan de mur s'écroula. La brèche était suffisante pour livrer passage à un régiment. Le capitaine fit néanmoins continuer le feu.

A trois heures, l'ordre fut donné de monter à l'assaut. Soldats et marins assujettirent leurs chapeaux. Les hommes armés de sabres et de piques furent placés au premier rang. Ceux qui avaient des fusils se groupèrent derrière eux.

Au pas de charge, la troupe s'élança. Elle parvint à l'endroit où, par deux fois, elle avait été repoussée. Elle dépassa la ligne marquée par les cadavres des soldats tués dans les premières tentatives. Ou était à la brèche.

— Hurrah pour la vieille Angleterre ! cria le capitaine en brandissant son épée.

Avec un formidable et triomphal rugissement, marins et soldats s'engouffrèrent dans le fort en ruines.

Il était vide!...

[Retour à la table des matières](#)

## Les premières armes de George Washington

[Retour à la table des matières](#)



A guerre n'était pas déclarée entre la France et l'Angleterre en cette année 1754 et cependant, les hostilités étaient continuelles entre les Canadiens et les colonies britanniques de l'Amérique. L'Acadie, ce prolongement du Canada, était tombée entre les mains anglaises. Les colons y avaient été emprisonnés et déportés en masse; leurs bestiaux avaient été enlevés, leurs maisons ruinées et les terres qu'ils avaient arrosées de leur sang et de leur sueur confisquées. Ceux qui avaient voulu résister, qui s'étaient tapis dans les forêts, étaient traqués comme des loups. Leurs refuges étaient encerclés et la famine finissait par les obliger à sortir des bois. De ce côté, tout était dit.

La paix d'Aix-la-Chapelle avait, pour le reste du pays, délimité les frontières; cela n'empêchait pas les incursions fréquentes des Anglo-Américains. Sur l'Ohio, les autorités de la Nouvelle-France firent ériger une ligne de petits fortins dans le but de protéger le territoire. La principale redoute était le fort Duquesnes où commandait M. de Contrecoeur.

Au fort Duquesnes, la garnison respirait une atmosphère de perpétuel qui-vive. Elle était instruite des mouvements suspects des troupes britanniques. De temps à autre, sur une rumeur plus précise apportée par des indigènes amis, on s'enfermait derrière les retranchements; on prévenait les colons des environs qui venaient se mettre à l'abri, amenant leurs familles, leurs serviteurs et leurs bestiaux. La menace

passée, avec cette insouciance qui fait le fond du caractère français, chacun repartait vers ses pénates. Les colons se remettaient à la chasse, à la culture, à l'élevage.

Une nouvelle alerte fut plus chaude que les précédentes. Ce n'était plus un groupe de partisans, ni un noyau de colons anglais assistés de sauvages dont l'approche était annoncée; il s'agissait d'une véritable armée de milices virginiennes commandée par des officiers de l'armée régulière.

Après avoir pris les dispositions habituelles, M. de Contrecœur fit venir un jeune lieutenant, M. de Villiers de Jumonville, frère d'un officier supérieur canadien.

— Monsieur, lui dit-il, je connais votre sang-froid; je sais que vous restez calme, quelles que soient les conjonctures. Voici ce que vous avez à faire : vous vous porterez au-devant des Anglo-Américains et, quand vous serez en vue de leurs troupes, vous vous mettrez sous la protection du drapeau parlementaire et vous leur lirez cette sommation d'avoir à déguerpir et à vider le territoire de la colonie. Je ne saurais assez vous répéter que nous ne devons, sous aucun prétexte, prendre figure d'agresseurs et qu'il nous est enjoint par la Cour de Versailles de faire tout notre possible pour maintenir la paix; si l'on peut appeler paix l'état dans lequel nous vivons!

Jumonville, muni du document qui lui était confié, prit avec lui une trentaine d'hommes et partit dans la direction de l'ouest.

Il chevaucha pendant plusieurs jours à travers les vastes terrains désertiques, par les forêts et les prairies. Un matin, comme il venait de lever le camp, il se trouva en présence de l'avant-garde anglo-américaine. Le lieutenant déploya le drapeau parlementaire, fit exécuter par son trompette la sonnerie d'usage et s'avança à découvert avec sa petite escorte.

Parvenu à portée de la voix, Jumonville fit halte, sortit le manifeste de M. de Contrecœur et commença à le lire.



Il n'avait pas dépassé les premières lignes du texte que les Anglo-Américains, en poussant des cris furieux, se précipitèrent sur lui. Il fut jeté à bas de son cheval et son corps transpercé de plusieurs coups de baïonnette. Avant que ses hommes aient pu songer à le défendre, neuf d'entre eux mordaient la poussière et les autres, ligotés, étaient emmenés prisonniers.

Celui qui commandait la troupe britannique était le colonel George Washington.

\*\*\*

Ce meurtre, exécuté au mépris du droit des gens, ne resta pas impuni. Washington et ses soldats s'étaient enfermés dans un fortin fait de palissades qu'ils avaient établi à Monongahéla. Le frère de M. de Jumonville, à la tête de six cents miliciens, les attaqua. Les Britanniques furent vaincus et subirent une humiliante capitulation qui ne leur laissait que la vie sauve.

Cette victoire canadienne, inscrite dans les annales de la Nouvelle-France, y est célèbre sous le nom de bataille de Monongahéla, que les Canadiens du temps prononçaient « Malengueulé ».

[Retour à la table des matières](#)

## Les plaines d'Abraham

[Retour à la table des matières](#)



ES mauvais jours étaient venus pour la France d'Amérique. La main de l'Angleterre se resserrait autour de la gorge du Canada. Benjamin Franklin avait écrit : « Il n'y aura pas de repos pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre tant que les Français seront en Amérique. »

M. de Vaudreuil, le gouverneur, véritable Canadien — puisqu'il était né et avait été élevé à Québec où déjà son père avait glorieusement exercé cette charge de gouverneur — M. de Vaudreuil, disons-nous, luttait de tout son pouvoir pour la défense de la colonie. Sur ses instances répétées, Versailles avait envoyé au Canada le marquis de Montcalm, avec un bataillon du régiment de la Sarre et un autre du Royal-Roussillon. Montcalm était seconde par des lieutenants de premier ordre, comme le chevalier de Lévis, MM. de Bougainville et de Bourlamaque. La France connut alors les derniers succès qu'elle devait rencontrer au Canada. L'année 1758 se termina par la belle victoire de Carillon.

Un revers ne décourage pas la tenace Albion. Les Anglais profitèrent de l'hiver qui suivit la bataille de Carillon pour envoyer en Amérique des troupes fraîches, des vaisseaux, des approvisionnements.

Vaudreuil et Montcalm, de leur côté, écrivaient en France pour réclamer du secours. Les troupes régulières étaient peu nombreuses, fatiguées. La disette se déclarait; les colons, constamment appelés à servir dans la milice pour la défense du territoire, avaient nécessairement négligé leurs champs et leurs troupeaux, qui étaient laissés aux soins des femmes et des enfants. Il n'était pas encore trop

tard pour frapper un grand coup; Montcalm était d'avis de tenter une attaque contre les colonies anglaises et il était assuré du succès. Il n'attendait, pour commencer ses préparatifs, que la réponse de Versailles.

Elle arriva. Vaudreuil et Montcalm, l'un représentant l'autorité civile, l'autre, l'autorité militaire, trop souvent en désaccord, communièrent dans la même douleur. Versailles n'envoyait rien : ni hommes, ni munitions, ni vivres. La France avait à combattre sur ses propres frontières; sa marine était ruinée; ce qu'elle eût pu expédier, en se privant, eût été infailliblement la proie des Anglais dont les flottes commandaient l'Atlantique.

— Tout est perdu, murmura Vaudreuil; nous nous défendrons quelques semaines, quelques mois, un an peut-être, et nous succomberons.

Montcalm s'était dressé.

— Oui, nous combattons et nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie, mais nous aurons fait notre devoir.

La réponse de la métropole, petit à petit, lut connue dans Québec, dans Montréal, dans les bourgades et jusque sous les toits des colons dispersés. Il n'y eut pas une minute de découragement. Les paroles du chef de guerre : « Nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie », devenaient la devise de tous les Canadiens.

Lorsque parut le printemps, vingt mille hommes se trouvaient réunis sous les ordres de M. de Montcalm — vingt mille hommes sur une population de cinquante mille colons — tous ceux qui étaient en état de porter les armes, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, s'étaient présentés; les femmes avaient demandé à assurer les charrois. L'année précédente nous étions en droit de compter sur les auxiliaires hurons ou algonquins, nos amis, nous ne le pouvions plus, les sauvages s'étaient laissé tenter par les promesses des Anglo-Américains. Ils avaient pesé les chances de victoire des deux adversaires et leurs pronostics étaient contre nous. En masse, ils avaient quitté les terres où leurs ancêtres s'étaient fixés à l'ombre du drapeau français.

Les gros lièvres gris folâtraient dans les herbages d'un vert tendre, les geais bleus traçaient leur sillage dans l'air chargé des effluves du printemps, les poules de prairie se livraient à leurs jeux innocents, les rats musqués faisaient des plongeons joyeux dans les ruisseaux attiédés. Les hommes préparaient l'œuvre de mort.

Au début de mai 1759, le général Wolfe, avec vingt vaisseaux de ligne, dix frégates, vingt-deux petits navires et dix-huit mille hommes, se présentait à l'embouchure du Saint-Laurent.

— Jamais, disaient les gens de Québec, une pareille flotte ne pourra monter jusqu'ici; les Anglais ne connaissent pas notre rivière.

Quelques jours plus tard, Wolfe mouillait devant Québec. Pour les guider au milieu des embûches qui avaient, du temps de M. de Frontenac, coûté si cher à l'amiral Phipps, les Britanniques trouvèrent un traître, Denis de Vitré, le seul traître qu'ait fourni le Canada; il leur avait indiqué les passes dans lesquelles les gros navires pouvaient s'engager sans péril.

Le bombardement commença; il dura deux mois; les Anglais tirèrent trois mille coups de canon.

Une partie de Québec avait été réduite en cendres. Il n'y avait guère de maison, d'église, de couvent qui n'eût subi quelque atteinte. Beaucoup de caves voûtées dans lesquelles les habitants abritaient leurs biens les plus précieux avaient été défoncées par les boulets.

La cité ne manifestait cependant aucune marque de faiblesse. Les défenses imaginées et établies par Montcalm résistaient. N'était-ce pas le principal? Quant à la ruine de leurs demeures, quant à la dévastation de leurs foyers, les Canadiens n'y songeaient même pas. « Nous nous ensevelirons, s'il le faut, avaient-ils dit, sous les ruines de la colonie. »

Wolfe avait tenté plusieurs débarquements du côté de la ville; chaque fois, il avait été repoussé avec pertes. De rage, il envoyait des expéditions pour ravager les paroisses du has du fleuve. Les rares colons qui y restaient s'y défendaient jusqu'à la mort. Les paroisses

étaient saccagées et brûlées sans qu'il en résultât pour les Britanniques aucun avantage tactique.

Québec reprenait confiance. Par des émissaires, Montcalm faisait rassembler les colons isolés dans les régions lointaines; ils seraient bientôt, à même de se porter à son secours et d'amener quelques approvisionnements, car la pénurie de vivres se faisait cruellement sentir.

Wolfe commençait à désespérer de venir à bout de la cité canadienne malgré ses dix-huit mille hommes, malgré les renforts qu'il avait reçus par terre. L'amiral Saunders, responsable des vaisseaux, redoutant pour eux les dangers de l'hiver canadien, parlait de donner l'ordre de la retraite. Malade, nerveux, miné par l'appréhension d'un insuccès, le général anglais se décida à une manœuvre téméraire.

Le 12 septembre, il mit sa flotte en mouvement feignant de préméditer un débarquement en amont de Québec.

Dès que vint la nuit, les vaisseaux britanniques se laissant porter par le courant, se rabattirent en un point appelé l'anse du Foulon, à environ un mille et demi au-dessus de la ville.

Cet endroit était celui par lequel l'attaque semblait le plus improbable. Une falaise abrupte de plus de cent pieds de haut, couverte de bois et de broussailles, surplombait la petite anse. Un poste français, commandé par un officier milicien du nom de Vergor, était établi à mi-côte. Au pied des rochers des sentinelles veillaient. Lorsque la première chaloupe débarqua son chargement de soldats anglais, les sentinelles ne pouvant distinguer dans la nuit à qui elles avaient affaire, interpellèrent les nouveaux arrivants :

— Qui-vive?

— France! répliquèrent les Anglais.

On se mit à parlementer de part et d'autre. Les Britanniques expliquaient qu'ils étaient des miliciens de la région de Montréal envoyés en renfort.

Tandis que les sentinelles discutaient, d'autres Anglais grimpaient le long du rocher et les assaillaient par derrière. Il n'y avait plus qu'à enlever le poste de Vergor. Ce fut chose aisée, tout le monde y dormait.

Le jour, en se levant sur les plaines d'Abraham qui dominent la cité de Québec, éclaira cinq mille Britanniques rangés en bataille.

Ce fut pour, la garnison canadienne un cruel réveil. Vaudreuil était d'avis d'attendre des secours, d'appeler MM. de Lévis et de Bougainville, qui étaient à proximité, de laisser l'ennemi attaquer et, alors seulement, de riposter. Montcalm, au contraire, voulait prendre l'offensive avant que l'adversaire ait eu le temps de fortifier ses positions. Il réunit tout ce qu'il avait de troupes — moins de quatre mille hommes — et, monté sur un cheval noir, se mit à leur tête.

Dans la plaine, les deux armées s'affrontaient. Les Anglais savaient que s'ils reculaient, étant adossés au précipice, c'était pour eux la mort. Les Canadiens comprenaient qu'une défaite signifiait, pour eux, la ruine et, pour la patrie, un désastre irréparable.

Vers dix heures et demie, le feu s'ouvrit. Les deux généraux encourageaient eux-mêmes leurs hommes, parcouraient le front de leurs troupes, dirigeaient le tir.

Les Canadiens, habitués à combattre en ordre dispersé, à mener une guerre individuelle où pouvaient se manifester leurs qualités de chasseurs et de trappeurs, supportaient mal d'être ainsi emprisonnés dans des files. Les balles anglaises jetèrent le désordre dans leurs rangs.

Le moment sembla propice à Wolfe pour déclencher une attaque à la baïonnette. Il tira son épée... Comme il donnait l'ordre de la charge aux grenadiers, une balle vint le frapper en pleine poitrine. On l'emporta à l'écart. Les grenadiers s'étaient élancés...

De l'endroit où il était étendu, entouré de quelques officiers et de chirurgiens, Wolfe entendait le tumulte de la bataille. Il rassemblait ses forces expirantes pour écouter, pour essayer de savoir.

Un officier arriva essoufflé et blessé; le sang coulait sur son habit rouge.

— Monsieur, ils lâchent pied! hurla l'officier.

— Qui? demanda le général.

— Les Français!

— Je meurs content, murmura Wolfe.

Ce furent ses dernières paroles.

Les Français, en effet, surpris par la charge des grenadiers anglais, alors qu'ils étaient en désordre, avaient faibli. Montcalm se précipita au milieu d'eux. Il les rallia, les ramena à la bataille; mais, au moment où il pensait pouvoir déclencher une contre-attaque, il fut atteint d'une balle dans les reins. Par un effort surhumain et afin de ne pas jeter la panique parmi les siens, il se maintint sur son cheval.

Soutenu par des soldats, il rentra ainsi dans la ville.

Des femmes étaient accourues à sa rencontre, elles criaient en voyant son habit plein de sang

— Oh! mon Dieu! le marquis est tué!

Montcalm leur répondait en contraignant ses traits douloureux à sourire

— Ce n'est rien! Ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies.

Le général, blessé à mort, fut transporté au couvent des Ursulines. Ses soldats défaits refluaient dans la place.

— Ma consolation, dit Montcalm, est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave.

Deux jours plus tard, il expirait et l'on eut beaucoup de peine à trouver dans la cité ravagée quatre planches pour lui faire un cercueil.

Dans le jardin du fort de Québec s'élève un obélisque de granit. Il a été érigé à la mémoire de Montcalm et de Wolfe, les deux loyaux adversaires tombés le même jour pour leurs patries. Une inscription latine y est gravée: « Leur courage leur a donné même mort, l'histoire, même renommée, la postérité, même monument. »

[Retour à la table des matières](#)



## L'héroïque Vauquelin

[Retour à la table des matières](#)



'*ATALANTE* et la *Pomone*, frégates françaises, étaient échouées devant Québec. Sur la citadelle le drapeau fleurdelisé ne flottait plus. L'année précédente, la cité, malgré le sacrifice héroïque de son défenseur Montcalm, avait succombé. M. de Lévis, à qui était dévolu le commandement des quelques troupes françaises encore en état de tenir la campagne, essayait en vain de reconquérir la ville.

Les deux frégates françaises, qui tentaient de porter secours à M. de Lévis, poursuivies par la flotte anglaise, s'étaient jetées à la côte.

La *Pomone* avait été capturée, mais l'*Atalante*, commandée par M. de Vauquelin, résistait encore, échouée mais indomptable. Les navires anglais avaient ouvert sur la frégate le feu de toutes leurs pièces; les batteries de terre les appuyaient. En réponse, l'*Atalante* lâchait ses bordées; son tir était terriblement bien ajusté, il avait coulé has plusieurs bateaux britanniques. Deux frégates anglaises s'étaient approchées dans l'espoir de donner au redoutable adversaire le coup de grâce. Elles encadraient l'épave, s'étant embossées dans ses angles morts. Leurs mâts, leurs vergues et leurs bordages témoignaient par de multiples blessures de la vaillance du navire mourant. Il fallait en finir.

D'une des frégates partirent des boulets rougis au feu de forge. L'incendie se déclara dans le gaillard avant de l'*Atalante*, des flammes sortaient de ses sabords avec une épaisse fumée. Le vent, cependant, était contraire et le feu ne gagnait que lentement.

Encore une bordée du vaisseau français. Le grand mât d'une frégate britannique s'abattait lourdement sur le pont, écrasant des hommes, arrachant les haubans. Une autre bordée avait crevé le flanc de l'Anglais, un peu au-dessus de la ligne de flottaison.

Et puis, ce fut le silence...

Ce silence subit sur la rivière parut plus effrayant que le bruit de la canonnade. Un frisson parcourut l'échine des marins d'Angleterre, des canonniers, des officiers, hommes pourtant à ne pas trembler devant grand'chose.

Ce malaise gagna l'amiral lui-même à bord d'une des frégates. Que signifiait ce brusque arrêt du feu? Que préparait Vauquelin? On ne pouvait pas croire qu'il cessât de se défendre parce que sa position était désespérée. Ces sortes de raisons, le marin français ne les connaissait pas.

L'amiral se ressaisit. Il songea que, non seulement ses marins mais encore les canonniers des batteries des côtes, la garnison anglaise de Québec et la petite armée française de M. de Lévis, avaient les yeux sur lui. Il était inadmissible que tous ces gens eussent l'impression que lui, commandant la flotte de la Grand-Bretagne, fût tenu en échec par un vaisseau français échoué, ravagé et à moitié en flammes. Au moins fallait-il que le vaincu se soumît.

Le signal fut hissé : « Amenez votre pavillon ».  
Par trois fois il fut répété.

Le pavillon blanc aux fleurs de lis d'or, troué, déchiré, noirci, flottait toujours au grand mât de l'épave. Quand les Franco-Canadiens de l'armée de Lévis le regardaient, ils avaient encore l'impression de la victoire possible.

— Il faut aller à bord, rugit l'amiral (le plus en plus nerveux).  
Les officiers qui l'entouraient ne répondirent point.

L'un d'eux s'enhardit

— N'est-ce pas ce qu'espère Vauquelin ? Ne ménage-t-il pas à ceux qui l'aborderont quelque satanée surprise ? Non seulement nous risquerons la vie des hommes, mais nous lui donnerons le beau rôle devant tous ceux qui nous épient.

Cet argument frappa le chef anglais : « Tous ceux qui l'épiaient ! » : ses subordonnés de la marine, les troupes de terre britannique, les contingents anglo-américains, les Franco-Canadiens, les officiers de Sa Majesté Très Chrétienne et jusqu'à ces sauvages qui, pour avoir fait leur soumission à l'Angleterre, n'en gardaient pas moins une secrète admiration envers leurs maîtres d'hier, leurs éducateurs, leurs anciens amis. Un échec eût été intolérable. Pourtant la situation actuelle était pis encore qu'un échec et ne pouvait se prolonger.

— Faites rouvrir le feu, commanda l'amiral.

Les signaux furent hissés. Des frégates anglaises, des batteries de côte, les projectiles partirent contre l'épave à demi consumée; véritable avalanche de fer.

Les boulets crevaient les bordages, faisaient jaillir haut les flammes de l'incendie, ricochaient dans les batteries, roulaient sur le pont. Au milieu de ce vacarme assourdissant l'*Atalante* se taisait toujours.

— On ne peut bombarder jusqu'à demain cette carcasse, gronda l'amiral en frappant rageusement la main courante de la dunette. Que l'ont fasse cesser le feu.

Il se tourna vers un officier :

— Vous allez prendre une chaloupe avec autant d'hommes qu'elle en pourra tenir; les autres vaisseaux en enverront une également; sous rallierez l'épave et vous l'aborderez par babord et par tribord arrière, puisque l'avant est inaccessible à cause de l'incendie. Vous assumerez le commandement de la manœuvre; à votre signal, mais à votre signal seulement, tout le monde escaladera l'*Atalante* aussi rapidement que possible afin d'éviter un piège.

A nouveau le silence plana sur le Saint-Laurent. Les navires britanniques mettaient leurs chaloupes à l'eau, les marins les

remplissaient. La flottille d'embarcations légères se dirigea vers l'épave. La joie du combat proche n'animait pas ces matelots, tous braves cependant. Ils voguaient vers un inconnu qui les troublait dans leur obscure conscience. Ils avaient l'impression d'aller à l'abordage d'un navire fantôme.

Les chaloupes entouraient la carcasse noircie du navire français. Par ses flancs ouverts, on voyait, dans les batteries, les carions muets dont beaucoup n'étaient plus sur leur affût; on apercevait, sur les pièces et aux embrasures, des cadavres de canonniers.

Un bref coup de sifflet. De toutes parts les Anglais se hissèrent le long des bordages crevés avec l'agilité de chats. En masse, ils prirent pied sur le pont... ils s'arrêtèrent, frappés de stupeur. L'officier britannique se découvrit.

Au pied du grand mât fendu et aux vergues pendantes, en haut duquel flottait encore le pavillon de France, étaient entassés des morts. Adossés à ce tragique rempart, gisaient quelques blessés et, parmi eux, M. de Vauquelin, en grande tenue.

C'était là la surprise tant redoutée!

Une fumée âcre, noire, sortant du gaillard-avant voilait la scène d'un nuage de deuil. L'officier anglais, le chapeau à la main, s'avança vers le commandant, français et se pencha vers lui :

— Pourquoi, Monsieur, avez-vous tant tardé à amener vos couleurs? lui demanda-t-il plein de respect.

— Si vous voulez les prendre, répliqua M. de Vauquelin, il faut les déclouer. Un commandant français n'amène pas son pavillon.

Il ajouta, comme pour s'excuser :

— Si j'avais eu encore de la poudre, j'aurais eu l'honneur de causer plus longtemps avec vous.

Les Anglais transportèrent Vauquelin et les quelques survivants de l'*Atalante* sur une de leurs frégates où l'amiral les reçut avec les plus grandes marques de considération.

Vauquelin n'eut pas à lui rendre son épée, il l'avait jetée dans le Saint-Laurent.

[Retour à la table des matières](#)

## Le dernier siège de Québec

[Retour à la table des matières](#)



ASSIS dans la confortable et chaude bibliothèque de notre vieil ami Alain Dupuis, dans cette maison familiale où tout nous parlait de la France d'autrefois, nous discutons, comme d'habitude, de questions historiques concernant le Canada.

Il venait de nous parler de la chute de Québec, de l'insuccès des lieutenants de Montcalm, malgré leur réelle valeur et le remarquable courage de leurs troupes; il avait évoqué le traité de Paris de 1763, qui avait définitivement réglé le sort du Canada et sanctionné la renonciation de la France à sa grande colonie d'outre-Atlantique. Alain Dupuis avait conservé des lettres de l'époque, lettres de son aïeul Anselme, contemporain de ces événements pénibles.

Ces missives marquaient un profond découragement des correspondants d'Anselme Dupuis, officiers ou colons, et exprimaient toutes la volonté de leurs signataires de rentrer dans la métropole et de vendre, le moins mal possible, ce qu'ils possédaient dans la Nouvelle-France.

— Mon aïeul, dit M. Alain Dupuis, ne suivit pas cet exemple. Il s'était profondément attaché à sa seconde patrie. Il estimait que, quelles que fussent les circonstances politiques, les Français du Canada pourraient continuer à y jouer un rôle important; que le devoir des gens instruits, fortunés, était de demeurer afin de soutenir et de défendre les pauvres colons qui, eux, étaient bien obligés de rester à la colonie, n'ayant rien qui les attendît chez eux. Je crois, ajouta notre hôte, qu'un autre

sentiment retenait les hommes qui, tel Anselme Dupuis, n'abandonnèrent pas le Canada.

— Quel sentiment?

— L'espoir. Il leur paraissait invraisemblable que la France renoncât à jamais à une aussi superbe possession. Ils s'attendaient, en dépit des actes officiels, à voir reparaître un beau matin ceux que l'on appelait « les bonnes gens », c'est-à-dire les Français de France. Et puis, les années passèrent...

L'un de nous interrogea le maître de la maison :

— Comment se fait-il que le Canada n'ait pas profité, ou tout au moins cherché à profiter, de la guerre de l'indépendance menée par la Nouvelle-Angleterre avec l'appui du roi de France? Le traité de Paris n'est que de 1763, l'insurrection américaine commença 1774. L'affection si étroite qui avait uni le Canada la France n'a pas dû s'effacer en onze ans.

Alain Dupuis sourit :

— Vous avez tout à fait raison; il faut avoir étudié de très près les documents que l'on possède de l'époque pour comprendre ce qui paraît être une contradiction entre les sentiments des Canadiens et leur attitude vis-à-vis (de la) république en formation.

— Les Anglais avaient-ils donc su, en si peu de temps, inspirer (de l') amitié à leurs nouveaux sujets?

— En aucune façon. J'en parlais récemment avec un Anglais d'Angleterre et il était entièrement de mon avis. Durant les premières années de l'occupation britannique, le Royaume-Uni avait accumulé toutes les maladresses et les injustices propres à lui aliéner le cœur de gens déjà assez mal disposés à son égard. Les colons étaient malmenés par des fonctionnaires qui ne représentaient certes pas ce que l'Angleterre avait de mieux chez elle. Le grand chef de la magistrature, un certain Gregory, avait été tiré de prison pour être envoyé chez nous. On menait la guerre contre notre langue; on imposa le serment du *test* qui bafouait nos sentiments religieux. Quand éclata le soulèvement de la Nouvelle-Angleterre, Londres se hâta de faire machine en arrière, de supprimer le *test* et de nous accorder satisfaction et « bienfaits ». Arrivés trop tard, ils n'eurent pas le temps de produire leur effet.

—Alors quels motifs voyez-vous à l'attitude du Canada à la fin du dix-huitième siècle?

— Il faut vous dire, tout d'abord, que cette attitude hostile à l'insurrection ne fut pas générale; il se trouva au Canada un parti très favorable aux « insurgents », à ceux que l'on appelait les Bastonnais. Chose curieuse, ce parti comprenait des colons d'origine britannique ou des marchands authentiquement anglais, qui croyaient au succès des rebelles et qui jouaient leur carte. Quant aux colons français de vieille souche, ils avaient en eux un fonds de loyauté tel qu'il leur eût répugné de fraterniser avec des insurgés contre le pouvoir légitime sanctionné par les traités. Voilà pourquoi mon grand-père, avec tant d'autres de ses compatriotes, demeura fidèle au drapeau britannique.

Dès 1774, les Bastonnais cherchèrent des appuis en deçà de notre frontière; ils étaient convaincus que le pays se soulèverait contre ses maîtres, tout au moins la partie canadienne-française. Deux généraux, Montgomery et Arnold, avec des troupes faibles en nombre mais extrêmement courageuses, marchèrent sur Québec que défendait le général Carleton.

Beaucoup de colons accoururent pour offrir leurs services au général anglais. Celui-ci se méfiait d'eux. Il pensait que, s'il acceptait ces auxiliaires, ceux-ci, plus nombreux et mieux aguerris que ses troupes régulières, seraient les véritables arbitres de la bataille et pourraient, le cas échéant, se tourner contre lui. Il éconduisit donc les volontaires, persuadé au fond que les Bastonnais, bien qu'ils se fussent déjà rendus maîtres de Montréal, n'oseraient pas l'attaquer.

Ils osèrent. Un beau matin Montgomery et Arnold se présentèrent ensemble devant la place. Ils n'avaient pour ainsi dire pas de canons et seulement de petites pièces de campagne. L'artillerie de Carleton, au contraire, était redoutable.

Les insurgents, avec leurs vêtements en loques, manquant de tout, mirent le siège devant la ville. Carleton était intimement convaincu que, lorsque la plaisanterie aurait duré assez longtemps, il n'aurait qu'à effectuer une sortie et que les Bastonnais s'enfuiraient comme une volée de moineaux.



La confiance de Carleton fut mise à une rude épreuve. Des gens du pays vinrent l'avertir que les Américains s'étaient emparés de onze navires chargés de ravitaillement et que, grâce à cela, ils étaient pourvus de vivres, de munitions et même d'artillerie. Des déserteurs l'avisèrent d'autre part que Montgomery préparait une attaque pour le lendemain. Le lendemain passa, les Américains ne bougèrent pas; Carleton reprit sa quiétude.

Le 31 décembre, par un froid glacial, les troupes dormaient dans leurs casernes — sauf quelques sentinelles et des petits postes — et le général anglais reposait dans son lit. Il était cinq heures du matin. Un officier secoua le général :

— Monsieur, les Bastonnais ont pénétré dans la ville face à l'endroit qu'on appelle le Saut-aux-Matelots.

Carleton ouvrit les yeux et grogna :

— Ce n'est pas possible!

— Cela est. Le capitaine Mac Leod qui commandait la garde de la basse ville a été fait prisonnier avec ses hommes sans qu'un seul coup de fusil ait été tiré. Ecoutez les cloches.

En effet toutes les cloches de Québec s'étaient mises à sonner le tocsin.

Des étudiants, dont était mon grand-père — c'est ainsi que je connais les faits par tradition de famille — prirent d'eux-mêmes les armes et, avec l'impétuosité de la jeunesse, s'élançèrent dans la ville basse. Ils arrivèrent au Saut-aux-Matelots sans avoir rencontré d'ennemis. Tout comme le général, ils eurent l'impression que la nouvelle de l'entrée des Bastonnais était fausse. Au moment où ils débouchaient sur une place, ils entendirent s'élever de tous côtés des cris de « Vive la liberté ». Dans l'aube naissante, des ombres se détachaient sur la neige blanche. Les Américains cernèrent les étudiants, les désarmèrent et les envoyèrent prisonniers hors de la ville.

Mon grand-père et plusieurs de ses amis parvinrent à s'échapper. Ils remontèrent en hâte jusqu'à la place d'Armes dans la haute ville et ils trouvèrent Carleton en train de rassembler la garnison. Ils firent leur rapport qui fut bientôt confirmé par ceux des habitants de la ville

basse qui avaient réussi à tromper la surveillance des Américains. Cette fois, le général anglais était convaincu. Il fit battre à la milice. En un clin d'œil tout le monde fut sur pied; des hommes en armes sortaient des maisons, accouraient sur la place. Maintenant Carleton ne nourrissait plus de préjugés contre les Canadiens; il mettait au contraire en eux son ultime espoir.

Mes amis, leur cria-t-il, je compte sur vous; l'instant est venu de montrer votre courage.

Les miliciens d'un côté, les réguliers de l'autre, marchèrent vers le Saut-aux-Matelots. Les Bastonnais avaient encore progressé; ils s'étaient retranchés dans plusieurs maisons dont ils avaient fait des redoutes; les rues étaient coupées par des barricades. Le jour était levé et l'on reconnaissait les insurgents à la pancarte qu'ils avaient fixée à leur chapeau et sur laquelle étaient écrits ces mots : « Vive la liberté ».

La vue des miliciens et des soldats de la garnison inspira de la prudence aux Bastonnais qui arrêtaient leur marche pour se consolider sur leurs positions. Miliciens et soldats réunis parvinrent à déblayer les rues, à forcer les barricades, mais il restait les maisons fortifiées qui constituaient des points de résistance et de dangereux nids de tirailleurs. L'une de ces maisons était particulièrement bien défendue; les différentes troupes qui avaient tenté de s'en emparer avaient dû reculer sous le feu qui partait de ses fenêtres.

Mon grand-père se trouvait avec M. Lawse qui commandait un détachement de soldats et de volontaires. Lawse était entêté; son entêtement cependant ne pouvait rien contre une position aussi fortement armée.

Mon grand-père lui suggéra un stratagème qui nécessitait beaucoup de hardiesse et qui pouvait réussir.

M. Lawse fit retirer ses hommes dans les rues avoisinantes. Seul, avec Anselme Dupuis, il fit le tour de la maison et il parvint — ils étaient tous les deux jeunes et agiles — à s'y glisser par une fenêtre de la façade postérieure qui, donnant sur les remparts, n'était pas gardée. Le

tout n'était pas d'être dans la place, il fallait y donner, accès au détachement.

Lawse et son acolyte essayèrent de s'orienter dans cette grande bâtisse. Ils ne tardèrent pas, du reste, à être découverts et amenés dans une salle où se trouvaient en conférence plusieurs officiers américains. Les officiers, outrés de tant d'audace, s'élançèrent l'épée à la main sur les intrus. Lawse ne se démonta pas; il déclara aux Bastonnais qu'il avait douze cents hommes sous ses ordres et que, s'ils ne se rendaient pas à l'instant, tous ceux qui occupaient la maison seraient impitoyablement passés par les armes.

Une telle assurance frappa les Américains. L'un d'eux alla à la fenêtre. Le détachement dissimulé dans les rues avoisinantes était revenu, mais il était loin de compter douze cents hommes.

Ce n'est qu'une faible partie de mon monde, proclama avec aplomb Lawse; les autres se tiennent à l'abri, n'attendant qu'un signal pour donner l'assaut.

Les officiers crurent cette fable et ils se rendirent prisonniers.

Le combat dans la ville basse dura une partie du jour. D'échec en échec, les Bastonnais furent contraints de se retirer et l'on peut dire que si Québec fut sauvé, le mérite en revient pour une grande part, aux Canadiens.

[Retour à la table des matières](#)

## L'île de la Demoiselle

[Retour à la table des matières](#)



LS étaient cinq, y compris l'hôte, à faire la veillée chez le groceur<sup>2</sup> René Fillon. Trois tout jeunes gens : Alain, Lucas et Nicolas, le groceur, homme entre deux âges, et Jos Lefin, un ancien. Tous les cinq fumaient, assidûment leurs pipes auprès du Poêle chauffé à u rouge. La famille du groceur, sa femme et ses quatre enfants, reposaient dans la chambre à côté. Au dehors, la tempête faisait rage.

On était à la mi-novembre et, sur cette côte dit Labrador, la mer, fouettée par le rude vent l'est, venait briser ses grandes vagues, furieuses d'avoir dû se frayer un chemin au milieu de l'enchevêtrement des îles.

Le petit sillage de Saint-Charles, où s'élevait la boutique bien modeste du groceur — lequel était également, pour ses amis, c'est-à-dire pour tout le village, cabaretier clandestin — n'abritait que des pêcheurs. Pourtant les trois jeunes hommes n'étaient pas des marins mais des « hommes des chantiers », des bûcheurs<sup>3</sup>, venus de la province de Québec et qui avaient leur « campe » dans la forêt proche.

C'était la première année qu'ils travaillaient dans ces bois du Nord. La sensation d'emprisonnement entre les millions de colonnes noires de la forêt sans fin leur était devenue tout à coup intolérable. Ils avaient été pris d'un besoin irrésistible de s'évader. Le chef de leur chantier, brave homme et qui connaissait les tourments de l'âme des jeunes, leur avait conseillé de prendre quelques jours de repos et, puisqu'ils

---

<sup>2</sup> Epicier.

<sup>3</sup> Bûcherons.

n'on étaient qu'à quelques milles, d'aller voir la « mè ». Ils étaient donc en quelque sorte des touristes.

Plaisant voyage en vérité qui les avait amenés sur une côte battue par la tempête. Ce n'en était pas moins l'espace sans bornes, et la fureur capricieuse des flots les changeait de l'impassible immobilité ou du balancement monotone des grands arbres.

Là, chez René Fillon tout en dégustant une eau-de-vie râpeuse et de contrebande, les jeunes hommes des chantiers écoutaient parler le vieux Jos Lefin auquel le groceur dormait complaisamment la réplique.

— On pourrait en dire et en dire sur les aventures arrivées aux pêcheurs dans l'archipel des Démons — c'est le, nom qu'on donne à ces îles qui s'étendent devant la côte. Voilà bien des siècles que les Lefin sont établis icite et tous les pêcheurs de pè en fi et plus d'un qu'est enseveli dans la mè. Dieu les garde! C'est qu'elle est rude, la mè, et méchante et fantasque.

Le vent devenait plus furieux; il ébranlait de ses grands coups de bélier la lourde porte de chêne et les épais volets. Instinctivement, les hommes se rapprochaient du poêle. La flamme de la médiocre lampe à pétrole vacillait et les ombres dansaient autour de la pièce et sur le comptoir où s'entassaient de modestes marchandises : boîtes de conserves, bouteilles, saucissons, bocaux.

— Voyez-vous, les petis gars...

Jos s'était arrêté au milieu de sa phrase. Dans la rafale montait un cri, un cri guttural, désespéré, un cri de femme qui a peur. Le vent le couvrit. Puis le cri monta à nouveau, strident, perçant. Il avait quelque chose d'inhumain, de déraisonnable, ce cri. Oui, c'est cela, quelque chose de déraisonnable, le cri d'une folle qui se brisait en une longue lamentation.

Les trois jeunes hommes se regardaient. Chacun lisait sur les traits de son compagnon l'expression de la terreur.

Le vieux baissa la tête et le groceur, nerveux, avait à nouveau rempli les verres.

— Un naufrage! émit d'une voix sourde Lucas.

Mon Dieu! gémit Nicolas, mie peut-on rien pour les malheureux ?

Terrifiant, exacerbé, le cri montait dans une nouvelle rafale. Il s'éteignait comme si la femme qui l'avait poussé était à bout de forces. Il reprenait encore, plus lointain cette fois.

— C'est, affreux! c'est affreux! murmura Alain. Ne la sauvera-t-on pas?

L'ancien releva le front. Il secoua sa chevelure blanche.

— Il n'y a pas à la sauver. Elle est morte depuis quatre cents ans! C'est la Demoiselle qui est ensevelie dans la mè.

Les jeunes gens restaient bouche bée.

— Quelle demoiselle? hasarda Nicolas.

Le groceur intervint.

— Raconte-leur, Jos.

C'est une histoire véritable? demanda Lucas.

Alain, voulant se donner un air supérieur, haussa les épaules.

— Ce ne peut pas être une histoire vraie, c'est une légende, pour sûr. Les morts ne crient pas!

Jos darda sur l'incrédule un regard courroucé

— Sais-tu, toi, blanc-bec, ce que font les gens qu'ont péri en mè ?

— Raconte, insista René Fillon, raconte l'histoire.

— Légende on histoire, je ne sais pas, prononça lentement le vieillard après avoir tiré une bonne bouffée de sa pipe. Moi je la tiens de mon grand-père, et lui du sien, et ainsi de suite, depuis des ans et des ans et j'peux ben vous la dire à ct'heure.

Quand le chevalier de — c'était un ami du roi de France, François le premier — vint icite, il montait une nef que conduisait le bon pilote Jean Alphonse. Il avait son bord des gaillards hardis, des gentilshommes, des chercheurs d'aventures. Toute cette jeunesse rêvait de pays nouveaux où s'qu'il y avait de l'or comme des cailloux

et des diamants comme les pâquerettes au printemps dans les prairies; ou bien elle imaginait des sauvages extraordinaires à combattre, des géants, des monstres à terrasser et chacun, suivant sa nature, se promettait de rapporter la fortune ou la gloire.

Sur la nef, voguait aussi la demoiselle Marguerite de Nontron, une jeune fille douce et belle, une enfant pour mieux dire; paraît qu'elle n'avait pas seize ans. Si vous voulez vous faire une idée de ce qu'elle était, vous pouvez voir quasiment son portrait dans la statue de la Mè du Sauveur qu'est à la paroisse.

Le chevalier de Roberval était, comme qui dirait, l'oncle et le tuteur de la Demoiselle. Il avait projeté, lorsqu'il aurait construit un château dans ce pays icite, de faire d'elle la dame de sa cour et, en un mot, de la marier <sup>4</sup>.

Mlle Marguerite avait dans le cœur plus de crainte que d'amour. Le chevalier de Roberval était un homme coléreux, brutal sans tendresse ni bonté, bien qu'il fût hardi et téméraire. Souvent, elle pleurait, la pauvrete, dans la chambre qui lui était aménagée à la poupe du bâtiment. Sa nourrice, la vieille Damienne, qui remplaçait auprès d'elle défunts son père et sa mère, la consolait du mieux qu'elle pouvait.

— Ma toute jolie, lui murmurait la bonne âme, vous serez reine au pays des sauvages, vous aurez de l'or à ne savoir qu'en faire, des pierreries des pieds jusqu'à la tête, des serviteurs plein votre château et vous commanderez sur des domaines sans limites.

La jeune fille ne souhaitait ni or, ni pierreries, ni serviteurs, ni royaume. Elle souhaitait ce que souhaitent toutes les jeunes filles, un mari qu'elle aimerait et qui l'aimerait, des beaux petits enfants, une bonne maison à gouverner avec beaucoup de linge dans les armoires.

On avait vogué pendant des jours et des jours quand, petit à petit, la Demoiselle sécha ses larmes. La brave Damienne était persuadée que ses consolations avaient fini par toucher le cœur de la pauvrete Elle se trompait.

---

<sup>4</sup> L'épouser.

Mlle Marguerite avait rencontré sur le tillac, où elle se promenait quand la brise n'était pi trop forte, un jeune gentilhomme, Raoul de Ferlaud. Il était de noble lignée mais pauvre et il désirait faire fortune pour l'amour des siens qui étaient ben démunis de tout dans leur vieux manoir de France. Sire Raoul n'avait pas plus de vingt ans et, déjà, il s'était signalé dans les batailles qu'avait menées, sur l'ancien Continent, le roi François le premier.

D'abord, il avait salué la belle demoiselle, ensuite il lui avait souri, enfin il lui avait parlé. Bientôt, les jeunes gens ne se quittèrent plus. Du matin au soir, sire Raoul attendait Mlle Marguerite clans un coin qu'ils avaient découvert près du mât de beaupré, derrière un paquet de cordages, contre le bossoir de l'ancre. La jeune fille allait l'y rejoindre et ils parlaient comme ci, comme ça, de toutes ces choses dont parlent les amoureux dans tous les pays du monde et que je serais ben en peine de sous redire pour ce que, depuis le temps que les ai dites à ma défunte, je les ai oubliées.

Le chevalier de Roberval ne manqua pas de s'apercevoir de cette amitié. Il en fut très fortement courroucé. Durant quelques jours, il se contint, mais il ne cessait pas de surveiller les manœuvres des jeunes gens.

Un soir que l'on était arrivé en vue de l'archipel des Démons et que l'on avançait prudemment afin d'éviter les récifs inconnus, le chevalier manda sa nièce. La Demoiselle trembla : quoi qu'il n'en eût rien fait paraître, elle devina que son oncle connaissait son secret, et, sachant son caractère, elle redoutait le pire. Plus encore que sa maîtresse, la vieille Damienne était effrayée, car son expérience lui avait appris à quelles extrémités peut se porter un homme jaloux.

Dans la chambre de poupe, Mlle Marguerite vit son oncle assis sur son grand fauteuil. Elle poussa un soupir de soulagement; le chevalier n'avait pas une figure irritée, il souriait au contraire. Elle s'était donc trompée. Tout aussitôt une autre crainte l'envahit : si le chevalier de Roberval ne savait rien au sujet de Raoul, il allait peut-être l'entretenir enfin ouvertement de ses idées de mariage dont il n'avait jusqu'ici



parlé qu'à mots couverts. Qu'allait-elle répondre? Comment oserait-elle dire « non » il son oncle qui la terrorisait ?

Voici que son embarras même se dissipa. Raoul de Ferlaud entra dans la chambre. Déjà l'espoir était devenu un immense bonheur. Elle s'imaginait ce qui devait se passer. Son oncle dirait bonnement qu'il savait tout et il donnerait son consentement à une union qui ferait sa félicité.

C'était bien ça. Après avoir poliment salué le jeune gentilhomme, après avoir gentiment fait signe à sa nièce, le chevalier de Roberval leur dit à l'un et à l'autre d'approcher et il parla quasiment sur un ton de père :

— Y a longtemps que je vous observe, je connais vos rencontres sur le tillac. Il ne m'est pas difficile de démêler vos sentiments, ils sont écrits sur vos figures que v'là.

La Demoiselle rougit ainsi qu'il sied; sire Raoul, si brave devant l'ennemi, parut embarrassé. Le chevalier reprit :

— Eh ben! n'avez-vous rien me dire?

— J'aime demoiselle Marguerite, déclara sire Raoul.

— Je l'aime, murmura la jeune fille.

Le visage du chevalier de Roberval s'éclaira d'un large sourire :

— Puisque vous vous aimez, prononça-t-il, vous devez souhaiter vous marier. Pourquoi ne m'avez-vous pas plus tôt révélé votre penchant et m'avez-vous obligé à le deviner?

Sire Raoul releva fièrement la tête :

— Je n'aurais pas osé, Monsieur, vous demander la main de Mlle de Nontron, car je suis pauvre. Je ne voulais le faire que lorsque, avec l'aide de Dieu, j'aurais acquis la fortune.

— Il n'est pas besoin de richesses, répliqua le chevalier, quand on aime. Ne possédez-vous pas plus que l'argent ?

Vivement, Mlle Marguerite s'écria :

— Oh! pour sûr, mon oncle. Je ne souhaite pas autre chose que de vivre près de sire Raoul. Qu'importent l'or, pierreries et le reste?

Elle baissa à nouveau le front, toute confuse de tant de hardiesse.

— Voilà qui est ben parlé, proclama le chevalier de Roberval; au surplus, je me propose de vous ménager un établissement qui vous satisfera, je gage.

Voilà la jeune créature et le beau gentilhomme qui se jettent aux pieds du chevalier, qui le remercient tant et tant, et lui qui les relève et qui leur dit :

— Mes enfants, vous me remercirez à loisir plus tard. A ct'heure, il n'y a rien qui presse tant que votre mariage. Je veux qu'il se fasse avant que nous ayons fini de traverser l'archipel.

La Demoiselle et sire Raoul se demandaient ben pourquoi le chevalier entendait les marier avant d'avoir quitté l'archipel fait d'îles désertes et inexplorees. Néanmoins ils n'osèrent rien redire et, au demeurant, ils n'avaient d'autre hâte que d'être unis par le sacrement.

Ils n'étaient pas encore revenus du grand bonheur qui leur échéait si subitement, que l'aumônier du sire de Roberval — un des moines qu'on amenait icite pour convertir les sauvages — entra dans la chambre de poupe. Le chevalier instruisit le prêtre de ce que l'on attendait de lui et celui-ci procéda illico à la cérémonie.

Point il n'y eut, comme ben vous pensez, fêtes et banquets et beuveries, mais simplement deux « oui » et une bénédiction. Les jeunes gens n'imaginaient pas de noces plus belles.

Les nouveaux époux se retirèrent sur le tillac, non point pour aller se cacher au beaupré mais pour montrer à tous leur joie.

Ils eurent la surprise de voir que l'on avait mis en panne, malgré une bonne brise ben fraîche qui soufflait de mè. Ils virent aussi des hommes occupés à mouiller la petite chaloupe.

— Mon oncle songerait-il à reconnaître une de des îles?

— Sans doute a-t-il l'intention d'y descendre en personne, c'est pourquoi il a hâté notre mariage.

La Demoiselle leva sur son mari un regard de tendresse.

— En ce cas, j'aime cette île déserte puisqu'elle a fait mon bonheur un peu plus tôt.

Elle n'avait pas fini de parler, la gentille demoiselle, qu'un rire éclata dans son dos. Elle reconnut celui du chevalier et, sans savoir pourquoi, elle eut peur. « C'est un vilain sentiment, pensait-elle, après les bienfaits de mon oncle.

— Marguerite, dit le chevalier, je suis ben aise que tu trouves cette île à ton goût, car j'ai idée de te la donner en dot.

Ni Mlle de Nontron, ni sire Raoul n'eurent le temps de s'enquérir de la signification de ce bizarre propos. Des hommes de l'équipage, gars à la dévotion du chevalier et qui lui auraient obéi comme au diable, son maître légitime, se ruèrent sur eux et, sans avoir égard à leurs cris, les descendirent dans la chaloupe.

La vieille Damienne, qui de loin n'avait cessé de veiller sur sa chère Demoiselle, tomba en pleurant et en implorant aux genoux du chevalier. Il la repoussa d'abord durement, la menaçant de la faire mettre aux fers dans le fond de la cale. Il se ravisa nonobstant :

— Puisque tu aimes tant ta maîtresse, tu peux la suivre.

Une heure plus tard, les jeunes époux et la bonne nourrice se trouvaient tous les trois dans une île qui, pour lors, n'avait pas de nom. Ils virent déramer la chaloupe; ils la suivirent des yeux jusqu'au moment où elle accosta le navire du chevalier de Roberval. Sur la nef on hissa les voiles et, dans la brise du soir, le vaisseau eut tôt fait de disparaître.

Les malheureux abandonnés commencèrent par visiter leur domaine. Il était vaste, couvert en partie par un bois épais où ils n'osèrent pénétrer, car ils pensaient que les bêtes sauvages y avaient leur gîte.

Sire Raoul construisit une cabane auprès d'une source limpide et claire et l'entoura d'une palissade pour la protéger. On avait laissé aux infortunés des armes, de la poudre et une hache, par charité ou plutôt par désir cruel de prolonger leur agonie.

Connue ils l'axaient supposé, le bois renfermait des bêtes fauves mais aussi du gibier. Sire Raoul chassait; il pêchait; il avait défriché auprès de la cabane un petit carré où il cultivait des plantes trouvées à l'état sauvage. Il avait tant de vaillance, de bonne humeur, d'ingéniosité que la vie paraissait devoir être supportable aux abandonnés. Au reste, sire Raoul et la Demoiselle s'aimaient si fort que, puisqu'ils étaient ensemble, ils éprouvaient du contentement.

— Patientons, répétait sire Raoul; un jour ou l'autre il passera ben à notre portée un navire ou une barque de pêcheur qui nous recueillera.

Mlle Marguerite feignait de le croire pour lui faire plaisir et Damienne pour leur complaire à tous les deux.

Un an s'écoula. Aucune voile, pendant ces douze mois, ne se montra à l'horizon. Afin de ménager sa poudre et de la réserver pour se défendre, le cas échéant, contre les bêtes féroces ou, qui sait, contre une incursion de sauvages, sire Raoul avait construit des pièges; il avait perfectionné ses engins de pêche. La nourriture était donc suffisante.

Au cours de l'hiver un petit enfant était né. On l'appela François, nom du roi de France. Il était la joie et l'orgueil de ses parents.

Sire Raoul qui connaissait bien le cœur de sa jeune épouse, sentait que la solitude commençait à lui peser cruellement. Elle n'en faisait rien paraître de peur d'augmenter les tourments de son mari, mais une frayeur instinctive la torturait. Chaque jour, elle montait sur un rocher qui était le point de l'île d'où la vue s'étendait le plus loin; elle scrutait la mè, et, quand elle redescendait, elle était un peu plus triste qu'avant.

Le sire de Ferlaud était au désespoir.

Jusqu'à présent, les abandonnés avaient assez ben supporté physiquement les dures conditions de leur exil. Cependant, lorsqu'il eut un an, le petit François se mit tout à coup à dépérir, frappé par une de ces maladies mystérieuses dont sont atteints les tout petits qui

semblent ne plus vouloir continuer à vivre et qui jugent suffisante la courte expérience qu'ils ont faite de la terre. Il mourut.

Ce fut un jour ben cruel que celui où Raoul et Marguerite déposèrent le minuscule cadavre dans la fosse que Raoul avait creusée à côté de la cabane.

Dès lors, la Demoiselle n'eut plus la force de dissimuler. Tandis que sire Raoul était à la chasse, à la pêche, pour assurer la subsistance commune, elle ne cessait de pleurer; à son retour, il voyait ses yeux rougis et quelquefois, même devant lui, elle ne pouvait se contenir.

Lui, le pauvre, en venait à se haïr d'être la cause involontaire du malheur de sa bien-aimée. Si elle ne l'avait pas rencontré, elle serait maintenant dame et maîtresse dans un beau château, et quasiment reine d'immenses territoires. Il ne songeait pas un instant à sa propre infortune et il tournait et retournait constamment dans son esprit les moyens qu'il pouvait y avoir de fuir l'île. Aucun expédient ne se présentait. La mè dans ces parages est rude, même l'été; tenter de l'affronter sur un esquif de fortune — et comment se le procurer? — c'eût été entraîner celle qu'il aimait à une mort certaine.

Il fallait espérer contre l'espoir et chaque jour souffrir plus que la veille du découragement grandissant le Marguerite.

Une nouvelle épreuve les attendait. La vieille Damienne, si tendrement dévouée à ses maîtres, tomba malade. A son tour, elle expira et on l'enterra près de la petite tombe de François.

Le soir du jour où la terre s'était refermée sur la fidèle nourrice, Marguerite vit ses forces l'abandonner, elle se jeta en sanglotant sur la poitrine de son mari :

— Je n'en peux plus, je n'en peux plus, gémit-elle; emmène-moi d'icite je sens que je ne résisterai pas plus longtemps; ma tête se remplit de visions épouvantables qui me séparent même de toi. Si nous restions, vois-tu, Raoul, je finirais par te haïr.

Voilà ce que craignait le jeune homme, le malheur plus grand que tous les malheurs, la perte du dernier, du suprême bien que possédaient ces malheureux.

Raoul n'avait ni scie, ni rabot, ni clous, ni rien du nécessaire pour fabriquer une barque rien qu'une hache. Tout ce qu'il pût faire ce fut de mettre à flot un méchant radeau composé de troncs d'arbres assembles par des flexibles. Il parvint à y planter un mât et à confectionner une voile de joncs tressés et des avirons que je vous laisse à imaginer.

Mon cher cœur, dit-il à Marguerite, ce serait folie de t'exposer aux courants agités sur ce radeau. Je vais donc m'embarquer seul. Je t'ai montré à te servir des pièges et des engins de pêche; tu garderas pour te défendre mes armes; il reste de la poudre et des halles. Ne crains rien; l'été n'est pas fini, les vents sont ben placés et me conduiront rapidement la côte; je n'aurai pas de peine à trouver des pêcheurs qui consentiront à revenir avec moi pour te chercher. A terre, ensemble, nous oublierons nos maux comme s'ils n'avaient été qu'un vilain cauchemar. Nous pourrons encore être heureux longtemps.

Raoul était loin d'éprouver la confiance qu'il montrait; il voulait avant tout rassurer sa jeune femme. Celle-ci, contre son attente, ne souleva pas d'objections. L'horreur de l'absolue solitude n'était rien à côté de l'espoir de la délivrance.

— Je sais, dit-elle, mon Raoul, que tu feras l'impossible pour me sauver. Mon courage répondra au tien; je serai soutenue dans l'épreuve par l'attente de notre futur bonheur.

Raoul partit. Tandis que le courant l'entraînait, il voyait, sur son observatoire habituel, Marguerite qui agitait les mains et qui tombait à genoux en une fervente prière. Bientôt la frêle silhouette de son aimée, la hutte de bois qui avait été leur demeure, l'île elle-même, s'estompèrent dans la brume.

Durant près de huit jours, Raoul resta ballotté sur la mè, désespérant par moments de jamais atteindre la terre, constamment menacé d'être précipité dans les flots par les vagues sournoises qui disloquaient son

pitoyable radeau — il n'était, somme toute, qu'un terrien, soit dit sans offense. Les quelques provisions qu'il avait emportées étaient épuisées; il se voyait à la veille de périr de faim et de soif quand il fut jeté sur une côte rocheuse et déserte.

Maintenant, il restait à trouver des hommes qui le voulussent secourir et ce n'était pas le moins difficile car les hommes sont souvent plus cruels que les éléments.

Après avoir erré longtemps, le sire de Ferlaud entra dans un village de pêcheurs hollandais. Il avisa l'un d'entre eux qui possédait une grande et belle barque; il lui dépeignit sa détresse et l'abandon où se trouvait l'être qu'il adorait.

Le pêcheur regarda avec dédain le malheureux, vêtu de peaux de bêtes colonie un sauvage, à la barbe inculte et aux cheveux pendants dans lequel on eût difficilement reconnu le galant gentilhomme d'antan.

Tu ne supposes pas, dit durement le hollandais, que je vais risquer ma barque pour courir après tes chimères?

Raoul insista :

— C'est ma femme qui est seule dans l'île déserte; nous avons perdu un petit; elle-même mourra si on ne la secourt pas.

Le pêcheur se faisait plus rude.

— Passe ton chemin; j'en ai connu d'autres que toi qui racontaient des fables et dont le cerveau était dérangé, comme paraît l'être le tien.

Le jeune homme avait conservé une bourse emportée de France et qui contenait un peu d'or. Sa famille avait rassemblé ce petit trésor pour lui permettre un premier établissement. Raoul tendit celle bourse au marin :

— Je vous offre toute ma fortune, murmura-t-il, pour que vous sauviez mon épouse chérie.

Cette proposition radoucit le Hollandais, il soupesa la bourse. La trouva-t-il trop légère, ou la prudence l'emporta-t-elle chez lui sur la cupidité? Il rendit l'or au Français en secouant la tête.

— Non; me donnerais-tu le double que je n'irais pas. Si nous périssons, moi et mon équipage, ce ne sont pas quelques ducats qui nous rendront la vie. Dans huit jours ce sera l'automne, l'océan sera déchaîné; le vent est contraire à la direction du voyage que tu me proposes. Non, je n'irai pas. Reviens au printemps, nous verrons.

Aucune prière ne put fléchir le hollandais. Raoul fit d'autres tentatives, partout il obtint la même réponse. Quelques marins poussaient l'inconsciente cruauté jusqu'à hésiter un jour ou deux devant l'appât de l'argent et puis, à leur tour, ils refusaient.

Le sire de Ferlaud quitta le village hollandais; au bout de plusieurs journées de marche, il atteignit un hameau dont les habitants, pêcheurs aussi, étaient du moins français.

La plainte de Raoul émut ces hommes, et, cependant, aucun d'eux ne se décida à voguer vers l'île déserte. Ils avaient raison, voyez-vous à leur point de vue, ces matelots. Quand arrive l'automne icite, du jour an lendemain ou d'une heure à l'autre, peut éclater la tempête et il n'est barque bien gréée ni pilote qui puissent lui tenir tête.

Le long de la côte sire Raoul poursuivit son calvaire. Il rencontrait des Bretons, des Basques, des Normands, des Picards, des Hollandais, des Espagnols et tous, les uns rudement, les autres avec considération, lui répondaient la même chose :

— Nous ne pouvons pas.

La désespérance du malheureux gentilhomme était affreuse. Sous ses loques de peaux, il avait l'air plutôt d'une bête que d'un homme. Il alla jusqu'à tenter une démarche auprès de sauvages, eux-mêmes se détournèrent de lui avec crainte. « Je n'ai plus à espérer d'aide d'aucun être humain pour délivrer Marguerite. Je ne puis lui laisser passer l'hiver, abandonnée dans l'île; je vais acheter une barcasse et, seul, je retournerai là-bas; peut-être, au printemps, pourra-t-elle se risquer avec moi. Mon Dieu! quelle sera sa douleur lorsqu'elle me verra reparaître, si jamais je reparais, sans les sauveteurs qu'elle attend! »



Au fond d'une petite anse, loin de tout hameau, Raoul aperçut une hutte délabrée dans laquelle il demanda l'hospitalité pour la nuit, car il était las de coucher sous le ciel de Dieu.

Le propriétaire de la cabane était un vieux pêcheur breton, qui possédait un bateau qu'il manœuvrait avec ses trois fils.

Les Bretons accueillirent l'infortuné, lui accordèrent une place sous leur toit et à leur plat. Lorsqu'il fut un peu reposé et rassasié, sans espoir que ses hôtes puissent lui prêter assistance, il dévida sa pauvre histoire.

— L'époque est bien avancée, grommela le père.

Raoul connaissait la phrase, néanmoins il hasarda :

— A celui qui voudrait m'aider, dit-il, je donnerais ce que j'ai.

Il sortit sa bourse, le Breton la repoussa :

— Garde ton or, nous ne sommes pas de ceux que l'on paye pour secourir un chrétien dans le malheur. Les vents sont mal placés, c'est un fait; s'il plaît à Dieu, néanmoins, nous parviendrons à sauver ton épouse.

Raoul, éperdu de reconnaissance, embrassa les généreux pêcheurs; il leur fit répéter au moins dix fois leurs paroles charitables. Eux, le considéraient avec étonnement, ne comprenant pas que l'on pût agir autrement qu'ils le faisaient.

J'ai une vieille à la maison, j'ai trois brus. Si l'une d'elles était en perdition comme v'là ta femme, nous voudrions que l'on fasse ce que nous faisons pour toi.

Le lendemain, dès l'aube, le patron, ses trois fils et Raoul montèrent dans la mauvaise chaloupe, guère plus qu'une barcasse, que les Bretons avaient baptisée le *Saint-Yves*. L'appareillage ne fut pas long. Les vents, comme l'avait dit le pêcheur, étaient mal placés; il fallait naviguer au plus près.

Le père avait beau être un fin marin, les fils de courageux petits gars, on ne faisait guère de chemin. A certains moments, la brise était si fraîche que l'on devait sortir les avirons et souquer ferme.

Raoul ne possédait pas d'instruments pour relever le point, même aussi grossièrement qu'on le faisait en ce temps-là; il avait néanmoins noté le plus fidèlement possible les indications permettant de relever sa route.

On fut ben une semaine à bourlinguer.

— Si tes dires sont vrais, remarqua le patron de la nef, nous devons être bientôt près de ton île.

Des terres se dessinaient en effet sur l'horizon; l'archipel des Démons. Le vent fraîchissait, il pleuvait par rafales; les cinq hommes, ployés sur les avirons, souquaient de toute leur énergie. De, temps à autre, Raoul se levait et inspectait la mè. Au matin, on l'entendit pousser un cri :

— C'est elle, je la reconnais :

La silhouette de l'île était restée gravée dans sa mémoire comme à ct'heure, les images sur les papiers de photographie. Le but, allait être atteint. Cette certitude rendit à tous force et courage.

L'océan devenait houleux. Le *Saint-Yves* roulait éperdument.

— Nous n'y arriverons pas avant la nuit, grogna le patron, si nous y arrivons!

La voix du Breton était enrouée par l'inquiétude; les trois fils se regardaient sans mot dire. Ils connaissaient la mè, les petits gars.

— La tempête! annonça le père.

En un clin d'œil, elle fut sur eux. On ne pouvait plus penser à tracer son erre. C'était ben assez d'empêcher le *Saint-Yves* de prêter le flanc aux lames. On lutta toute la nuit. Il fallait se relayer pour vider les paquets de mè que le rafiote embarquait.

Avec le jour, la tempête se calma un peu; on put reprendre la direction abandonnée; l'île reparut plus lointaine qu'elle n'avait été la veille, néanmoins, au crépuscule, on en était proche; si proche que Raoul distinguait confusément sa cahute construite de ses mains.

La nuit trouva les hommes tirant sur les avirons et, encore une fois, la bourrasque redevint tempête. C'était une nuit comme celle-ci où le vent hurlait, où les vagues chargeaient les brisants en des galops endiablés.

Soudain, dans le fracas de l'ouragan, s'éleva un cri, un cri strident, horrible, déchirant. Les cinq hommes regardèrent du côté de l'île, d'où partait la clameur. L'île, naturellement, on ne la voyait pas; on en devinait seulement, la masse plus sombre mais on entendait inlassablement ce cri, toujours ce cri qui vous prenait aux entrailles.

— Marguerite, ma femme, ma pauvre femme, sanglotait Raoul.

Au milieu des éléments déchaînés, l'équipage du *Saint-Yves* luttait toujours et la femme criait, criait, criait...

Elle cria toute la nuit.

Ainsi que la veille, l'aube amena le calme. On s'aperçut qu'on était beaucoup plus près de la terre qu'on ne l'avait pensé. Le patron conduisit la barcasse dans une crique qui pouvait servir de port naturel où il mouilla l'ancre.

Sire Raoul n'avait pas attendu que le *Saint-Yves* fût immobile pour se jeter à l'eau; il gagna la grève, s'élança à travers les pierres; il appelait :

— Marguerite! Marguerite!

Une voix enfin lui fit écho. Le cri de la nuit, un cri de bête traquée.

Au tournant d'un rocher il aperçut sa femme.

Sa femme! Était-ce bien elle? Un être hâve, décharné, échevelé, en haillons, qui fuyait à sa vue.

Le sire de Ferlaud se mit à courir. Marguerite avait pénétré dans le bois. Elle se cachait. Il croyait l'avoir perdue et pourtant, de temps en temps, un gémissement le remettait sur sa trace. Enfin, au milieu d'un buisson, il rejoignit sa bien-aimée. Sa douce peau blanche et fine était labourée par les ronces, son sang coulait de mille petites blessures. Il la saisit dans ses bras... elle ne le reconnut pas. Dans ses yeux adorés, il ne lut que la terreur; sur ses traits, il ne vit que l'angoisse; tout son corps le repoussait; combien faiblement, hélas!

Comme il essayait de la calmer, de lui faire comprendre qu'elle allait être sauvée, une défaillance la terrassa; il la sentit glisser contre lui et s'évanouir.

Raoul emporta le pauvre être inanimé qui pesait si peu sur sa poitrine; il gagna sa cahute, leur cahute, auprès de laquelle il trouva les Bretons silencieux et émus. Il étendit le corps inerte sur la couche de feuillage.

Un coup d'œil sur l'intérieur en désordre d'où avaient disparu tous les petits détails qui décèlent la présence d'une femme lui prouva que, depuis longtemps, celle qu'il aimait tant était privée de raison.

Comment le malheur était-il arrivé? L'esprit de la pauvre s'était-il troublé peu à peu dans la crainte de l'abandon de son seul soutien? Au contraire, un événement brutal, une frayeur subite, avaient-ils transformé sa mélancolie en égarement?

Il méditait ces tristes pensées quand Marguerite rouvrit les yeux. Elle ne parut pas le voir. Son regard était fixé au loin, elle prononça un nom : « Raoul ». Ses membres eurent une brusque contraction; elle se souleva à demi et retomba en arrière. Elle était morte.

Sanglotant, le sire de Ferlaud sortit de la cabane; il marcha vers le groupe des Bretons, avec cet instinctif besoin de l'être humain de rechercher, dans la peine, la société d'autres hommes. Les pêcheurs étaient penchés vers la terre, discutant entre eux avec animation. L'endroit où ils se tenaient était celui où Raoul avait creusé les tombes du petit François et de la vieille Damienne. Il s'approcha.

A la place des deux tertres, deux trous béaient; des bêtes sauvages avaient déterré les cadavres, c'était de cela que Marguerite était devenue folle.

Afin que pareille profanation ne fut pas infligée à la dépouille chérie, Raoul décida qu'elle serait ensevelie dans la mè. C'est pourquoi vous l'entendez encore crier et gémir lorsque s'élève la tempête... »

Durant tout le récit de Jos Lefin, les trois hommes des chantiers et le groceur étaient restés muets, contraints, absorbés; Nicolas rompit le silence :

— Savez-vous ce qu'il advint de Raoul de Ferlaud?

— Point de sûr. On racontait jadis que, revenu à terre, il n'avait plus eu qu'une idée, celle de se venger du chevalier de Roberval. Il le chercha. Roberval était parti pour la France. Raoul l'y suivit. On lui dit, à Saint-Malo, que le chevalier embarquait pour revenir icite. Ferlaud se déguisa : sous un faux nom, il parvint à se faire engager sur la nef du chevalier et, une nuit d'orage, comme Roberval était sur le tillac, il le frappa d'un coup de couteau entre les épaules, puis il le jeta à la mè.

Dehors, la tempête hurlait.

[Retour à la table des matières](#)

## Et la cloche sonnait...

[Retour à la table des matières](#)



A boutique du groceur de Saint-Charles, René Fillon, était un endroit très renommé pour les histoires que l'on y pouvait glaner; non point que l'estimable commerçant fût par lui-même très bavard, mais ses clients l'étaient pour lui et le whisky de contrebande qu'il leur vendait possédait la vertu de les rendre singulièrement loquaces.

Nous entrâmes un jour dans son établissement plus que modeste pour nous mettre à l'abri d'une bourrasque bien désagréable qui soufflait. Le vent du large amenait avec lui son cortège de pluie et de brouillard. Où se réfugier, à Saint-Charles, sinon chez le groceur, les lois sur l'alcool ayant sagement mené à la faillite les débitants officiels pour le plus grand profit de leurs officieux concurrents?

Il n'y avait personne ce soir-là dans la grocerie, sinon René Filon lui-même.

— Mauvais temps! dit l'un de nous en s'asseyant.

— Mauvais temps en effet, répliqua le groceur.

Puis, comme se parlant à lui-même, il ajouta :

— C'est le maudit vent d'est!

Il y avait une telle intonation dans ces simples mots que nous lui demandâmes :

— Le vent d'est est-il donc pire qu'un autre? Il semble qu'ici il doive souffler fréquemment.

Cette constatation météorologique surprit le commerçant.

- Oui, icite, c'est vrai! voulut-il bien reconnaître.
- Et ailleurs?
- C'est selon! niais ailleurs, c'est autre chose.

Tout cela était assez énigmatique. Il nous sembla qu'en insistant un peu nous saurions une histoire. Elle serait la bienvenue pour charmer une soirée qui s'annonçait creuse.

Après quelques questions que nous juge mes habiles, René Fillon se laissa aller; peut-être était-ce simplement parce que nous faisons mine de nous retirer et de ne rien consommer.

— Tel que vous me voyez, à ct'heure, je n'ai pas toujours vécu icite. Mon père tenait un commerce dans le genre de celui-ci, avec les réconfortants en moins, dans une petite paroisse entre Madeleine et l'Anse-Pleureuse. C'était un village de rien du tout, cinquante maisons et une  glise auprès de la forêt.

Il y avait bien aussi quelques exploitations et quelques fermes aux environs dont les habitants venaient acheter ce qu'il leur fallait au village.

Je vous ai dit qu'il y avait une  glise. Cette  glise n'était point vilaine, elle s'ornait même d'un beau clocher et ce clocher renfermait une grosse cloche fondue en France. La cloche avait eu pour parrain le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada; on peut encore voir son nom gravé dans le bronze. En l'honneur de cet illustre parrain, la cloche s'appelait la Philippine. C'est cette cloche et cette  glise dont l'histoire à trait au vent d'est.

Jadis, quand mon arrière-grand-père était tout petit — je vous parle du commencement du dix-neuvième siècle — l' glise était déjà ce qu'elle est aujourd'hui, puisqu'elle a  t e construite par les Français, mais il n'y avait pas de prêtre. Pourquoi y aurait-il eu un prêtre? Personne n'y allait à la messe et il ne s'y célébrait ni mariages ni baptêmes, seulement des enterrements — pour ça on ne peut pas les éviter.

Bien avant l'époque de mon arrière-grand-père, la paroisse possédait un recteur; il faisait des cérémonies comme tous les recteurs de toutes les paroisses; il mariait les jeunes gens et baptisait les enfants. Il y avait aussi un sonneur qui mettait en branle la belle cloche qui convoquait les fidèles à la prière, se réjouissait des événements heureux et s'associait aux deuils.

Ce sonneur — il s'appelait Pierre, je ne me souviens pas de son nom de famille — pour être sonneur n'en avait pas moins un cœur; il s'était épris d'une jeune fille de Madeleine et aurait bien souhaité la marier; seulement le père de la jeune fille, un riche fermier, ne voulait pas du sonneur pour gendre parce que celui-ci n'avait, pas d'autres ressources que ce qu'on lui donnait pour sonner sa cloche.

La jeune fille se maria à la ville et Pierre resta inconsolable. On le voyait errer dans le village, dans les bois, dans les prairies, sans toujours savoir où il allait. Il avait l'esprit si mélancolique et si troublé que, souventes fois, il sonna le glas au lieu de carillonner un mariage et cela lui valait des remontrances de son recteur et des récriminations des habitants.

— Il faudra changer votre sonneur, disaient les paroissiens au recteur; il devient fou.

Le brave prêtre répondait :

— Il n'est pas fou, il est malheureux et ce n'est pas parce qu'il est malheureux qu'il faut lui retirer son pain.

Le recteur continuait donc à tancer son sonneur, les paroissiens à lui faire des reproches et lui, à vaguer misérablement sans but et sans motif.

Le soir des noces de la fille d'un marguillier où Pierre avait sonné tout de travers, au grand scandale de la paroisse, on découvrit le pauvre diable mort au pied d'un arbre de la forêt. Cet arbre était un chêne fourchu. Près du sonneur, on trouva la corde de la Philippine. Le cadavre avait la langue hors de la bouche, la figure contractée, le teint verdâtre des pendus; cependant, on ne pouvait pas dire qu'il s'était détruit par pendaison puisqu'on ne l'avait pas vu effectivement pendu



et, à ct'heure, dans nos pays on ne faisait point, comme maintenant pour le premier gars venu, des autopsies et des mic-macs.

Tout un chacun était assuré à part soi que défunt Pierre s'était accroché à la fourche du chêne, un nœud coulant ami cou, et qu'il s'était laissé balancer dans l'éternité. Quelque huron axait dû passer et l'avait dépendu, et puis, s'avisant qu'il pourrait avoir à donner des explications à la justice des blancs, il avait préféré s'esquiver sans se vanter de sa charitable et inutile action.

Voilà ce que murmuraient tous les habitants du village; tous, sauf le recteur qui, désirant donner à son sonneur une sépulture chrétienne, refusa toujours d'admettre le suicide.

On enterra donc Pierre en terre bénite. Sa tombe fut creusée derrière l'église, à l'est — notez bien ceci — dans la partie la plus exposée aux rudes vents de l'Océan. Aucun paroissien ne se souciait d'imposer ce voisinage à ses chers défunts.

On choisit dans le village un antre sonneur. Il fallait, afin de remettre la Philippine en branle, renouer la corde que Pierre avait coupée dans le but que vous devinez. Pour cela, il était nécessaire de monter dans le clocher.

Le nouveau sonneur retardait cette opération de jour en jour, non pas qu'il fût paresseux mais un obscur instinct le retenait. Il se servait pour les offices ordinaires d'une campane qui se trouvait hors du clocher.

Il dut pourtant bien se décider à carillonner, le jour où se maria un jeune gentilhomme du voisinage.

On était en hiver. Le vent soufflait de l'est — de l'est, retenez bien mes paroles — le sonneur s'engagea dans l'escalier de la tour de l'église et, tout à coup, il s'immobilisa. La tour résonnait d'un bourdonnement très doux d'abord, puis plus fort, plus fort encore. La voix de bronze de la grosse cloche remplissait le beffroi, et cette cloche sonnait le glas.

Vous pouvez vous imaginer que le sonneur n'attendit pas son reste et qu'il descendit les marches plus vite qu'il n'était monté.

Le cortège nuptial était déjà en route, précédé des ménétriers qui jouaient de vieux airs de France.

Les ménétriers s'arrêtèrent de jouer et restèrent leur archet en l'air; la mariée éclata en sanglots, refusant de toutes ses forces d'entrer dans l'église au son du glas; le marié tâchait de la calmer mais il était p'tet'ben plus effrayé qu'elle. Le recteur levait les bras au ciel, s'arrachait les cheveux..., et pendant ce temps, sinistre et tragique, le glas que personne ne sonnait tombait sur le village du haut du beffroi.

On ne peut pas dire que le recteur ne fût point un très brave homme, seulement ce n'était pas un homme très brave. Il sentait bien qu'il était de son devoir d'approfondir le mystère. Il partit résolument pour son clocher précédé de la croix tenue par un enfant de chœur, suivi du bedeau portant l'eau bénite et le goupillon et du sonneur muni de la corde neuve. Avant d'arriver à l'escalier, l'enfant de chœur chargé de la croix s'enfuit à toutes jambes, le bedeau s'esquiva avec l'eau bénite et le sonneur se trouva tout à coup paralysé. Le recteur, auquel sa dignité interdisait de continuer seul, rentra dans son presbytère.

Graduellement l'ouragan se calma. Le vent tourna. La cloche cessa de tinter. Les plus courageux de la paroisse, des hommes qui avaient fait la guerre, répondant à la convocation du recteur, montèrent dans l'escalier de la tour jusqu'à l'endroit d'où l'on pouvait apercevoir la Philippine. Elle béait immobile au-dessus de leurs têtes, calme et innocente. Il fut décidé que la corde serait replacée et qu'on se servirait de la cloche comme jadis.

Seulement, quatre jours plus tard, un nouvel ouragan ayant soufflé de la mer, le glas sonna à nouveau.

Si vous interrogiez n'importe quel paroissien, il vous donnait, la clé de l'énigme : lorsque la cloche sonnait toute seule, sans corde pour la mettre en branle, c'est que le vent soufflait de l'est... L'est, cela ne vous dit-il rien?... L'est, le côté où, en terre bénite, gisait Pierre le suicidé, dans sa sépulture marquée d'une simple dalle.

Vous pensez bien que le recteur fut informé de la chose. Eu premier lieu il haussa les épaules très fort puis un peu moins fort, puis plus du tout.

Personne ne venait désormais dans son église. Les jeunes filles se mariaient à Madeleine; on y portait les petits enfants pour y être baptisés. Songez donc, si au milieu de la cérémonie, le glas s'était mis de lui-même à tinter! Le pauvre recteur se désolait dans son sanctuaire vide. Le sonneur, craignant d'être appelé à remonter dans le clocher, avait renoncé à sa petite prébende; on n'avait pas pu le remplacer; le bedeau s'était déclaré malade; les mères des enfants de chœur refusaient de les laisser sortir pour servir les offices et chaque dimanche la paroisse tout entière faisait trois milles pour entendre la messe à Madeleine ou quatre pour se rendre à l'Anse-Pleureuse.

Dans ces conditions, le recteur demanda à l'évêque de Québec de l'envoyer à un autre poste où son ministère serait plus utile. L'évêque lui accorda ce qu'il demandait, de sorte que, comme je vous le disais, le village avait une église mais l'église n'avait pas de prêtre.

Des années s'écoulèrent. Les Britanniques devinrent les maîtres du Canada. De gros coloris français quittèrent le pays; des anglais s'installèrent. Un siècle succéda à l'autre; on parlait icite des victoires le Napoléon et, tout bas, on se disait que peut-être le sort du Canada se modifierait; jusqu'au jour où l'ou apprit la nouvelle de Waterloo.

Ce jour-là, par ordre des autorités anglaises, toutes les cloches des paroisses carillonnèrent. La Philippine ne prit pas part au concert.

Comme par le passé, quand la nature était en colère et que le vent d'est soufflait en tempête, la cloche se mettait en branle et sonnait son glas sempiternel. En l'entendant, les bonnes gens se signaient et les petits enfants se réfugiaient auprès de leur mère.

Ce que je vais vous dire, mon arrière-grand-père en a été témoin, car il avait quatre ans lorsque les choses se déroulèrent.

On était presque à l'entrée de l'hiver, mon ancêtre jouait avec d'autres drôles de son âge dans la grocerie de son père. Il vit entrer un prêtre. L'événement le frappa parce que sa mère lui fit enlever son chapeau et se tenir tête découverte comme le faisaient, par respect, son père et les chalands qui étaient là à causer.

L'ecclésiastique était un grand garçon, jeune, robuste, aux yeux clairs, à la bouche souriante, à la mine ouverte.

— Bonjour, mes amis, dit-il en saluant à la ronde, je suis votre nouveau recteur et je viens m'installer au presbytère. Il y a trop longtemps qu'il n'y a pas de prêtre ici et monseigneur l'évêque a jugé qu'il n'était pas raisonnable que vous alliez aux offices à Madeleine ou à l'Anse-Pleureuse quand vous avez une si belle église.

Tout le monde se taisait. Le jeune prêtre continua :

— J'ai bien vu en passant qu'elle était un peu délabrée. Vous m'aidez certainement à la remettre en état et même à l'embellir.

— Ben sûr, ben sûr, répliquèrent poliment, les personnes qui se trouvaient là, auxquelles se joignirent d'autres paroissiens qui, ayant appris l'arrivée du recteur, étaient curieuses de le voir.

— J'espère, poursuivait imperturbable l'ecclésiastique, que, pour la Noël, nous pourrons célébrer une belle messe de minuit. Le village ne manque sûrement pas de jeunes gens et de jeunes filles qui sachent chanter; je leur apprendrai des cantiques; nous illuminerons l'église et ce sera superbe.

— Ben sûr, ben sûr, opinèrent gênés les assistants.

— Ne regrettez-vous pas, dit encore le prêtre, avec un tel clocher, que la voix de sa cloche ne s'élève jamais?

Le père de mon aïeul, qui avait plus d'assurance que les autres, vu qu'il était dans sa propre maison, prit la parole :

— Monsieur le recteur, ben sûr que nous sommes contents de vous voir; ben sûr que nous serions satisfaits de ne point aller aux offices à Madeleine ou à l'Anse-Pleureuse qui sont ben loin; ben sûr que nous

voudrions avoir, tout comme les autres, des belles cérémonies..., mais la cloche, c'est une autre affaire.

Le recteur laissait parler son interlocuteur et ne cessait pas de sourire. Mon bisaïeul baissa le ton de sa voix :

— Pour ce qui est de sonner, elle sonne, la cloche; elle sonne toute seule, sans sonneur, ou du moins sans sonneur vivant, car nous savons ben, nous, qui la fait tinter.

— Et qui donc? interrogea le prêtre sans manifester aucun signe d'étonnement.

— Un vieux sonneur d'autrefois qui s'est détruit et que, malgré cela, on a enterré en terre bénite. Quand souffle le vent d'est qui passe sur sa tombe v'là qu'il se lève et sonne pour les trépassés.

— Oh! oh! s'écria le recteur, voilà une histoire qu'on peut ben raconter à la veillée pour faire peur aux petits enfants, mais je m'étonne que vous, des gens sérieux, vous y ajoutiez foi. On me l'avait narrée à Québec et l'on m'avait averti que je trouverais une cloche sans corde; c'est pourquoi j'en ai apportée une toute neuve.

Le prêtre sortit de sous sa pèlerine un beau câble enroulé.

— Si vous le voulez bien, prononça-t-il avec décision, nous allons, pas plus tard que tout de suite, monter dans le beffroi attacher la corde et sonner un joyeux carillon qui chassera ces sottes rêveries.

— Maintenant?

— Oui, maintenant. Pourquoi remettre à demain ce que l'on peut faire aujourd'hui?

D'un pas ferme, le recteur alla à la porte et l'ouvrit.

Une rafale s'engouffra dans la grocerie; la tempête s'élevait, et justement elle venait franchement de l'est.

Du haut de la tour de l'église, située face à la boutique, tomba un murmure; ce murmure s'amplifia : c'était d'abord un frôlement sonore, puis les coups s'espacèrent, et le glas tinta lugubrement.

Les hommes, les femmes s'étaient précipités autour de l'ecclésiastique.

— Vous entendez, Monsieur le recteur? Ce n'est pas un conte; le sonneur vous salue à sa façon.

On s'attendait à ce que le prêtre fermât la porte et revînt sur ses pas. Il n'en fit rien. Son sourire n'avait pas quitté son visage quand il dit :

— Mes bons amis, si cette cloche sonne, je veux savoir pourquoi; rien ne se fait sans raison; je vais monter me rendre compte; restez ici, je n'en ai pas pour longtemps.

Le recteur avait retroussé sa soutane; il avait traversé la place à grandes enjambées et indifférent à la tempête. On le vit disparaître par la petite porte du clocher.

Sur le seuil de la grocerie tout le monde était bien tourmenté. Il était sympathique, ce jeune prêtre, et l'on craignait qu'il ne lui arrivât du mal, et aussi, il faut l'avouer, on redoutait les suites que cette témérité pourrait avoir pour la paroisse; qui sait si le sonneur trépassé ne se vengerait pas sur les paroissiens de la hardiesse du recteur!

Pour lors, la Philippine continuait à égréner son tintement lugubre.

— Y doit être à ct'heure dans le beffroi, hasarda une femme.

— En descendra-t-il jamais? gémit une autre.

— Ecoutez! écoutez! ordonna le père de mon aïeul avec cette autorité que donnent l'âge et une situation de notable commerçant.

— C'est-y que t'entends quelque chose? interrogea anxieusement sa femme.

— J'crois ben qu'oui.

Il semblait que l'on perçût, provenant du beffroi des coups de hache ou de marteau, des coups enfin; seulement le bruit était très vague à cause du vent et surtout du tintement de la cloche.

Les femmes se joignirent les mains.

— Le recteur se bat avec l'âme du trépassé.

— Eh! non, on ne se bat point à coups de hache avec une âme.

— Qu'en sais-tu, toi qui parles?

La dispute s'arrêta. C'est que la Philippine, de son côté, s'était tue.

- Cependant, remarqua quelqu'un, le vent d'est n'a pas molli.
- C'est pourtant vrai qu'il souffle toujours!
- On dirait même qu'il souffle plus fort.
- Et néanmoins...

Le recteur, tranquille, et point faraud, comme on peut l'être quand on a eu raison contre tout un village, traversait à nouveau la place. Sur son épaule, il portait unie hache avec autant d'aisance qu'un homme des chantiers.

Cette hache jeta un malaise parmi les paroissiens. Le père de mon aïeul résuma l'opinion de tous :

- J'vois, Monsieur le recteur, que vous avez tué pour la seconde fois Pierre, le sonneur. P'tet' ben qu'il le fallait pour rendre enfin la paix à la paroisse, mais, tout de même, le pauvre défunt méritait aussi de la pitié. N'auriez-vous pas pu faire la même chose avec de l'eau bénite? On dit que c'est très bon dans des cas pareils.

Il s'agissait de prendre garde de ne pas irriter le prêtre qui avait vaincu le fantôme; celui qui vient à bout d'un être surnaturel peut causer de grands dommages à de simples humains; c'est pourquoi le porte-parole du village s'empressa d'ajouter :

- De toutes façons, on vous sait gré d'avoir délivré la paroisse et on espère ben que si le pauvre Pierre veut encore se venger, vous nous protégerez.

Le jeune ecclésiastique n'avait d'abord pas saisi le sens des paroles de son interlocuteur; ce n'est qu'en remarquant que tous les yeux étaient fixés sur sa hache qu'il finit par s'apercevoir que l'on supposait qu'il avait effectivement tué le fantôme avec cette arme.

Il partit alors d'un formidable éclat de rire, d'un rire qui le tordait et qui l'empêchait de parler, d'un rire qui le reprenait chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Les paroissiens n'y comprenaient rien; il en était même qui pensaient que le sonneur fantôme, afin de punir son assassin, l'avait privé de raison.

Le fou-rire du recteur lui permit enfin de s'expliquer :

— Mes bons amis, je n'ai rencontré dans le beffroi aucun fantôme, ni ombre de fantôme. Cette hache, qui est d'ailleurs très bonne et que j'ai trouvée dans un coin du clocher, ne m'a pas servi à exterminer des revenants.

— Et cependant la Philippine s'est arrêtée de sonner.

— Oui. Figurez-vous que de l'autre côté du beffroi, du côté opposé à cette place, et exposé me semble-t-il vers l'est, une des planches qui composent l'abat-son s'est détachée par un bout, l'autre formant charnière, de telle façon que lorsque le vent souffle violemment sur cette face, la planche vient frapper la cloche. L'élasticité du bronze la repousse, le vent la ramène, et ainsi de suite, aussi longtemps que la bourrasque est suffisamment forte pour remuer le morceau de bois. Avec ma hache, j'ai détaché complètement la planche et, un de ces prochains matins, nous la remettrons eu place, mais en la fixant des deux côtés.

A partir de ce jour tout se passa dans le village comme dans les autres villages; on s'y maria, on y fut baptisé et jamais plus on n'entendit parler de Pierre, le sonneur fantôme. Ben sûr que personne ne s'avisait de contredire l'histoire qu'avait racontée le recteur, néanmoins chacun garda son opinion.

— Et quelle est-elle?

— C'est que le recteur avait bel et bien rencontré le fantôme du sonneur et que... Il vaut mieux ne plus parler de ça aujourd'hui, voyez-vous, Messieurs, le vent d'est souffle et c'est un étrange vent!

[Retour à la table des matières](#)



## Frédéric au paradis

[Retour à la table des matières](#)



RÉDÉRIC— cette histoire-là c'est encore du groceur Filion que nous la tenons — Frédéric était un propre-à-rien. Il faut dire aussi que Frédéric n'avait pas eu de chance. C'était un garçon qui craignait tout et surtout l'ouvrage. Or, Gertrude, sa femme, criait après lui quasiment toute la journée, sous prétexte qu'il ne travaillait pas; alors Frédéric buvait du whisky pour se donner du courage et le whisky, qui est généreux, lui en donnait trop, de sorte que, quand il avait fini de cogner sur les arbres, pour les abattre vous ai-je dit que Frédéric était un homme des chantiers? — il cognait sur sa femme. Et celle-ci lui rendait coup pour coup.

Au demeurant, Frédéric n'était point un mauvais diable, seulement s'il était ivrogne et s'il battait sa femme, il avait aussi le goût du chapardage. On ne pourrait pas dire que Frédéric fût tout à fait un voleur, non, mais si vous laissiez traîner une poule, une bouteille, un outil, Frédéric les ramassait, sans faire une enquête pour connaître leur légitime propriétaire. Il enfournait toutes ses... trouvailles dans un sac qu'il avait l'habitude de porter. A la maison, Gertrude faisait l'inventaire de ce que contenait le sac. S'il était presque plein, la femme traitait son mari de voleur; s'il était à peu près vide, elle le traitait de fainéant et la conversation finissait toujours par des coups. Je vous laisse à penser si, dans ces conditions, la cabane de Frédéric était propre et bien tenue.

Un jour que Frédéric était à fendre son bois devant sa maison — une misère que ce bois, rien que des rebuts <sup>5</sup> qui ébréchaient le tranchant des haches! — il vit venir à lui un beau vieillard, à la longue barbe blanche, qui était vêtu d'une robe comme le sont les missionnaires et qui, sur la tête, avait un capuchon.

— Bonjour, Frédéric, dit le vieillard qui apparemment le connaissait.

— Bonjour, Monsieur, répondit poliment Frédéric, toujours heureux d'une occasion de se reposer un brin.

— Tu ne me remets pas, Frédéric?

— Et que non pas, Monsieur.

— Je suis le grand saint Nicolas.

— C'est ben possible, Monsieur, on voit de si drôles de choses aujourd'hui.

— Figure-toi que j'étais venu dans le pays pour voir s'il y avait des petits enfants qui, à ma prochaine fête, auraient besoin de jouets et je n'ai pas fini ma tournée. Peux-tu me loger, Frédéric?

— Eh! Monsieur saint Nicolas, de grand cœur; seulement faut vous dire que vous ne serez point ben grandement; on n'a qu'une pièce qu'est pas tout ce qu'y a de plus engageant; on la partagera volontiers avec vous et même, des fois, si une petite goutte de whisky...

Le saint fit signe que, pour ce qui était du whisky, il n'en voulait pas. Quant à l'hospitalité, il l'accepta. Il s'assit entre Frédéric et Gertrude et participa à leur médiocre souper. Ensuite il alla s'étendre sur le lit d'herbes qu'on lui avait préparé et il dormit d'un somme jusqu'au matin, la tête reposant sur sa besace qui paraissait étrangement bourrée.

N'allez pas penser que Frédéric profita de son sommeil pour essayer de prendre dans cette besace la moindre des choses. S'il était chapardeur, Frédéric n'en avait pas moins le respect de son hôte et, pour rien au monde, il ne lui aurait fait tort de la plus minime bagatelle.

---

<sup>5</sup> Les rebuts sont des bûches nouées.

Au matin, saint Nicolas se prépara à reprendre sa randonnée; il refusa encore la tasse de whisky que Frédéric lui offrit comme étant le plus fidèle soutien du voyageur.

Mon ami, dit le saint personnage après avoir franchi le seuil de la cabane, tu as le meilleur cœur de la région. Avant de frapper à ta porte, je m'étais adressé à plus de vingt maisons autrement belles et riches que ta cahute, j'ai demandé à loger et tous m'ont refusé. Je sais que je te ferais injure en te proposant de te payer ton hospitalité; pourtant, je ne veux pas m'en aller sans te faire trois présents.

Il est toujours agréable de recevoir des cadeaux; Frédéric éprouva à ces paroles un vif contentement.

Saint Nicolas tira de sa besace un pot contenant une matière jaunâtre.  
— Voici un pot de colle; si tu le tiens dans la main et si tu dis : « Reste collé », celui à qui tu t'adresseras ne pourra pas bouger de l'endroit où il se trouvera.

Intérieurement, Frédéric pensa qu'il n'y avait pas grand bien à attendre de ce cadeau-là. Par courtoisie il ne fit point de remarque.

Le saint voyageur sortit ensuite de sa besace un violon.  
— Je ne sais pas jouer de cet instrument, hasarda Frédéric.  
— Qu'importe! Tu n'auras qu'à racler avec cet archet et aussitôt les gens se mettront à danser et ils ne s'arrêteront que lorsque tu cesseras de jouer. Pour terminer, je t'accorde un souhait, tu n'as qu'à le formuler.

Frédéric réfléchit un bon moment; il souhaitait tant de choses et en demander une c'était renoncer à toutes les autres. Il crut avoir trouvé le moyen de tourner la difficulté.

— Monsieur saint Nicolas, j'ai là un sac qui ne me quitte guère, je voudrais que, lorsque je désire un objet, cet objet entre dans mon sac et n'en ressorte que quand cela me convient.  
— Accordé, dit saint Nicolas.

Le saint s'en fut.

Frédéric avait hâte d'expérimenter la valeur de ses présents. Il rentra dans sa cahute et trouva Gertrude assise sur un escabeau devant le poêle. Frédéric prit le pot de colle, le tint dans sa main comme le lui avait montré saint Nicolas et prononça :

— Reste collée.

Gertrude se préparait à venir au-devant de lui pour savoir ce que l'hôte lui avait donné; elle voulut se lever et ne le put pas; seulement, elle injuria si fort son mari que celui-ci estima préférable de la laisser partir. Il saisit alors son violon et le racla avec l'archet; les sous n'étaient pas mélodieux; cela n'empêcha pas Gertrude de se mettre incontinent à danser. Tout en dansant, elle traitait son mari de tous les noms de son vocabulaire.

« Je ne gagne rien à ce qu'elle danse », pensa Frédéric, et il cessa de gratter son violon.

Afin d'essayer le pouvoir de son sac, Frédéric sortit dans le pays et il alla rôder autour de la maison d'un fermier voisin. Il rencontra un jeune coq qui déambulait sans méfiance.

— Entre donc dans mon sac, Monsieur le coq, murmura-t-il.

Le volatile obéit. Frédéric continua sa promenade et parvint devant l'auberge. L'aubergiste venait de recevoir des bouteilles de bière et elles étaient rangées sur le rebord de la fenêtre. Frédéric se tint à une distance respectueuse et il murmura simplement en regardant les bouteilles :

— Gentilles bouteilles, entrez donc dans mon sac.

Aussitôt celui-ci devint très lourd, tandis que le rebord de la fenêtre de l'aubergiste se désencombra. Pouvait-on l'accuser, lui, Frédéric, alors qu'il ne s'était pas approché à moins de vingt yards de l'auberge? Il fit encore un tour dans le village et invita poliment deux ou trois objets intéressants à pénétrer dans son sac.

Il avait peine maintenant à en porter le poids et il craignait de rencontrer quelqu'un qui s'étonnerait du cliquetis de bouteilles qui se faisait entendre sur son dos. En outre, le petit coq qui n'aimait pas la bière se plaignait très haut de son incommode voisinage — on ne petit

pas demander de la raison et de la discrétion aux jeunes coqs. Frédéric rentra donc chez lui.

Gertrude, en voyant le sac si rebondi, voulut, comme elle en avait l'habitude, l'explorer. Elle ne vint pas à bout de l'ouvrir.

Frédéric se frottait les mains et se répétait : « Quel beau cadeau m'a fait le grand saint Nicolas, à lui tout seul, il vaut les trois réunis. »

La vie de Frédéric s'était sensiblement améliorée, non seulement à cause des avantages que lui procurait son sac, mais surtout par ce fait que la paix de son ménage n'était plus troublée par les perpétuelles criailleries de son épouse. Elle respectait celui qui pouvait à son gré la tenir collée sur son escabeau, l'obliger à danser contre sa volonté et, par-dessus tout, qui était capable de l'empêcher de fouiller dans son sac.

Or, voici qu'un jour le diable se présenta chez Frédéric dans le but de l'emmenner.

— Cou'don <sup>6</sup>, Frédéric, faut m'suivre à ct'heure. T'as fait ben du mal sur ct'terre surtout depuis quelque temps et on m'affirme que tu t'es considérablement enrichi du bien d'autrui. Je ne sais comment tu t'es arrangé pour ne pas te laisser prendre, c'que je sais c'est que tout se paye et que tu vas avoir une sérieuse note à acquitter chez moi.

— Monsieur le diable, répondit Frédéric qui achevait justement d'engloutir une bonne portion de lard aux choux dû à l'obligeance de son sac, Monsieur le diable, vous me laisserez ben toujours souper avant de partir; il est mauvais de s'engager pour une longue route avec le ventre creux.

— J'veux ben, dit le Méchant qu'était bon diable.

— Prenez la peine de vous asseoir sur c't'escabeau.

Le maître de l'enfer prit le siège qui lui était désigné; Frédéric, sans avoir l'air de rien, atteignit le pot de colle de saint Nicolas, le tint dans sa main comme il était prescrit et prononça tout bas :

---

<sup>6</sup> Ecoute donc.

— Reste collé.

Le diable ne fit pas attention à ces paroles; il pensa qu'elles étaient de celles que prononce machinalement un mortel effrayé de sa présence.

— Eh ben! Frédéric, dit-il impatienté, as-tu bientôt fini de manger à ct'heure?

— Encore une bouchée, Monsieur le diable, et je suis votre homme.

La bouchée avalée, Frédéric se leva, le Mauvais voulut en faire autant. Il ne put bouger de son siège. Il se trémoussait et se débattait comme un beau diable, faisant d'affreuses grimaces, tandis que Frédéric riait à se tenir les côtes.

— Veux-tu me décoller, imbécile, au lieu d'être là à rire!

Frédéric riait toujours et le Malin se tortillait. Celui-ci voyant que ses injonctions restaient vaines essaya de la flatterie :

— Mon bon Frédéric, mon cher Frédéric, mon estimable ami, décolle-moi donc.

Frédéric redevint sérieux.

— Je veux ben vous décoller, Monsieur le diable, à la condition d'avoir votre parole que vous ne reviendrez pas avant un an.

— C'est bon, Frédéric, tu as ma parole.

Le diable partit. Frédéric, au lieu de songer à s'amender, continua à se mal conduire, à entasser dans son sac des objets qui ne lui appartenaient pas et à se griser abominablement.

Au bout d'un an, jour pour jour, le Méchant fit à nouveau son apparition. Frédéric venait d'achever son repas.

— Cou'don, Frédéric, c't'fois, je t'emmène.

— Monsieur le diable, j'suis ben votre serviteur mais j'ai l'habitude, après dîner, de me jouer un petit air de violon.

— Tu joues du violon, Frédéric? Je serais ben aise de t'entendre.

Frédéric prit l'instrument et se mit à le gratter avec l'archet, tirant du violon des sons discordants.

A peine avait-il attaqué que le Maudit commença à danser. Il dansait et se démenait comme un possédé tout eu lançant les pues invectives. De guerre lasse, il se fit cauteleux :

— Mon bon Frédéric, si tu cesses de me faire danser, je te donnerai encore un an de répit; parole de Satan.

Le violon se tut et le diable s'en alla.

Au bout d'un an, Lucifer revint chez Frédéric. Seulement, comme il était malin, il pensa que s'il se faisait connaître l'autre trouverait encore un moyen de lui jouer une niche. Il se transforma donc en souris et ce fut une souris noire qui surgit près du chevet de Frédéric, à l'instant où il finissait sa sieste.

Frédéric n'était pas moins malin que le Malin, il reconnut tout de suite qui était en vérité la souris noire.

— Souris, ma petite souris, entre dans mon sac et demeure-là sagement.

Bon gré, mal gré, la souris dut obéir.

Une fois le diable dans son sac, Frédéric en noua soigneusement l'ouverture avec une grosse ficelle et plaça le sac dans un coin.

Le monde était devenu tout à coup très bon, maintenant que le diable était prisonnier et ne pouvait plus inspirer de mauvaises actions. Chacun s'efforçait de faire plaisir à son prochain; les riches donnaient leur superflu aux pauvres; les pauvres se montraient reconnaissants envers les riches. Il ne se commettait plus de par le monde ni un crime, ni un délit, ni la plus menue infraction

Frédéric avait cessé ses chapardages, il ne s'enivrait plus, il ne battait plus Gertrude. Gertrude était douce et soumise, lui préparait bien ses repas, raccommoait ses habits, ne le traitait puis de propre à rien et de fainéant. C'eût été du reste fort injuste, car Frédéric travaillait du matin jusqu'au soir.

Après quelques mois de celle existence, Frédéric s'aperçut qu'il s'ennuyait; en outre, il était vieux et il estima que le temps était venu pour lui de quitter cette terre afin de laisser la place à d'autres. Il embrassa donc tendrement Gertrude, prit son sac — où était toujours le diable sous forme de souris et se rendit au paradis.

Il frappa à la porte :

— Qui va là? s'enquit une grosse voix qui était celle de saint Pierre.

— C'est Frédéric.

— Comment Frédéric? Quelle affaire as-tu icite?

— Je voudrais parler au grand saint Nicolas.

Patiemment, Frédéric attendit devant la porte que parût le vénérable personnage qu'il avait demandé.

Enfin, les battants s'ouvrirent et Frédéric se trouva en présence du saint à la barbe blanche qui avait été son hôte.

— Bonjour, Frédéric, dit saint Nicolas cordialement, qu'y a-t-il pour ton service?

— Ben voilà, Monsieur saint Nicolas, je viens à ct'heure vous demander à loger.

Le saint, eut un haut-le-corps.

— Toi entrer ait paradis! tu n'y songes pas, Frédéric! toute ta vie tu as été ivrogne, paresseux; tu as battu ta femme et tu as chapardé. J'ai même appris avec ben du regret que tu t'étais servi du pouvoir que j'avais donné à ton sac pour commettre de nombreux larcins, ce qui m'a valu icite de sévères réprimandes.

— Ta, ta, ta, ta, répliqua Frédéric, quand vous êtes venu loger chez moi, je vous ai dit « Je vous logerai de grand cœur », et je vous ai même offert une goutte de whisky. Vous ne pouvez pas, icite où vous êtes ben grandement, refuser de me recevoir.

— Tu as raison, Frédéric. Entre donc au paradis.

Frédéric ne se lit pas prier. Une fois qu'il eut franchi le seuil du séjour des bienheureux et qu'il eut admiré la belle ordonnance des lieux, il dit à saint Nicolas :



— Au fait, je vous ai apporté quelque chose dans mon sac dont vous serez ben aise.

— Et qu'est-ce donc?

— Le diable transformé en souris.

Au lieu de montrer de la joie, saint Nicolas manifesta une vive contrariété.

— Diable! le diable! s'écria-t-il. C'était donc toi, malheureux qui le tenais prisonnier et le Bon Dieu avait envoyé plus le mille séraphins à sa recherche! Nous avons en effet constaté depuis quelque temps que tous les hommes étaient bous et nous commençons à être sérieusement encombrés icite. Veux-tu bien le relâcher, et sur-le-champ!

Frédéric fut d'abord heureux comme on l'est au paradis mais, au bout de deux ou trois mois, saint Nicolas, l'ayant rencontré par hasard, lui trouva l'air soucieux et la mine allongée.

— Qu'y a-t-il donc, mon Frédéric! Icite chacun doit être content. S'il te manque quoi que ce soit il faut le dire.

— Ben voilà, Monsieur saint Nicolas, je m'ennuie de ma femme Gertrude. Elle était bon douce et ben gentille, elle me raccommoait ben mes habits et cuisinait comme personne le lard aux choux.

— Ce n'est que cela, mon Frédéric, nous allons la faire venir.

Hélas! lorsque Gertrude fut arrivée, elle se mit à invectiver son mari, à l'insulter, à le battre. C'était la vraie Gertrude, celle d'autrefois, qui reparaisait.

— Ah! Monsieur saint-Nicolas, se plaignit Frédéric désolé, j'ai eu une ben mauvaise idée de vous demander de quérir ma femme, ne pourriez-vous pas la renvoyer?

— Impossible, mou pauvre Frédéric, quand on est icite c'est pour toujours.

Frédéric soupira et il pensa à l'inconvénient de former des vœux imprudents.

## Les fi-follets <sup>7</sup>

[Retour à la table des matières](#)



AU cours des longs mois d'hiver on aime, au Canada, à se réunir dans les familles pour faire ensemble la veillée. Rien n'est aussi agréable que grand poêle, dans cette bienfaisante chaleur rendue plus douce par l'idée du froid qui sévit dehors.

A l'époque où se déroule ce petit conte, dont on s'amuse toujours dans la région, Trois-Rivières n'était pas encore une ville, à peine une grosse bourgade.

Aux confins de l'agglomération s'élevait la maison des Plinchant, famille des plus cossues, ayant de grandes propriétés et qui se composait, outre les parents, de quatre filles et d'un garçon. Les filles étaient jolies, gaies, avenantes, et devaient être de beaux partis.

Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que les célibataires de la bourgade et des environs vinsent nombreux, le soir, faire la veillée et chercher discrètement à plaire à l'une ou à l'autre de ces demoiselles.

Celles-ci n'étaient pas pressées de se marier, voulant étudier à loisir et connaître celui qui serait leur époux. Chacune avait ainsi son ou ses cavaliers <sup>8</sup> et c'était un jeu, à Trois-Rivières, de faire des pronostics sur celui que l'une ou l'autre épouserait.

---

<sup>7</sup> Feux-follets.

<sup>8</sup> Prétendants.

La moins raisonnable des quatre, Mlle Henriette, la plus jeune, et peut-être aussi la plus séduisante, avait pour soupirant Jean Lautier.

Jean Lautier était un fort joli garçon, bien tourné, mis avec recherche — trop peut-être — et qui habitait à un demi-mille de Trois-Rivières, au Lorient.

Le Lorient n'était ni un village, ni un hameau, mais une réunion de trois exploitations agricoles dont les maisons d'habitation se trouvaient contiguës. Dans chacune de ces maisons il y avait un jeune homme et chacun de ces jeunes gens était amoureux d'une des demoiselles Plinchant; de sorte que Jean Lautier, Henri Fleurot et Antoine Deloncle faisaient chaque soir, d'automne ou d'hiver ensemble la route du Lorient à Trois-Rivières.

Le chemin qu'ils parcouraient ainsi régulièrement longeait un petit bois et dans ce petit bois, il y avait, certains soirs d'humidité, des feux-follets. Or, si Jean Lautier était bien tourné, s'il était joli garçon, s'il était riche, il était aussi poltron, et ces feux-follets lui inspiraient une étrange crainte. Il ne parvenait pas à dissimuler son malaise à ses compagnons; aussi s'amusaient-ils à lui raconter les plus absurdes histoires et les contes les plus terrifiants concernant ces feux-follets, histoires et contes que Jean Lautier prenait pour argent comptant.

Nous avons dit qu'en plus de leurs quatre filles les Plinchant avaient un fils. Ce fils, Eugène, éprouvait une antipathie marquée pour Jean Lautier. Il ne lui pardonnait pas ses hâbleries, sa vantardise, ses rodomontades, qui, en dehors de la poltronnerie, étaient les plus remarquables traits le caractère du jeune homme.

Dès que Jean arrivait à la veillée, il s'efforçait d'accaparer l'attention de tous; il étalait la fortune de ses parents, les brillantes relations qu'il avait nouées à Québec, au temps où il y était au collège, et faisait valoir tout ce qu'il possédait. Arborait-il une paire de bottes neuves? Il n'en existait pas de puis belles dans la région. La fourrure de sa toque était toujours rare, la laine de ses vêtements infailliblement de qualité supérieure. Il se montrait particulièrement vaniteux d'une chaîne en or qui lui barrait l'estomac et avec laquelle il ne cessait de jouer afin de la faire admirer.

Ces façons, fort peu goûtées des autres jeunes gens et particulièrement désagréables à Eugène, ne déplaisaient pas à Henriette. C'est en vain que son frère et ses sœurs lui remontraient combien choquante était la suffisance de son amoureux et quel meilleur mari ferait le brave Pierre, leur voisin, simple et honnête garçon qui également soupirait pour elle.

Sourde à tous les avis, Henriette était prête à déclarer son choix et l'on comptait bien, à Trois-Rivières, la voir mariée, dès le printemps, avec Jean Lautier, du Lorient.

Un soir d'automne — il avait plu abondamment et le sol était trempé — Jean arriva l'air moins assuré que d'ordinaire.  
— Qu'a-t-il donc? demanda Eugène à Henri et Antoine en les attirant dans un coin.

Les deux garçons s'esclaffèrent :  
— Il y a ait ce soit des fi-follets dans le bois et il en a très peur.  
— Compris, murmura Eugène.

La conversation s'était engagée sur des thèmes indifférents et Jean avait retrouvé toute sa faconde. Dans un silence, la voix d'Eugène s'éleva :  
— Il paraît qu'il y a actuellement beaucoup de fi-follets dans la contrée. C'est mauvais signe!

Jean avait dressé l'oreille et il s'enquit, la voix étranglée :  
— Mauvais signe vraiment,?  
— Oh! oui, je tiens d'un vieillard, homme de grande expérience, que ceux qui rencontrent des fi-follets et qui ne font pas ce qu'il y a à faire, meurent dans l'année.

En parlant, il dévisageait Lautier et il vit que Jean pâlisait et verdissait :  
— Et que doit-on faire? demanda-t-il en tremblant.  
— Une seule chose. Déposer, là où l'on est, l'objet le plus précieux que l'on porte sur soi et retourner sur ses pas sans regarder en arrière, le temps de compter jusqu'à cinq cents. Après cela on peut revenir. Si

le fi-follet est satisfait, s'il a pris l'objet qu'on lui offre, alors le danger est conjuré. Si, au contraire, il le laisse...

— Dans ce cas, on meurt dans l'année? balbutia Jean Lautier.

— Infailliblement.

— Si l'on fait ce que vous dites on est épargné?

— Vraisemblablement.

— Etes-vous certain de l'efficacité de la conjuration?

— Certain autant qu'on peut l'être lorsqu'il s'agit de fi-follets. Les savants ont beau donner une explication scientifique de ces phénomènes, il est plus que probable que ce sont les manifestations d'âmes en peine ou d'esprits méchants. Le vieillard en question m'a raconté l'histoire d'un homme...

Tandis qu'Eugène narrait cette histoire avec le plus imperturbable sérieux, ses camarades se donnaient un mal inouï pour ne pas rire en voyant l'impression produite par cette fable enfantine sur leur prétentieux voisin. La farce fut si goûtée qu'elle se répandit hors du petit cercle des habitués de la veillée des Plinchant. Elle se répandit même si bien que lorsque Jean Lautier, lequel, tout en étant poltron et crédule, n'en était pas moins méfiant — ce qui n'est contradictoire qu'en apparence s'informa auprès d'autres personnes, il lui fut gravement répondu que le conseil d'Eugène était excellent et que, faute de l'avoir suivi, une quantité de gens avaient été victimes des fi-follets. Pour être juste, reconnaissons que cette superstition est encore fort répandue dans les campagnes canadiennes ou du moins l'était il y a peu d'années.

Lautier était torturé d'inquiétudes. Il se remémorait toutes les fois qu'il avait rencontré ces flammes sautillantes, ces esprits, ces revenants; par ignorance, il n'avait pas fait ce qu'il fallait pour les apaiser. Était-il d'ores et déjà condamné mourir dans l'année? Décidément il ne se sentait pas bien...

Lorsque les trois jeunes gens du Lorient faisaient route vers Trois-Rivières, la conversation ne roulait que sur les feux-follets. Henri et Antoine jusqu'à présent avaient plaisanté Jean sur ses craintes, maintenant ils feignaient de les partager. Bien plus, ils y ajoutaient. L'un avait questionné un érudit de Québec, l'autre causé longuement avec un trappeur. Tous les deux leur avaient énuméré des cas précis

où les feux-follets jouaient un rôle terrifiant. Lautier éprouvait des symptômes de plus en plus alarmants.

Ce fut par un soir très sombre, très froid et très sec — la sécheresse du sol est pourtant peu favorable aux feux-follets — que les trois jeunes gens en aperçurent à nouveau dans le bois.

— Les voilà revenus, murmura Jean angoissé.

— Heureusement que nous savons maintenant comment nous les concilier, répliqua à voix basse Antoine en simulant une violente agitation.

— Il faut sacrifier ce que nous avons de plus précieux, ajouta Henri sur le même toit. C'est que je n'ai pas grand'chose, mes poches sont vides. Ah, si! mon couteau.

Il déposa son couteau sur, le sol.

— J'ai ma montre, prononça Antoine, et toi, Jean, que vas-tu offrir? Je crois qu'il est indispensable que tu donnes ta chaîne d'or.

— Vous croyez? balbutia Lautier partagé entre sa vanité et sa peur.

Les feux-follets redoublaient d'intensité. ils n'avaient jamais été aussi tenaces. Jean leur découvrit même des façons menaçantes. Il se décida. Détachant sa belle chaîne d'or, il la déposa sur le chemin à côté des modestes offrandes de ses compagnons.

Tous les trois prirent la fuite sans se retourner en comptant jusqu'à cinq cents.

Parvenu à ce chiffre, Antoine fit halte.

— Avons-nous bien compté? interrogea Jean en tremblant.

— Pour plus de prudence, recommençons, conseilla Henri.

Ceci fait, les trois jeunes gens revinrent sur leurs pas. S'il avait été seul. Lautier ne s'y serait pas risqué; il craignait de paraître moins brave que ses camarades et il désirait ardemment savoir s'il était pardonné.

La nuit, avons-nous dit, était très sombre; lorsque les jeunes gens se retrouvèrent à l'endroit où ils avaient déposé leurs dons, ils durent

scruter le sol avec attention pour retrouver la place exacte. Antoine, le premier, la reconnut et il poussa un cri d'horreur parfaitement imité. Sa montre et le couleau d'Antoine étaient encore lit, seule la chaîne d'or de Jean avait disparu.

— Tu as de la chance, grogna Henri. Ton cadeau a été accepté par les fi-follets, c'est bon signe pour toi.

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Jean était un peu rassuré mais très ennuyé. Avant, d'atteindre Trois-Rivières, il glissa à ses compagnons d'un air détaché :

— Mieux vaudrait ne pas parler de ceci à nos amis; il est inutile qu'ils sachent.

— Que nous avons eu peur, compléta Henri.

— Oui, en effet, concéda Jean; on peut être courageux sans pour cela braver les dangers que l'on ne comprend pas.

— Tu as parfaitement raison.

Chez les Plinchant, on s'étonna du retard des jeunes gens du Lorient toujours ponctuels.

— Nous avons un peu musé en route, expliqua Jean, la nuit est si belle.

— Belle! s'écria Eugène que Lautier aurait voulu voir à cent pieds sous terre, on n'y voit pas le bout de son nez.

Jean ne releva pas cette phrase; il se mit, selon son habitude, à discourir de choses et d'autres; toutefois il remarqua que, malgré ses efforts, il intéressait beaucoup moins que d'ordinaire Mlle Henriette.

Ce fut encore Eugène qui dit ce qu'il ne fallait pas dire :

— Tiens! Jean, tu n'as plus ta belle chaîne; l'aurais-tu perdue? Ce serait dommage.

— Peut-être, insinua Henriette, l'avez-vous offerte aux fi-follets?

Était-ce une simple supposition, une aimable plaisanterie ou, au contraire, la jeune fille savait-elle la vérité et l'un de ses compagnons de route avait-il parlé? Jean préféra tout de même nier

— Pourquoi aurais-je donné ma chaîne? Ce ne sont là que billevesées auxquelles je ne crois pas.

Un drôle de petit bruit vint du fond de la pièce où causaient Henri et Antoine avec les trois autres jeunes filles. On eût dit un rire étouffé.

Les soirs qui suivirent furent cruels à l'amour-propre de Jean Lautier. Il n'était personne qui ne l'interrogeât sur la disparition de sa chaîne. Au commencement, il put dire qu'il l'avait oubliée. Ensuite, il dut convenir qu'il l'avait perdue.

— Il faut la rechercher, répétait Henriette. Peut-être vous l'a-t-on volée; ce serait grave. Jusqu'à présent, il n'y avait pas de voleurs dans le pays. Vous devriez prévenir la police.

Cela devenait insupportable, d'autant plus que chaque fois que l'on abordait ce sujet de conversation, quelqu'un, comme par hasard, se mettait à parler de feux-follets.

Jean arborait-il un nouvel habit, qu'on ne manquait pas de lui dire :  
— Votre chaîne aurait fait très bien là-dessus.

Avait-il des bottes neuves qu'il désirait faire admirer, il se trouvait une bonne âme pour soupirer charitablement :  
— Cela a tout de même moins de valeur que votre belle chaîne.

Le plus triste c'est que Henriette fuyait les tête-à-tête avec lui. Elle se cantonnait dans des conversations particulières avec Pierre et, quand vint le printemps, il fut déclaré publiquement que Pierre et Henriette étaient fiancés.

Ce coup fut très sensible à Jean. Il était blessé, non dans son amour, mais dans son amour-propre. Cet échec devant tout Trois-Rivières, après qu'il s'était vanté d'épouser sûrement Mlle Henriette Plinchant, « la plus jolie des quatre sœurs », lui était une torture. C'est à peine s'il osait se montrer.

Le jour des noces, Jean prétextait une maladie pour rester chez lui. Dans le courant de l'après-midi, à l'heure où, à Trois-Rivières, l'on dansait et l'on banquetait en l'honneur des nouveaux époux, Lautier sortit subrepticement pour faire un petit tour dans le jardin. Il ne



voulait même pas dépasser l'enclos, de peur d'être aperçu par les familles d'Henri et d'Antoine.

Pendant qu'il se promenait mélancoliquement, regardant les salades qui risquaient leurs petites têtes vertes, Jeannot, le fils d'un des domestiques, lui apporta un minuscule paquet découvert sur une borne à l'entrée de l'enclos.

C'était bien son nom qu'une main inconnue avait inscrit sur l'enveloppe du paquet.

Jean déchira le papier et il eut la surprise de voir briller sa chaîne.

Toutes ses terreurs lui revinrent. Pourtant là, chez lui, en plein jour, sa croyance en ces esprits des bois était moins vivace.

Il tourna et retourna le papier qui avait enveloppé la chaîne; il remarqua un billet, il le déplia et lut :

Mon bon Monsieur,

Vous avez été fort aimable de nous prêter une belle chaîne qui nous a permis de paraître avantageusement à la noce de Mlle Henriette et de votre ami Pierre.

Un peu plus de modestie et un peu moins de couardise feraient de vous un jeune homme accompli.

Nous vous dispensons désormais de nous offrir des cadeaux que nous ne vous rendrions peut-être pas, car nous ne sommes pas toujours seuls dans la campagne.

Et c'était signé : « *Les fi-follets* ».

Si la prudence ne l'avait pas retenu, Jean serait parti sur l'heure demander une réparation en pleine noce à l'auteur de la mystification. Il se donna pour raison de s'abstenir de cette démarche qu'il ne savait pas exactement à qui s'en prendre. Était-ce Eugène, dont il avait toujours soupçonné l'hostilité? Était-ce Pierre, son heureux riva? Était-ce l'un de ses compagnons du Loriot? Eux, pourtant, avaient sacrifié comme lui aux feux-follets, seulement ils avaient retrouvé les objets déposés qui leur appartenaient.

Eugène, au cours du bal et du banquet nuptial, racontait l'histoire à qui voulait l'entendre et il expliquait comment il avait fait les feux-follets avec un peu de poudre imbibée d'esprit-de-vin.

Nous, nous étions aux noces; mais, depuis ce temps, nous n'avons pas revu ces gens-là.

[Retour à la table des matières](#)

## Ti-Jean et le cheval blanc

[Retour à la table des matières](#)



ES veillées dans une petite localité non loin de Madeleine étaient peut-être, de toutes celles auxquelles nous avons assisté au Canada, les plus intéressantes, et cela était dû à la présence d'un certain Narcisse Peucher qui était vraiment le conteur le plus étourdissant qu'il nous ait été donné d'entendre.

Narcisse n'était ni un orateur ni un styliste. Ses récits étaient ponctués de « ah! ben n », de « hum ! hum! » mais il en possédait une telle variété que l'on était bien — voilà que nous parlons comme lui — de l'écouter. Qu'était exactement Narcisse Peucher? Ce n'était pas un « habitant »<sup>9</sup>, c'était plutôt un homme des chantiers, seulement, de mémoire de Canadien, on ne l'avait vu travailler. L'été, quand chacun fait son train, il se louait par ci par là pour de petites corvées qui lui procuraient sans doute le nécessaire mais ne lui causaient pas d'agrément. Avec l'automne il renaissait, il savait que l'on aurait besoin de lui; de pitoyable et effacé, il devenait important et quelque peu arrogant.

C'est qu'aux premiers mauvais jours, l'un ou l'autre lui glissait à l'oreille :

— Mon bon Narcisse, tu viendras chez nous, ce soir à la veillée; on sera ben aise de te voir.

— A ct'heure, j'ai promis à l'oncle Durand.

— Pour une fois, tu peux ben lui manquer de parole; moi je le donnerai un bon morceau de grillade et quelque pommes de terre.

---

<sup>9</sup> Villageois ou citadin installé à demeure dans la localité.

On bien :

— Cou'don <sup>10</sup>, si tu viens chez moi, t'auras un dollar.

Une véritable existence de vedette de théâtre que les directeurs s'enlèvent à prix d'or! Aussi, au cours de l'hivernage, le maigre et blafard Narcisse Pencher devenait-il gras et luisant; il avait atteint les deux buts de son existence bien vivre et ne pas travailler.

Un des héros que Narcisse évoquait le plus volontiers était Ti-Jean. Ce Ti-Jean accumulait les aventures les plus diverses et souvent contradictoires. Ce n'était en somme qu'un nom que le conteur adoptait pour la commodité du récit. Nous allons essayer de transcrire l'une de ces légendes aussi exactement que possible, tout en reconnaissant que, privée de l'accent de sincérité de Narcisse, elle perd beaucoup de sa couleur :

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un veuf qui cherchait à se remarier. Il maltraitait tellement son jeune garçon Ti-jean que celui-ci, découragé, déserta un beau matin le logis paternel. Il prend le chemin et marche, marche. Au bout du chemin, ne sachant où aller, il suit un petit sentier menant dans les bois. Après l'avoir suivi longtemps, longtemps, il ressoud<sup>11</sup> devant un beau château. Il frappe à la porte, une voix grave lui crie :

— Entrez.

Ti-Jean soulève le loquet de la porte, une belle porte en chêne avec des sculptures, et il se trouve devant un vieillard à la longue barbe blanche. Le vieillard lui demande :

— Mon ami, d'où viens-tu?

— Mon oncle, répond le jeune homme, je ne sais pas.

— Où vas-tu?

— Je l'ignore.

— Veux-tu t'engager? j'ai de l'ouvrage pour toi.

— Oui, répliqua Ti-Jean ; je veux ben, j'ai le goût du travail.

---

<sup>10</sup> Ecoute donc.

<sup>11</sup> Arrive.

(On voit ben là que ce n'était qu'un jeune homme qui n'avait pas encore de l'expérience.)

Le vieillard, le nouveau maître de Ti-Jean, prend le garçon par la main et le conduit à travers le château, un très grand château où il habite tout seul. Ils arrivent à l'écurie. Dans cette écurie, il y a deux chevaux.

— Tu vois, Ti-Jean, dit le maître, j'ai un cheval blanc et un cheval noir. C'est toi qui les soigneras. Au cheval blanc tu ne donneras que de la paille et tu le battras tant qu'il te plaira, mais mon cheval noir tu le nourriras et tu l'étrilleras tous les jours et jamais tu ne l'effleureras même d'une tape.

— Compris, répond Ti-Jean.

Le vieillard mène ensuite son engagé par les sous-sols du château; ils sont vastes et renferment une multitude de choses de toute sorte.

Devant une porte close, le maître s'arrête.

— Tant qu'à cette chambre-ci tu n'y entreras pas, on sinon je le saurai et je te mettrai à mort.

— Ne craignez rien, rétorque le garçon.

Dès le lendemain, le maître annonce qu'il part en voyage pour huit jours.

— Prendrez-vous le cheval blanc ou le cheval noir? demande Ti-Jean.

— Ni l'un ni l'autre. Pendant mon absence soigne-les bien comme je t'ai dit : la paille pour le blanc, l'avoine pour le noir; les provendes sont dans l'écurie. Mais surtout, oui surtout, garde-toi d'entrer dans la pièce que je t'ai désignée.

Le maître parti, Ti-Jean va soigner les chevaux. Il commence par le cheval blanc et s'apprête à lui donner sa maigre ration de paille et voilà qu'à l'étonnement du garçon le cheval lui parle :

— Donne-moi plutôt de l'avoine et laisse la paille pour l'autre, c'est bien son tour.

— Monsieur le cheval, réplique Ti-Jean, comment se fait-il que vous parliez?

— Ce serait trop long à t'expliquer; sache seulement que le maître du château est un magicien et qu'il a contre moi une haine qu'il cherche à

assouvir en me traitant mal. Si tu es bon pour moi, je serai ton ami et, à toutes les occasions, je te rendrai service.

Le garçon s'empresse de donner au cheval blanc une bonne ration d'avoine et une bonne ration de foin, tandis que le cheval noir doit se contenter d'une botte de paille. Comme il n'est pas content et qu'il témoigne sa mauvaise humeur par des ruades, Ti-Jean lui fait tâter du bâton.

Dans la grande maison, Ti-Jean se promène, regarde tout, touche à tout et toujours sa promenade le ramène devant la porte interdite. « Je voudrais ben savoir ce qui se cache icite », se dit-il, mordu par la curiosité.

Les premiers jours il résiste. Quand vient le septième jour, c'est-à-dire la veille du retour du magicien, Ti-Jean n'y tient plus, il se décide enfin à désobéir. Il ouvre la porte et voilà qu'il trouve devant lui une grande cuve dans laquelle coule une fontaine d'eau claire et limpide. L'eau est même si tentante que Ti-Jean allonge le doigt pour la toucher et il s'aperçoit que la fontaine est tiède.

« Tiens, songe le jeune homme, voilà ben longtemps que je ne me suis lavé la tête. » (Il porte de longs cheveux très joliment bouclés, tel moi quand j'étais « papoose ») <sup>12</sup>.

Ti-Jean fait comme il l'a dit, il trempe sa tête dans la fontaine et, lorsqu'il pense qu'elle est bien propre, il se mire dans le bassin. Quelle n'est pas sa stupéfaction de s'apercevoir que sa chevelure brune est maintenant jaune comme de l'or dont elle a le brillant et l'éclat! En même temps, il regarde son doigt dont il avait tâté l'eau et il voit que ce doigt est taché d'or. « Pour sûr, se dit le garçon, mon maître va me tuer quand il rentrera, à moins que je ne parvienne à dissimuler ceci. »

Ti-Jean, malgré tous ses efforts, malgré l'eau, le sable, la pierre dont il se frotte le doigt, ne parvient pas à effacer la tache d'or. Au contraire,

---

<sup>12</sup> Enfant.

plus il frotte, plus elle devient brillante, comme une monnaie que l'on astique.

« C'est ben contrariant, se dit le curieux repentant, je suis certain d'être mis à mort. Je vais faire semblant de m'être coupé le doigt et je l'emmailloterai, cela gagnera toujours du temps. » Il fait ainsi qu'il le dit et se confectionne une belle poupée. Seulement, il reste ses cheveux, ses cheveux d'or dont l'éclat illumine la cuisine où il se tient.

Ti-Jean, avisant une peau de mouton, s'en fabrique une façon de perruque. Ce n'est pas très beau mais c'est moins dangereux que les boucles d'or. Ainsi accommodé, Ti-Jean se rend à l'écurie. Quand il se présente devant le cheval blanc pour mettre l'avoine dans sa mangeoire, l'astucieux animal lui dit :

— Pourquoi, mon ami, as-tu mis ces chiffons autour de ton doigt?

— Monsieur le cheval, je me suis coupé.

— Pourquoi as-tu mis sur ta tête cette perruque en peau de mouton?

— Monsieur le cheval, je ne, sais ce que j'ai, mes cheveux tombent par grandes plaques et c'est très laid.

Le cheval éclate de rire en frappant le sol de ses fers, ce qui est sa manière de trépigner de joie.

— Mon Ti-Jean, tu mens. Tu as été dans la chambre interdite, tu as trempé ta tête et ton doigt dans la fontaine enchantée.

— Monsieur le cheval, vous avez deviné juste.

— Eh bien! mon ami, lorsque le magicien rentrera, tu es certain d'être mis à mort. Tous les domestiques qui ont été engagés au château ont subi ce sort et, quand tu t'es présenté, il venait justement d'en occire un qui lui avait désobéi. Je n'en suis pas fâché car c'était un méchant garçon qui ne me donnait que de la paille accommodée de coups de bâtons.

— Oh! oh! murmure Ti-Jean, je crois qu'il vaut mieux que je me sauve.

— Pauvre innocent, te sauver à pied! En deux enjambées le maître t'aura rejoint. Je t'ai promis de te rendre service et je vais tenir parole. Passe-moi la bride que v'là, prends ce qui est nécessaire pour une longue route, n'oublie pas mon étrille et embarque sur mon dos.

Ti-Jean, plein de reconnaissance, obtempère. Il met dans son sac l'étrille, un bouteille de bière, un gros pain, sans oublier une ration d'avoine. Les voilà partis.

Le cheval blanc galope aussi vite que le vent et s'éloigne du château; mais soudain Ti-Jean entend derrière lui une galopade furieuse; il se retourne et voit le magicien sur le cheval noir.

— Monsieur le cheval, s'écrie le garçon en se penchant sur l'encolure de la bête, mon maître va nous rattraper et, sûr et certain, il me mettra à mort.

Le cheval blanc répond sans réduire son allure :

— Jette mon étrille.

Ti-Jean obéit, jette l'étrille, et voilà qu'il pousse subitement une haie d'étrilles à travers laquelle le cheval noir et le magicien ont ben de la peine à se frayer un passage.

La poursuite reprend. Le cheval noir gagne à nouveau du terrain.

— Jette la bouteille, ordonne le cheval blanc.

La bouteille jetée. Ti-Jean voit avec bonheur s'élever soudain une colline de bouteilles que le cheval noir a ben de la peine à escalader.

Nouveau répit, nouvelle galopade, nouvelle alerte.

— Jette le pain, dit le cheval blanc.

Ti-Jean jette le pain et il surgit aussitôt entre lui et le magicien une montagne de pains.

Ti-Jean s'imagine qu'il est sauvé, mais, s'étant retourné encore, il voit le cheval noir et son cavalier parvenus à la crête de la montagne de pains et dévalant la pente à toute vitesse. Ils ne sont plus loin maintenant.

— Jette l'avoine, commande le cheval blanc.

L'avoine est lancée à la volée et il pousse subitement un immense champ d'avoine si haut, si dru que le cheval noir ne peut avancer qu'à tout petits pas.



— Nous sommes sauvés, dit le cheval blanc. Nous voici hors du pays où le magicien a du pouvoir.

Le garçon et sa monture continuent désormais paisiblement leur route. Comme ils ont jeté toutes leurs provisions, ils commencent l'un et l'autre à avoir grand'faim. Par bonheur, ils ne tardent pas à arriver à un château; c'est le château d'un puissant roi. Ti-Jean se présente devant lui :

— Seigneur roi, dit-il, je viens m'engager.

— T'engager, mon ami, réplique le monarque, je n'ai besoin de personne.

Ti-Jean est tout déconfit. Seulement le roi a une fille, une radieuse princesse, belle comme le jour et bonne en proportion. Elle considère Ti-Jean qui n'est pas ben affriolant, tout couvert de poussière, avec son doigt emmailloté et sa tête couverte d'une perruque de laine. La princesse dit pourtant doucement :

— Mon père, on pourrait l'employer au jardin; il cultiverait les fleurs.

Le roi aime sa fille. Il répond :

— Les fleurs, c'est pas ben utile, mais tout de même, puisque tu le demandes, je m'en vas l'engager. Toi, mon garçon, tu habiteras la cahute qui est au fond du jardin et tu mettras ton cheval à l'écurie.

Satisfait, Ti-Jean s'attelle à l'ouvrage qu'on lui commande. Il ne tarde pas à déchanter. Les autres jardiniers sont furieux de l'arrivée de cet intrus qui est protégé par la belle princesse; comme il travaille bien, connue il soigne ses fleurs à la satisfaction de tous, ils ont peur que son activité fasse du tort à leur paresse. Ils l'accablent de mauvais traitements, lui font faire les taches les plus rebutantes et s'arrangent pour ne lui laisser à manger que les plus mauvais morceaux et les rogatons.

Le pauvre Ti-Jean en est ben déconfit et il s'en va confier sa peine à son seul ami, à son cheval blanc, dans l'écurie.

La belle princesse ne se désintéresse pas de son protégé; elle trouve qu'il a mauvaise mine, qu'il semble pâtir, et il lui vient à l'idée que les autres le privent peut-être de nourriture. Un jour, elle s'en va à la

cabane qui est le logement du garçon en lui apportant quelques reliefs de sa table. Ti-Jean ne s'attendait pas à cette visite, il est en train de se laver et il a été la poupée de son doigt et sa perruque de laine. La princesse l'aperçoit ainsi, avant qu'il ait eu le temps de cacher ses cheveux et son doigt. Elle devine qu'il y a dans sa vie un secret et elle feint de ne s'être aperçue de rien.

Chaque soir, la princesse, poussée par son bon cœur apporte quelque chose à manger à Ti-Jean, qui recommence à prospérer et à reprendre force et santé. Il ne faut pas longtemps pour que cette faveur s' bruite. Les jardiniers jaloux recommencent   maltraiter le jeune homme. Le baron Barbant, un des capitaines des gardes du roi, fiancé de la jolie princesse, prend ombrage de ses visites journalières. Il ne peut supporter qu'elle s'occupe de quelqu'un d'autre que lui et il s' imagine toujours que la moindre libéralité diminuera la dot que doit avoir sa future.

Or, il advient qu'un roi voisin, le terrible Grand-Guillaume, prince redoutable par sa force et par le nombre de ses guerriers, déclare la guerre au roi, le père de la princesse. Celui-ci réunit, ses officiers et ses troupes qu'il va conduire contre l'ennemi.

Au moment de se mettre en route, le baron Barbant qui est un fieff  poltron, commence à se plaindre et à geindre. Il ne peut pas partir, dit-il, car il est malade.

Le roi, tout harnaché, s'en vient trouver son futur gendre qui est au lit.  
— Hi! Hi! Hi! Seigneur roi, pleurniche le baron, combien je me désole de ne pas pouvoir vous aider à la guerre.  
— Qu'avez-vous donc, mon ami? demande le monarque.  
— J'ai des douleurs dans mon intérieur. C'est ce sapr  Ti-Jean qui m'a fait prendre une drogue pour m'empoisonner.

Le roi se met en colère, il envoie qu'rir <sup>13</sup> Ti-Jean et lui demande si vraiment il a fait cela et pourquoi. Ti-Jean proteste de son innocence.

---

<sup>13</sup> Qu rir, chercher.

— Bon, bon, dit le monarque, je suis pressé de partir pour la guerre. Nous examinerons ton cas à mon retour et, si tu es reconnu coupable, tu seras châtié comme tu le mérites; en attendant, de peur que tu ne te sauves, on va te mettre en prison dans un cachot au pied de la grosse tour.

Voilà le roi parti et Ti-Jean qui se languit dans sa geôle. Le baron Barbant trouve l'occasion d'assouvir contre lui sa vengeance; il défend qu'on lui donne autre chose à manger que des vieux quignons de pain et d'autre boisson que de l'eau. Pour sûr que les serviteurs qui détestent Ti-Jean obéissent.

Les jours semblent longs au garçon. De temps en temps paraît à son soupirail la tête d'un des jardiniers qui le nargue et qui l'insulte. Quelle est donc sa joie quand, un soir, au lieu des figures méchantes, il aperçoit le ravissant visage de la princesse.

— Ti-Jean, Ti-Jean, appelle la douce jeune fille, pourquoi as-tu fait ce que tu as fait? Te voilà à ct'heure ben misérable et dolent.

— Eh! jolie princesse, je n'ai pas fait ce qu'on dit que j'ai fait, et si le baron Barbant a bu une mauvaise drogue, ce qui n'est pas certain, un autre que moi la lui a préparée.

Il y a un tel accent de sincérité dans les paroles du jeune homme que la princesse, qui a des doutes concernant la maladie de son fiancé, murmure :

— Je te crois, Ti-Jean, et pour te le prouver, je vais t'ouvrir la porte de ton cachot. Fais pourtant ben attention de ne pas te laisser prendre, car tu risquerais gros. Promène-toi un peu et rentre ensuite sagement dans ta prison. Je te délivrerai ainsi tous les soirs pour que tu puisses prendre l'air.

La bonne princesse tient parole. Ti-Jean sort de sa geôle, ben aise de se dégourdir un peu les jambes. Son idée est de voir son ami Je cheval blanc qui ne manquera pas de lui donner un bon conseil. Il se glisse dans l'écurie, l'animal lui fait fête.

— Je sais, dit-il, par les conversations qu'on échange sans méfiance devant moi, ce qui t'est arrivé. Malgré la protection de la bonne princesse, tu cours icite de grands dangers. Le lâche Barbant et les

méchants jardiniers veulent te mettre à mort avant le retour du roi, ainsi ne risqueront-ils pas que l'on sache la vérité.

— Monsieur le cheval, gémit le pauvre Ti-Jean, je ne vois pas comment me sortir de là.

— J'ai tiré mon plan, réplique le cheval. Tu vas te greyer <sup>14</sup> avec les armes du baron Barbant, tu embarqueras sur mon dos et, cette nuit, à la cachette, nous quitterons le château.

— Où irons-nous, Monsieur le cheval! Je serais ben affligé de ne plus jamais revoir la belle princesse.

— Laisse-ça à moi; je te conduirai à la guerre et tu te déporteras de telle sorte que le roi sera content.

Ti-Jean suit les conseils du cheval. Il s'en va prendre les armes du baron Barbant qui, chacun le sait, sont vertes : une cuirasse verte, des bottes vertes, un casque vert et une grande épée dans un fourreau vert.

Ainsi harnaché avec ce beau butin <sup>15</sup>, Ti-Jean embarque sur le cheval blanc et les v'là partis pour la guerre.

Ils arrivent au milieu d'une grosse bataille. Le roi, père de la princesse, est sur le point d'être vaincu; il n'a pas assez de monde et Grand-Guillaume, son ennemi, est si fort que nul ne peut lui résister. Le malheureux prince est découragé.

— Mon royaume, s'écrie-t-il, à qui tuera Grand-Guillaume et me donnera la victoire!

A cet instant passe auprès du roi, aussi rapide qu'une flèche, un guerrier aux armes vertes monté sur un cheval tout blanc. Il va tellement vite qu'il perd son casque et que l'on voit flotter autour de sa tête, en boucles légères, la plus belle chevelure dorée que l'on puisse imaginer.

En deux bonds, le cheval blanc se trouve au centre de l'armée ennemie. Ti-Jean, sur le dos de sa monture, joue du sabre de façon si

---

<sup>14</sup> Te préparer.

<sup>15</sup> Habits.

merveilleuse qu'a l'entour de lui les têtes tombent comme des pommes mûres sous l'effet d'un grand vent.

Les guerriers ennemis terrifiés se débandent, Ti-Jean n'a plus devant lui que le roi Grand-Guillaume qui le dépasse d'une coudée. Le cheval blanc saute des quatre pieds mettant ainsi son cavalier au niveau de l'adversaire et Ti-Jean tranche le cou du terrible Grand-Guillaume. Aussitôt il est par terre, ramasse la tête et l'enferme dans son sac.

Cela fait, aussi rapide qu'il est venu, le cheval blanc ramène le jeune Ti-Jean au château et Ti-Jean replace les armes du baron Barbant où il les a prises.

Le château est en rumeur. La nouvelle de la victoire y a tout mis sens dessus dessous; le roi a envoyé l'ordre d'élargir les prisonniers. Ti-Jean a donc pu ouvertement retourner à sa cahute.

Tambours battant, clairons sonnans, enseignes déployées, le monarque rentre chez lui. Il embrasse tendrement sa fille et il dit :

— Je vais donner un grand banquet pour célébrer ce beau jour; malheureusement, je ne sais pas quel est le valeureux guerrier qui a décidé de la victoire et qui a mis à mort le redoutable Grand-Guillaume.

— Comment était donc ce héros? demande la princesse.

— Il a été impossible de voir ses traits tellement il galopait vite; tout ce que je puis dire c'est qu'il montait un cheval blanc, que ses armes étaient vertes et qu'il avait des cheveux du plus bel or qui flottaient sur ses épaules. Je suis contrarié, car j'ai promis mon royaume à qui vaincrait Grand-Guillaume.

La princesse songe à Ti-Jean qui, elle le sait, cache sous sa perruque de peau de mouton des boucles d'or. Seulement, comme c'est son secret à lui, elle n'en parle pas.

On se met à table pour le banquet. Au moment où l'on s'assied, pénètre dans la grande salle tout ornée de trophées de chasse le baron Barbant, il est revêtu de ses armes vertes.

— Seigneur roi, dit-il en prenant une pose avantageuse, vous vouliez savoir qui avait vaincu Grand-Guillaume; ne reconnaissez-vous pas mes armes vertes?

Il est impossible de ne pas les reconnaître, aussi le roi répond-il :

— J'ai promis mon royaume à qui vaincrait mon terrible ennemi, ma parole de roi est engagée, venez vous asseoir à ma droite.

Le baron prend la place d'honneur qui lui est assignée. Il accepte sans embarras les compliments et les félicitations des assistants.

On commence à manger, le roi est songeur, la princesse est triste, elle avait tant espéré...

Le roi se penche vers le baron, son voisin.

— Je ne savais pas, mon ami, lui dit-il, que vous possédiez un cheval blanc.

En effet, réplique Barbant avec assurance, je n'en ai point, mais il y en a un dans vos écuries, je ne sais à qui il est et je l'ai pris.

— Il vous a joliment ben servi, riposte le roi, car jamais on ne vit bête plus rapide.

Le repas se poursuit.. Le monarque dit encore à Barbant :

— Je vois que vous avez des cheveux noirs; il me semble que le vainqueur de Grand-Guillaume portait des boucles blondes.

— Oui, oui, en effet, crient plusieurs convives.

Le baron ne se trouble toujours point :

— J'avais mis une perruque afin de ne pas être reconnu de l'ennemi.

La princesse sent les larmes lui monter aux yeux; elle regarde par la fenêtre et elle aperçoit Ti-Jean dans son overalle <sup>16</sup> de travail, un doigt entortillé dans une poupée de chiffons et la tête couverte de sa peau de mouton, qui charrie du fumier.

— Mon père, dit-elle au roi, c'est aujourd'hui fête pour tout le monde; je voudrais que le petit jardinier soit admis, comme les autres serviteurs, au bout de la table.

— Soit, réplique le monarque, ce n'est pas en ce jour que je voudrais te contrister. Qu'on aille quérir ce garçon.

---

<sup>16</sup> Salopette.

Lorsque Ti-Jean apparaît, grevé tel qu'il est, les gens se mettent à rire. Lui s'en vient saluer comme'il faut le roi et la princesse avant d'aller prendre sa place. La princesse n'y tient plus et elle lui dit :

— Ti-Jean, ôte ta perruque en peau de mouton.

Le garçon hésite, puis il fait ce qu'on lui commande.

Pour lors on voit, autour, de sa figure, ses belles boucles blondes tomber soyeuses et pendre sur ses épaules.

Le roi en est abasourdi.

— Ce sont donc là tes véritables cheveux? s'écrie-t-il.

— Oui. Seigneur roi.

— Ne serait-ce pas toi qui aurais occis mon ennemi Grand-Guillaume?

Ti-Jean tombe à genoux devant le fauteuil du monarque.

— Si fait, Seigneur roi, c'est moi, et j'étais monté pour aller à la guerre sur mon cheval blanc.

Le baron Barbant s'aperçoit que les regards soupçonneux se dirigent sur lui. Il gronde :

— Tout le monde n'a-t-il pas remarqué mes armes vertes?

— C'est moi, riposte Ti-Jean, qui ai pris votre butin pour aller à la bataille pendant que vous, icite, contrefaisiez le malade.

— Oh! oh! dit le roi, ceci est grave. As-tu quelqu'un qui puisse parler pour toi?

— J'ai quelqu'un, Seigneur roi, réplique Ti-Jean.

— Où est-il?

— Non loin d'icite.

— Alors, va le chercher.

Ti-Jean ne se fait pas répéter l'ordre, il quitte la salle du banquet, court jusqu'à l'écurie et ramène son cheval blanc.

— Il est fou! Quelle est cette audace? crient les hôtes du roi quand le garçon et la bête pénètrent dans la salle.

Le cheval s'en vient tout dret devant le roi. Il le salue par trois fois de la tête et il dit :

— Seigneur roi, ce que vous a déclaré Ti-Jean est vrai. Nous avons été tous les deux à la guerre et c'est nous autres qui avons vaincu les ennemis. Ti-Jean a coupé la tête de Grand-Guillaume.

Vous pensez si chacun est surpris, et le roi plus que chacun, d'entendre ces paroles prononcées par un cheval, ils n'ont pas le loisir de s'émerveiller longtemps. Ti-Jean a sorti de son sac la tête du chef ennemi et il la présente au monarque.

— C'est toi qui auras mon royaume ainsi que je l'ai promis, prononce solennellement le roi.

Le baron lâche et méchant a été écartelé. Ti-Jean a épousé la princesse. Le roi est content. Le cheval blanc est bien mieux que moi, aujourd'hui, il vit à rien faire et moi, je suis obligé de travailler dur. En disant ces derniers mots Narcisse allumait une nouvelle pipe et prenait une position plus commode sur sa chaise.

[Retour à la table des matières](#)



## Les tours de Pois-Vert

[Retour à la table des matières](#)



ARCISSE Peucher, après avoir ingurgité un bon verre de whisky et s'être assuré que la bouteille restait à sa portée, nous raconta :

— Une fois, c'était un riche seigneur qui s'appelait Bienassis et qui avait un serviteur nommé Pois-Vert. Ce serviteur avait joué tant de tours à son maître que celui-ci avait fini par le renvoyer. Pois-Vert s'était amassé ben de l'argent durant qu'il était engagé, de sorte qu'il avait pu acheter une maison tout à côté du château du seigneur, le long d'un chemin que ce dernier suivait quand il s'en allait à la chasse.

Donc, un matin qu'il savait que Bienassis devait sortir pour tirer le lièvre, le drôle le guetta sur le pas de sa porte. Lorsqu'il le vit approcher, il rentra, prit sa marmite où cuisait sa soupe; il la posa sur une table près de la fenêtre et, juste comme le seigneur passait, il jeta dans la marmite plusieurs gros morceaux de fer préalablement rougis au feu. La soupe se mit à fumer et à cracher. Lui, Pois-Vert, avait saisi un fouet et fouettait le récipient en disant à chaque coup :

— Bous, ma soupe!

Bienassis s'arrêta stupéfait de voir bouillir cette marmite loin du feu tandis que Pois-Vert la fustigeait.

— Mon ami, demanda le seigneur, comment se fait-il que ta soupe fume et crache si loin du feu?

— Mon maître, répliqua l'autre en saluant ben comm'i'faut, le secret est dans mon fouet. C'est lui qui fait bouillir la marmite.

Bienassis fut fort émerveillé.

— Voilà, s'écria-t-il, qu'est ben utile et m'épargnerait des servantes qui mangent tout mon avoir et qui ne font pas grand'chose. Veux-tu me céder ce fouet?

Le goglu <sup>17</sup> parut réfléchir. Ce fouet, il l'avait confectionné le matin même et il ne lui avait rien coûté que sa peine. Il répliqua cependant :

— Pour vous rendre service, je veux ben vous le vendre et, sur mon âme, je ne gagne rien dessus. Le sorcier de qui je le tiens en a exigé cent piastres <sup>18</sup>.

Le seigneur qui était avaricieux compta rapidement ce qu'il économiserait de feu et de gages. Il se décida :

— Je te l'achète.

Bienassis donna en soupirant l'argent que son ancien domestique réclamait. Il prit le fouet sous son bras et rentra directement chez lui, tant il avait hâte d'expérimenter son acquisition.

Ce n'était pas l'heure de son repas; il se contenta de commander à une servante de lui apporter sa théière remplie d'eau froide. Dès que le récipient fut devant lui, il le fouetta comme il avait vu faire à Pois-Vert.

— Bous, théière! ordonna-t-il.

La théière ne bouillait pas et l'eau demeurait résolument froide. Dix fois, vingt fois, il renouvela l'expérience. Toujours sans résultat. En l'entendant jurer et tempêter tout seul ses servantes étaient accourues. Elles crurent que leur maître était devenu fou. L'une d'elles s'enhardit :

— Que voulez-vous donc faire à ct'heure, not' maître, avec cette théière et ce fouet?

Tout en sueur, las de fouetter le récipient, Bienassis se tourna vers la domestique et lui répondit :

— Cette eau doit bouillir si je fouette la théière avec ce fouet.

— Et où donc l'avez-vous acheté, ce fouet?

---

<sup>17</sup> Mauvais plaisant.

<sup>18</sup> Dollars.

— Je l’ai acheté à Pois-Vert, même qu’il m’a coûté cent piastres. A ces mots, la servante éclata de rire et toutes les autres firent de même. Bienassis évita de demander une explication, ayant compris que l’on se moquait de sa naïveté. « J’irai demain voir Pois-Vert et il se repentira du tour qu’il m’a joué. »

L’ancien domestique apprit la colère du seigneur et sa résolution de venir le châtier. Il l’attendit tout comme s’il avait eu la conscience en repos. Cette fois il se trouvait dans sa cuisine avec sa femme lorsque Bienassis parut en haut du chemin.

— La Catherine, dit-il à son épouse, tu te souviens ben de ce qui a été convenu?

— Certainement, mon mari, répliqua Catherine.

Il faut dite qu’un peu avant, Pois-Vert avait attaché au cou de sa femme, en dessous de sa guimpe, une vessie contenant du sang de mouton. On va voir pourquoi.

Furieux et le bâton levé, le seigneur fit son entrée dans la maison de Pois-Vert.

— Misérable, hurla-t-il, les yeux brillants de colère, tu t’es moqué de moi avec ton « bous, ma soupe », et ton fouet. Je vais te caresser les côtes de belle façon à coups de bâton. Je ne sais si tu bouilliras mais tu auras chaud.

Pois-Vert se mit sur-le-champ à pleurnicher.

— Eh! mon bon seigneur, geignit-il, il n’y a pas de ma faute, c’est ma méchante femme qui m’a dit de faire comme j’ai fait; je vous le jure.

Puis, séchant subitement ses larmes, le drôle se retourna vers Catherine.

— Maudite, vociféra-t-il, tu vois comme tu as irrité ce bon seigneur qui va tourner sa colère contre moi et me battre. Je suis rendu au boutte <sup>19</sup> par tes mauvais conseils. Tu es le malheur de ma vie.

Avant que Bienassis ait pu intervenir, Pois-Vert avait saisi un couteau et l’avait plongé dans la poitrine de sa femme. Le sang coulait,

---

<sup>19</sup> J’en ai assez.

inondant les vêtements de la malheureuse qui s'était écroulée par terre.

La colère du seigneur était tombée devant ce drame rapide.

— Ah! Pois-Vert, s'écria-t-il, pourquoi as-tu fait cela? Voilà que tu vas t'attirer ben du désagrément et que tu es en passe d'être pendu à ct'heure.

— Vous croyez que je serai pendu?

— Sûr et certain.

— C'est que je ne veux pas être pendu! Je m'arrangerai ben pour cela.

— Que feras-tu, Pois-Vert?

— Vous allez voir.

Le gaillard prit dans sa poche un sifflet, se pencha sur la femme étendue, siffla trois fois et dit :

— Turlututu, reviendras-tu?

La femme remua légèrement les doigts. Par trois fois Pois-Vert siffla encore et prononça :

— Turlututu, reviendras-tu?

Catherine remua bras et jambes.

— Regardez ben, mon bon seigneur, au troisième coup elle sera guérie.

Il recommença son manège répétant :

— Turlututu, reviendras-tu?

La femme ouvrit les yeux, se dressa sur son séant, se mit debout et retourna aux soins de son ménage. On aurait juré qu'il ne s'était rien passé s'il n'y avait eu ces traces de sang sur sa guimpe et sur le sol.

Bienassis était profondément émerveillé.

— Pois-Vert, demanda-t-il, où as-tu pris ce sifflet?

— Une vieille magicienne me l'a vendu. Il a pour vertu de ressusciter les morts quelle que soit la cause de leur trépas.

— C'est ben commode, remarqua le seigneur. Ne voudrais-tu pas me le vendre?

— Pour vous rendre service, je veux ben.

— Combien en exiges-tu?

— Ce qu'il m'a coûté, pas davantage : deux cents piastres.

Bienassis versa l'argent, prit le sifflet et s'en alla.

Il était ben aise de son achat. Un sifflet qui ressuscite les morts, ça peut toujours, être utile.

A quelques jours de là se présenta chez Bienassis un de ses créanciers, homme grossier et mal poli. Le créancier réclamait de l'argent; le seigneur contestait le chiffre. Il y eut une dispute. Aveuglé par la colère, Bienassis tira son épée et en transperça le créancier de part en part.

Lorsque le seigneur vit ce cadavre par terre, il en eut ben du remords, d'autant plus qu'il craignait que la justice ne lui demandât des comptes. Il se souvint à propos du sifflet qu'il avait acheté à Pois-Vert. Ce sifflet était encore dans sa poche. Il le tira, siffla trois fois et prononça :

— Turlututu, reviendras-tu?

Le mort ne fit pas mine de bouger.

A trois reprises Bienassis renouvela la conjuration; le mort était toujours mort. Alors il se mit à siffler à tort et à travers, à hurler des « turlututu » sans fin, tellement que des serviteurs accoururent et virent le tableau.

Quand ils surent que le sifflet à ressusciter les morts avait été fourni par Pois-Vert, tous s'esclaffèrent malgré la gravité des circonstances.

— C'en est assez, gronda Bienassis. Je vais en finir avec ce sapré gredin.

Le lendemain, sur l'ordre du seigneur, deux serviteurs se présentèrent à la maison de Pois-Vert.

Mon pauvre ami, dirent-ils à leur ancien compagnon, tu en as par trop fait. Nous avons le commandement de te fourrer dans ce grand sac et de te mener noyer dans la rivière.

En même temps, ils déployaient un sac à sel.

Pois-Vert se débattit comme un beau diable :

— Je ne veux pas y aller, non, je ne veux pas y aller! hurlait-il.

Les hommes étaient forts, Pois-Vert chétif : ils eurent vite raison de lui et le fourrèrent dans le sac.

Puis, à eux deux, ils l'emportèrent dans la direction de la rivière.

La rivière était loin. Pois-Vert dans le sac gigotait sans cesser de crier :

— Je ne veux pas y aller, non, je ne veux pas y aller!

Un sac, dans lequel se trouve un homme qui se débat, est un fardeau mal commode même pour deux gaillards solides. Il faisait très chaud et les serviteurs du seigneur avaient grand'soif. Par, bonheur, les choses sont ainsi, que le remède est souvent à côté du mal : sur le bord du chemin se dressait une auberge engageante.

Les hommes déposèrent leur fardeau à la porte de l'auberge et entrèrent prendre un coup <sup>20</sup>.

Pois-Vert, le malheureux, continuait à gémir dans son sac à sel :

— Je ne veux pas y aller, non, je ne veux pas y aller!

Vint à passer un chenapan nommé Finaud, qui était toujours à l'affût de quelque tour avantageux. Il vit le sac abandonné et son premier mouvement fut pour s'en emparer et l'emporter. Il recula épouvanté lorsqu'il vit le sac s'agiter et qu'il entendit la voix qui en sortait :

— Je ne veux pas y aller, non, je ne veux pas y aller!

Revenu de son émotion, Finaud s'approcha du sac et le toucha.

— Où ne veux-tu pas aller, mon compère? demanda-t-il.

— Eh! riposta Pois-Vert, on m'emmène chez la princesse et on veut que je la marie <sup>21</sup>. Moi je ne veux pas.

— Elle est riche, ta princesse?

— C'est la plus riche du pays.

— Veux-tu me donner ta place?

— Avec plaisir. Tu n'as qu'à détacher le sac.

---

<sup>20</sup> Boire un coup.

<sup>21</sup> L'épouse.

Finaud s'exécuta. Il aida Pois-Vert à sortir. Avec l'assistance de ce dernier, il se glissa à sa place. Le sac reficelé avec soin, Pois-Vert tout joyeux décampa.

Les serviteurs du seigneur, avant fini de boire, quittèrent l'auberge. Ils reprirent leur fardeau et remarquèrent que leur pratique ne protestait plus.

— Tiens, dit l'un d'eux, il se tient ben tranquille!

— Probable, répliqua l'autre, qu'il a compris à ct'heure qu'il ne sert de rien de se plaindre.

Ils arrivèrent ainsi à la rivière, à l'endroit où celle-ci fait un coude et où la berge est abrupte. Ils prirent le sac chacun par un bout, le balancèrent en comptant un, deux, trois, et le lâchèrent.

Le sac s'en alla tomber dans l'eau en faisant un grand ploum!

Bienassis récompensa ses serviteurs de l'avoir si bien débarrassé du maudit drôle qui lui avait joué tant de vilains tours.

— Me voilà tranquille maintenant, il ne reviendra pas...

— Pour sûr, répliquèrent les serviteurs. On ne revient pas ben souvent de là ou il est à ct'heure.

Après dîner, le seigneur était en train de prendre le frais sur la galerie lorsqu'il vit de loin s'avancer un troupeau de vaches. Le troupeau était si beau que Bienassis ne se lassait pas de le contempler.

Un homme couduisait les bêtes et le seigneur eut l'impression que c'était Pois-Vert. Il appela un de ses serviteurs.

— Regarde donc, toi qui as de bons yeux; ai-je la berlue ou l'homme qui conduit le troupeau serait-il Pois-Vert?

— Ça ne se peut, répondit le serviteur, puisque je l'ai jeté à l'eau de ma main.

— Regarde comm'i'faut.

— C'est pas Pois-Vert. Ça ne peut pas être Pois-Vert.

Le troupeau approchait toujours. Il allait passer au pied du château. L'homme qui le menait criait :

— Ourche! Mourche!

— C'est la voix de Pois-Vert, murmura Bienassis.

Ce n'était pas que la voix de Pois-Vert, c'était Pois-Vert lui-même et, lorsqu'il arriva tout près du château, il leva sa tuque<sup>22</sup> et salua poliment.

— Bonsoir, mon bon seigneur, cria-t-il.

— Comment, Pois-Vert, riposta Bienassis, c'est ben toi?

— Eh! oui, c'est ben moi.

— D'où viens-tu donc avec ce beau troupeau?

— Ah! mon bon seigneur, ne m'en parlez pas! Vos serviteurs m'ont jeté dans la rivière en face de la saulaie et j'n'ai trouvé que ces bêtes cornes que je ramène avec moi. Si seulement, ils m'avaient jeté à cinquante pieds en amont vers les peup'iers, c'était autant de beaux chevaux noirs que je pouvais ramasser. Des chevaux comme il n'y en a pas dans la contrée.

Bienassis était tout éberlué.

— Tu es sûr de ce que tu dis, Pois-Vert?

— Je vous en donne ma parole, mon bon seigneur.

— Si j'y allais moi-même, crois-tu que j'aurais les chevaux?

— Ça, je vous le garantis.

— Puisque tu as été par là, voudrais-tu guider mes serviteurs?

— J'en serais ben aise.

Sur son ordre exprès, ses deux serviteurs vinrent prendre le seigneur, le mirent dans un sac à sel et l'emportèrent vers la rivière. Pois-Vert conduisait la marche.

Le cortège dépassa la saulaie, arriva aux peup'iers.

— Voici l'endroit, dit Pois-Vert.

Les serviteurs prirent le sac chacun par un bout, le balancèrent en comptant un, deux, trois, et le lâchèrent.

Le sac alla tomber dans l'eau en faisant un grand ploum!

---

<sup>22</sup> Bonnet que portaient les anciens Canadiens.



Le seigneur resta au fond de l'eau, Pois-Vert devint un riche commerçant et c'est tout.

[Retour à la table des matières](#)

## Ti-Pierre et la chatte blanche

[Retour à la table des matières](#)



E conte-ci est encore de la façon de Narcisse Peucher, nous lui en laissons la responsabilité :

— Il est bon de vous dire qu’une fois c’est un roi qui a trois fils. Un s’appelle Cordon-bleu, l’autre Cordon-vert, l’autre Ti-Pierre, et c’est le plus jeune. Les deux aînés le méprisent un peu, car eux sont grands et forts, et lui est mince et chébit <sup>23</sup>, mais il a plus d’esprit dans son petit doigt qu’eux dans

leurs deux grands corps.

Un jour, le roi dit à ses fils :

— Je suis vieux et il est temps que l’un de vous hérite de mon royaume; seulement, je veux que celui qui aura mes biens soit capable de se tirer d’affaire dans le monde. Aussi je donnerai ma couronne à celui de vous autres qui aura qu’ri la plus belle princesse, les plus beaux chevaux et le plus beau carrosse.

Comme de fait, voilà les trois garçons partis, et marchent, marchent. Au bout du chemin, ils atteignent une fourche où sont trois sentiers.

— Je suis l’aîné, je choisis ce sentier, déclare Cordon-bleu.

— Et moi, celui-ci, ajoute Cordon-vert..

— Ben moi je prends celui qui reste, soupire Ti-Pierre.

Ils disent :

— Tel jour, nous nous retrouverons tous trois à cette fourche.

---

<sup>23</sup> Fluet.

Ti-Pierre suit son sentier et marche, marche. Il pense tout en cheminant : « Je ne suis pas assez grand, je ne suis pas assez fort pour conquérir la plus belle princesse, les plus beaux chevaux et le plus beau carrosse. J'aurais aussi ben fait de demeurer à la maison au lieu de me fatiguer à courir icite. »

Parvenu au bout du sentier, Ti-Pierre s'enfonce dans la forêt. Il trouve un autre sentier, et encore un autre, il commence à être ben las quand il arrive à une pauvre cabane qui semble abandonnée.

Il fait le tour de la maison et tout ce qu'il aperçoit c'est une jolie chatte blanche, aux oreilles pointues, au museau rose; elle s'amuse à observer quatre vilains crapauds qui s' battent an bord d'une mare.

Ti-Pierre salue comm'i'faut la chatte blanche et il s'assied devant la porte de la cabane à attendre que les maîtres rentrent pour leur demander l'hospitalité.

Il est là tout triste, la tête dans ses mains, à songer qu'il n'aura pas la couronne, qu'un de ses frères r gnera et que, lui, il sera abreuvé de mauvais traitements, car ni Cordon-bleu, ni Cordon-vert ne l'aiment et lorsque leur père n'aura plus le pouvoir de le protéger, il sera malheureux.

Il en est là de ses réflexions lorsqu'il sent quelque chose de chaud et de doux qui le fr le. Il voit que c'est la chatte blanche. Il étend la main et caresse doucement son beau pelage.

La chatte fait ronron et, quand elle a bien ronronn , elle saute sur les genoux de Ti-Pierre. Elle le regarde de ses grands beaux yeux verts et elle lui dit :

— Pourquoi es-tu chagrin?

— Madame la chatte, répond Ti-Pierre ben comm'i'faut, mon père a promis sa couronne à celui de nous autres, ses trois fils, qui ramènerait la plus belle princesse, les puis beaux chevaux et le plus beau carrosse.

— Tu tiens beaucoup à cette couronne?

— Mes frères ne m’aiment pas et, quand mon père n’y sera plus, celui qui règnera à sa place me rendra ben misérable et c’est pourquoi je suis chagrin.

— Comment t’appelles-tu?

— On m’appelle Ti-Pierre.

— Cou’don <sup>24</sup>, Ti-Pierre. demain tu retourneras vers le château de ton père; tu me prendras sous ton bras; les quatre crapauds que tu as vu s’ébattre près de la mare, tu les enfermeras dans un sac que tu porteras sur ton dos. Ce n’est pas tout : tu vois ce noyer, tu ramasseras la première noix qui tombera devant toi et tu la mettras dans ta poche.

— Cela ne me donnera pas la princesse, les chevaux et le carrosse.

— Fais ce que je te dis. Lorsque tu seras en présence de ton père le roi, tu me caresseras comme tu as fait tout à l’heure : avec une étrille à chevaux tu étrilleras le dos des crapauds. Quant à la noix tu la casseras entre les doigts.

— Madame la chatte, répond Ti-Pierre, je vous obéirai en tout.

Après une nuit passée dans la maison solitaire, Ti-Pierre se lève, prend la chatte sous son bras, saisit les quatre crapauds qu’il met dans un sac, s’en va sous le noyer. Une noix tombe tout dret devant lui. Il la ramasse et la fourre dans sa poche. Ainsi chargé, il s’engage sur le chemin du château et marche, marche.

Arrivé à la fourche, il trouve ses frères.

Cordon-bleu est assis dans lui beau carrosse d’argent traîné par quatre chevaux noirs et, à ses côtés, se tient une princesse aux cheveux sombres comme la nuit.

Cordon-vert occupe un carrosse en or traîné par quatre chevaux blancs et il est accompagné par une princesse aux cheveux blonds comme les blés.

Quand les deux grands garçons voient leur cadet qui porte sous son bras sa chatte, sur son dos un vieux sac et qui marche à pied, ils s’esclaffent et rient tant qu’ils peuvent rire.

---

<sup>24</sup> Ecoute donc.

— Ce n'est pas toi, au moins, disent-ils, qui auras la couronne de notre père.

Dans leurs beaux équipages, ils continuent leur route. Ben las, Ti-Pierre les suit de loin. Lorsqu'il parvient au château, tous les serviteurs se moquent de lui.

— Pauvre Ti-Pierre, te v'là ben avancé à ct'heure crient-ils en feignant la pitié.

Ti-Pierre n'a pas le temps de se reposer, le roi eut le voir. Le jeune homme trouve son père dans la cour du château en train d'admirer et de juger les princesses, les carrosses et les chevaux que ses fils aînés ont ramenés. Il ne sait pas en faveur de qui se prononcer.

A l'approche de soit fils cadet, le monarque prend un air courroucé.

— Te gausses-tu de moi? Je t'ai envoyé qu'rir une belle princesse, de beaux chevaux et un beau carrosse et voilà ce que tu rapportes.

Ti-Pierre ne répond rien mais il a bien envie de pleurer. Il dépose la chatte blanche et la caresse tristement. Il sort ses crapauds du sac et leur passe l'étrille sur le dos. Enfin il tire sa noix de sa poche et la fait craquer dans ses doigts.

A ce montent, malgré que le temps soit clair et qu'on soit au début du printemps, on entend un formidable coup de tonnerre; la noix échappe de la main de Ti-Pierre; elle grossit, grossit et devient un carrosse tout en diamants et en pierres précieuses.

Les quatre crapauds eux aussi grandissent; ils deviennent grands comme des lapins, puis comme des chiens, puis comme des veaux et enfin ce sont quatre superbes coursiers rouges qui d'eux-mêmes s'attellent au carrosse.

Tout le monde bée d'admiration; et soudain s'élève un grand cri, Ti-Pierre s'est retourné. Il voit auprès de lui une princesse merveilleuse, la plus belle que l'on puisse rêver; elle a des cheveux de la couleur de l'or roux, dans lesquels brille un diadème; elle est enveloppée de fourrures blanches comme la neige et ses larges prunelles sont vertes.

Le roi s'avance :

— Ti-Pierre, dit-il, tu as mérité ma couronne et, si cette belle princesse le veut ben, tu l'épouserás.

Il y eut des nocés splendides, j'y étais. Ils ont voulu me garder au château, mais moi j'aimais mieux venir icite pour vous en raconter l'histoire.

[Retour à la table des matières](#)

## Le roi et le vinaigrier

[Retour à la table des matières](#)



NE fois, il est bon de vous dire, c'était un vinaigrier qui avait passé sa vie à faire du vinaigre à quelques milles d'une belle cité. Ce vinaigrier avait un fils, beau garçon, intelligent et sage, qui, en tout, complaisait à son père et qui ne faisait jamais rien sans son assentiment. Il avait pour lors vingt ans et le vinaigrier songeait à le marier.

A la ville, il y avait un roi qui avait passé sa vie dans son palais à faire ce que font les rois. Il avait gouverné avec sagesse, ne chargeant pas ses peuples d'impôts. Comme tout roi, il avait une cour et dans cette cour des courtisans et des fonctionnaires qui portaient de beaux habits, mais qui lui coûtaient très cher, car ces beaux habits, c'était lui qui les payait. Le roi avait une fille de dix-huit ans, qui était belle comme on dit que le sont les fées et, avec cela, elle était douce et obéissante et n'avait jamais contrecarré les volontés du roi, son père.

Le vinaigrier, dans sa vinaigrerie, était riche fabuleusement; seulement on ne le savait pas. Il menait la vie qui convenait à son état; ne dépensant pas son argent dans les tavernes à abreuver des amis; portant, lui et son fils, des habits confortables mais point superbes et se servant de ses pieds pour se transporter et non de carrosses ou de chevaux magnifiquement harnachés.

— Je veux, disait le vinaigrier à son fils, que tu épouses celle que ton cœur te désignera. Je suis assez riche pour que tu prétendes à la main de n'importe quelle jeunesse <sup>25</sup>, quel que soit son rang.

---

<sup>25</sup> Jeune fille.

Le roi, dans son palais, était pauvre. Les caisses de son trésor étaient vides. Personne ne le savait, car il continuait à rouler dans son beau carrosse, à caracoler sur des chevaux aux harnachements somptueux et à donner de grands banquets où venaient des quantités de beaux messieurs et de belles dames qui mangeaient tant qu'ils pouvaient, s'essuyaient les mains sur les nappes de damas et disaient du mal du monarque qui les avait régalés.

Le roi était si pauvre qu'il ne mangeait, lorsqu'il était seul, que du lard aux choux et qu'il se demandait même s'il en aurait encore le lendemain et s'il ne serait pas obligé d'aller mendier son pain auprès des gens qu'il avait si généreusement festoyés. Il disait à sa fille :

— Mon enfant, il m'est impossible de te donner une dot. Une fille de roi sans dot cela ne s'est jamais vu, et, si on l'apprenait, cela nous ferait le plus grand tort. Il faut que tu épouses le prince Grosbec.

— Mon père, répliquait mélancoliquement la princesse, Grosbec est vieux et laid et je ne l'aime point.

— Ma fille, répliquait le roi en soupirant — Car il aimait bien son enfant — nous n'avons pas le choix; le prince Grosbec possède des châteaux, des fermes, des forêts, il donne de grandes fêtes et de nombreux amis lui forment une cour. Il m'a demandé ta main et je la lui ai accordée.

La princesse obéissait toujours aux volontés de son père. Elle ne dit rien mais, retirée dans sa chambre, elle pleura abondamment.

Le prince Grosbec vint visiter celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée; il lui fit des compliments sur sa beauté, sur ses dix-huit ans épanouis, et elle le contemplait avec horreur, si laid dans ses beaux atours, son pourpoint de soie brodé d'or, son manteau alourdi des plus coûteuses fourrures.

— O merveilleuse princesse! Je voudrais, en votre honneur, offrir un grand repas auquel assisteront tous les personnages éminents du royaume et des royaumes environnants; vous conviendrait-il que ce soit samedi prochain?

— Oui, Monsieur, répliqua la princesse, son père lui ayant fait signe d'accepter.



Lorsque le prince Grosbec fut parti, la princesse monta dans sa chambre, se mit à sa fenêtre et doucement pleura devant la vaste et libre étendue.

Le festin chez Grosbec dépassa tout ce que l'on pouvait imaginer. On mangea les mets les plus rares, on but les boissons les plus capiteuses, servis dans de la vaisselle d'or et des hanaps d'argent. Des centaines de serviteurs : écuyers, panetiers, échantons, valets de pied, laquais, se tenaient derrière les convives, remplissant, sans qu'ils aient besoin de faire un geste, leur assiette et leur gobelet.

Lorsque le banquet fut terminé, Grosbec, en reconduisant galamment la princesse à sa voiture, lui demanda si le festin lui avait plu. Elle dit que son père avait l'air satisfait et elle répondit oui. Eu même temps elle s'aperçut que son fiancé était bossu. Rentrée chez elle, elle pleura deux heures à sa fenêtre.

Huit jours plus tard, Grosbec convia la Princesse à une chasse en forêt. Rien ne peut donner une idée du luxe de l'équipage, du nombre des chiens, de la beauté des chevaux, des livrées des piqueurs tout vêtus d'or et qui soufflaient dans des trompes en or. Lorsque la bête fut prise, un goûter fut servi dans un magnifique pavillon construit exprès dans les bois, et orné avec le plus dispendieux raffinement.

En reconduisant galamment la princesse à sa voiture, Grosbec lui demanda si la chasse lui avait agréé; elle vit que son père avait l'air content et elle répondit oui. En même temps, elle s'aperçut que son fiancé était bancal. Rentrée chez elle, elle pleura toute la nuit à sa fenêtre.

Une semaine n'était pas écoulée que le prince Grosbec pria la belle princesse et son père à une partie de pêche qu'il donnait sur le lac à leur intention.

Imaginez le spectacle le plus féerique que vous puissiez rêver et vous n'aurez qu'un faible reflet de ce que fut cette réjouissance. Une véritable flotte de navires faits en bois les plus rares avec des voiles de soie, des rames ornées de clous d'or, s'élança sur les flots. Certains

bateaux n'étaient remplis que de musiciens, de sorte que le vent était chargé d'harmonieuses mélodies.

Le navire qui portait le roi, la princesse et Grosbec, était décoré de tapis venant de régions fabuleuses; des cassolettes répandaient leurs vapeurs embaumées.

A un endroit donné, les pêcheurs lancèrent leurs filets aux mailles d'argent et les convives s'amusèrent à voir tirer de l'onde les frétilants poissons.

En reconduisant galamment la princesse à sa voiture, Grosbec lui demanda si la pêche l'avait divertie. Elle vit que son père avait l'air ravi et elle répondit oui. En même temps, elle s'aperçut que son fiancé était borgne. Rentrée chez elle, elle pleura toute la nuit et tout le jour suivant à sa fenêtre.

Or, ce jour-là, le vinaigrier et son fils étaient venus à pied à la ville pour faire quelques emplettes. Passant devant le palais, le fils du vinaigrier leva les yeux et il vit la belle princesse qui pleurait à sa fenêtre. Elle était si ravissante, si touchante avec sa chevelure d'or dénouée et ses jolies baignées de larmes, que le jeune homme poussa un cri et s'arrêta.

L'attention de la princesse fut attirée par ce cri; elle regarda en bas et aperçut ce beau garçon, la figure tournée vers elle avec une expression de si tendre compassion que, malgré elle, elle lui sourit.

Le vinaigrier avait surpris la scène et il ne fut pas étonné que son fils lui parlât en ces termes :

— Mon père, vous m'avez dit que je pourrais épouser celle que mon cœur me désignerait. Je n'aurai jamais pour femme, avec votre permission, que cette merveilleuse jeune fille.

— Mon fils, répliqua le vinaigrier, tes ambitions ne sont pas médiocres; celle-ci est la princesse royale, la fille du roi; cependant je ne me dédis pas, tu l'épouseras.

Le lendemain, le vinaigrier avant mis ses overalles <sup>26</sup> noires, ses souliers de bois, ayant pris sa canne de fer, se présenta, flanqué de son fils, à la porte du palais. Il frappa.

— Qui va là? demanda une servante.

— Je suis le vinaigrier.

— Si vous désirez vendre du vinaigre, nous n'en achetons pas. Il n'y a présentement pas d'argent dans les coffres.

— Je ne viens pas vendre du maigre, mais j'ai le dessein de parler au roi pour une affaire qui ne concerne que lui et moi.

— Entrez, dit la servante, le roi vous recevra.

Lorsque le vinaigrier fut en présence du monarque il lui tint ce langage :

— Votre fille est à marier; mon garçon que v'là a vingt ans; il a vu hier la princesse et il ne veut d'autre épouse qu'elle, c'est pourquoi je viens vous la demander pour lui eu mariage. C'est un bon garçon et il est ben habile dans le métier de son père.

— Hum! dit le roi, votre proposition est honnête; seulement ma fille est fiancée au prince Grosbec à qui j'ai donné ma parole.

— Quoi! s'écria le vinaigrier, le prince Grosbec, vieux, laid, bossu, bancal et borgne.

— Hélas lui-même, soupira le monarque.

— Et pourquoi préférez-vous le prince Grosbec à mon fils que v'là?

Le roi fut embarrassé. Il ne savait pas mentir et il répliqua ingénument :

— C'est que ma fille n'a pas de dot et le prince Grosbec possède des châteaux, des fermes et des forêts. Il vit dans le faste; dernièrement, il a offert en l'honneur de ma fille un repas extraordinaire, une chasse splendide et une pêche merveilleuse.

Au nez du roi, le vinaigrier éclata de rire et il se tapa sur les cuisses comme cela ne s'était jamais vu au palais.

Le monarque surpris lui demanda :

---

<sup>26</sup> Salopette.

— Pourquoi riez-vous, mon ami? Ne pensez-vous pas que le festin fut extraordinaire?

— Si fait, Seigneur roi, il représentait tous les châteaux du prince Grosbec qu'il m'a engagés pour cela.

Le ton du roi devint moins assuré :

— Et la chasse, dit-il, ne fut-elle pas splendide?

— Si fait, Seigneur roi, le prince Grosbec m'a engagé toutes ses fermes pour en payer la dépense.

Cette fois, le roi ajouta timidement :

— Et la partie de pêche, ne fut-elle pas merveilleuse?

— Si fait, si fait, Seigneur roi, elle a même coûté au prince Grosbec toutes ses forêts qu'il m'a données en gage.

Le monarque stupéfait tomba assis sur son trône!

— Vous êtes donc bien riche, Monsieur le vinaigrier, que vous ayez pu avancer au prince Grosbec tant d'argent?

— Il ne m'en a pas coûté la centième partie de mes économies de payer les dépenses de ces fêtes et je me rembourserai avec un gros bénéfice en vendant mes gages; il me reste dans mes caves plus de mille barils de trois minots d'or dont la moitié est pour l'établissement de mon fils. Vous voyez, Seigneur roi, qu'il peut prendre votre fille sans dot.

— Comment se fait-il, interrogea le monarque, que le prince Grosbec que l'on dit si riche soit pauvre et que vous, qui n'êtes qu'un simple vinaigrier, possédiez tant d'or?

L'autre sourit :

— Seigneur roi, cela tient à ce que je travaille et que j'entasse mon bénéfice sans le boire au cabaret avec des amis, tandis que lui ne fait rien et qu'il nourrit un tas de propres à rien et de gourmands d'un bout à l'autre de l'année.

— Vous avez raison, déclara le roi, et à ct'heure, je retire ma parole royale au prince Grosbec et je vous la donne pour votre fils.

— Seigneur roi, je suis ben aise, mais, avant de rien conclure, il faut que l'on sache si la princesse est consentante. Il n'y aurait sans cela pas de bonheur pour mon garçon.

On fit donc venir la princesse et, lorsqu'elle se trouva en présence du beau jeune homme auquel elle avait souri la veille de sa fenêtre, elle devint rouge de confusion.

— Ma fille, dit solennellement le roi, dis-moi franchement ta pensée; lequel des deux aimes-tu mieux avoir pour mari celui-ci ou le prince Grosbec?

La princesse n'hésita pas et elle murmura :

— Mon père, avec votre permission, je préfère celui-ci.

Le mariage fut donc décidé entre la fille du roi et le fils du vinaigrier. On fit de belles noces auxquelles tout le pays fut convié.

Quand le repas fut achevé et que les jeunes époux furent partis, le roi prit le vinaigrier par le bras :

— Mon ami, dit-il, j'ai réfléchi à ce que vous avez dit l'autre jour touchant la raison pour laquelle le prince Grosbec était pauvre alors que vous êtes riche; moi aussi je nourrissais et j'habillais une quantité de fonctionnaires et de courtisans; je compte dorénavant y mettre bon ordre.

— Voilà qui est ben parlé, Seigneur roi, répondit le vinaigrier. Si vous voulez, nous boirons ensemble tous les deux.

— C'est vous qui régalez.

Le vinaigrier fit la grimace, mais pouvait-il refuser? Et c'est tout.

[Retour à la table des matières](#)

## Le pudding de Noël

[Retour à la table des matières](#)



OM Caribou, Jacques Blamont et Hugues Lamy étaient trois hommes des chantiers; ils vivaient ensemble dans une bonne maison de bois, bien chaude, à la lisière de la forêt. Jacques et Hugues étaient des gars paisibles et travailleurs; au contraire, Tom Caribou était turbulent, entêté, frondeur et vantard, forte tête mais au fond bon cœur; à l'entendre, il n'avait peur de rien et ne respectait rien. Au demeurant, c'était un joyeux compagnon et lorsqu'il se mettait au travail, il abattait la besogne de dix hommes, tant il était fort et vigoureux; un véritable colosse.

Seulement Tom Caribou avait un défaut, et de ce défaut découlaient tous les autres : il était ivrogne. Quand il a ait bu, il devenait paresseux et querelleur, aussi ses deux associés cherchaient-ils à le guérir de son funeste penchant. Difficile entreprise; Tom Caribou était de cette espèce d'ivrognes qui boivent seuls et en catimini. Il était même impossible à ses camarades qui partageaient son existence de savoir dans quel endroit il dissimulait le whisky dont il faisait une consommation exagérée. Au début, ils avaient réussi à découvrir la cachette où il enfouissait ses bouteilles. Maintenant, il la choisissait si bien que toutes les investigations devenaient inutiles.

Lorsqu'ils étaient tous les trois au chantier, soudain Tom disparaissait. Bientôt il revenait empestant l'alcool et la paix du trio était compromise.

Le soir du 24 décembre, Jacques et Hugues décidèrent d'aller à la messe de minuit; l'église était distante de quatre milles et un si petit trajet n'était pas pour effrayer ces gaillards.

— Tu viens avec nous, Tom?

Caribou secoua la tête :

— Je ne veux pas aller à la messe de minuit.

Les autres ne désiraient pas amorcer une dispute.

— A ton aise.

Au moment où ils allaient partir, Tom qui était dans les meilleures dispositions d'esprit, leur dit :

— Je veux tout de même collaborer à la joie de cette nuit. Je vais vous confectionner un pudding au miel et au whisky que vous trouverez au retour et dont nous nous lècherons les babines à les user.

Jacques et Hugues s'en allèrent. En route, ils plaisantaient :

— Faut-il que notre Tom soit de bonne humeur pour nous faire participer à son whisky!

Demeuré seul, Caribou prépara soir gâteau au miel et le plaça sur la table; il n'y avait plus qu'à l'arroser généreusement d'alcool.

Cet alcool n'était pas, vous le pensez bien, dans la maison, où aucune cachette n'eût été sûre. L'habitation des trois garçons se composait d'une seule pièce

dans un coin il y avait un poêle; au milieu, la table avec quelques escabeaux; contre les murs, les trois couchettes des occupants. Le meuble important, gloire et orgueil des propriétaires, était une vaste armoire, plus haute qu'un homme, que les trois garçons avaient fabriquée de leurs mains et qui contenait tous leurs biens, à savoir leurs habits de rechange, un peu — très peu — de linge, leurs bibelots personnels et leurs outils. Dans tout cela où eût-on dissimulé une seule bouteille de whisky?

Tom ouvrit la porte et s'en alla dans la forêt.

La nuit était splendide, claire, comme le sont les belles nuits d'hiver au Canada. Un épais tapis de neige couvrait le sol; la neige habillait les arbres, faisant pendre à leurs branches défeuillées des franges qui brillaient sous les blancs rayons de la lune. La forêt était enveloppée

dans un grand silence glacial. Les bêtes, habitantes de ces solitudes, dormaient dans leurs abris.

En homme qui sait où il va, Caribou se dirigea vers un merisier tordu et fourchu qui dressait sa silhouette tourmentée et noire à la lisière d'une petite clairière. Avec la plus grande facilité, car les nœuds de l'arbre formaient une véritable échelle, Tom se hissa jusqu'à la fourche du merisier. Là, il y avait une excavation, le bois étant pourri. Caribou, du revers de sa main, écarta la neige et saisit une petite bonbonne enveloppée de paille qui reposait dans la cavité comme dans un nid. Il prit le récipient, le déboucha, le huma. L'odeur de l'alcool éveilla en lui des sensations gourmandes; il porta le goulot à ses lèvres et but à longs traits.

Il faisait très froid, avons-nous dit; Tom était ganté de ses moufles de fourrure qui le rendaient un peu maladroit, de sorte qu'il versa un filet du précieux liquide à côté de sa bouche. Cela le fit rire. Il referma la bonbonne, la serra amoureusement sous son bras, redescendit à terre et reprit le chemin du logis.

Au pied du merisier, entre ses noueuses racines, un ours s'était creusé un trou dans la neige. Il dormait, ce brave plantigrade, et il comptait bien prolonger son somme durant tout le reste de l'hiver. Telle est la coutume des ours; bien avant les hommes, ils ont appliqué l'axiome que « qui dort dîne » et, comme, en hiver, ils ont de la peine à se procurer leur dîner, par suite de la retraite de leur gibier ordinaire, ils dorment paisiblement sous la neige.

Notre ours donc, tandis qu'il rêvait béatement aux choses auxquelles rêvent les ours, sentit tout à coup une brûlure à l'œil gauche; il souleva sa paupière; la brûlure devint plus intense. En même temps, un filet de liquide descendait le long de sa joue et atteignait sa bouche; il tira la langue, goûta ce liquide.

Jamais il n'avait tâté d'une boisson pareille; ce n'était pas de la neige fondue dont il connaissait surabondamment le manque de saveur, c'était piquant, amer, fort. L'ours éternua. Ayant éternué, il se poulécha à nouveau. Décidément ce liquide inconnu était mauvais. Une troisième, fois, il passa sa langue sur ses babines et son opinion



changea. Elle changea si bien qu'il fut pris du désir de tâter plus abondamment de la liqueur mystérieuse.

Avec prudence, il émergea de son trou, secoua la neige qui saupoudrait sa fourrure et il huma l'air de la nuit. Le flair de l'ours est fin, il renifla l'odeur du whisky — car nous savons qu'il s'agissait d'un peu de cet alcool que Tom avait laissé tomber du merisier — et cette odeur s'éloignait. L'ours, sans hésiter, la suivit à la piste.

Tout guilleret, mis en joie par la rasade d'alcool dont il s'était gratifié dans l'arbre, Caribou rentra dans la maison. Il se débarrassa de sa fourrure, de ses moufles, se chauffa un instant près du poêle qu'il chargea de quelques rondins et, revenant à la table, il versa sur le pudding de miel une bonne partie de la bonbonne de whisky. « Le reste nous le boirons après » murmura-t-il en riant tout seul de la surprise qu'allaient éprouver ses compagnons.

Avec une cuiller de bois, Tom se mit en devoir de brasser ensemble le miel et le whisky afin d'obtenir une pâte bien compacte.

Il était absorbé dans cette occupation au point qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir d'une poussée — le loquet n'avait jamais été solide — et un bel ours brun faire dignement son entrée. Ce ne fut que lorsque l'ours annonça sa présence par un grognement de bienvenue que Tom se retourna. En premier lieu, il crut à une farce d'un de ses camarades et il cria jovialement :

— Allô, Hugues! ce n'est pas moi qu'on prend avec ces mascarades.

L'ours secouait la tête de droite à gauche, ce qui fit que Tom reprit :

— Ce n'est pas Hugues, alors Jacques. Débarrasse-toi de ta pelure et viens manger le pudding.

L'ours grogna une deuxième fois. Caribou reconnut qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, mais il se figura que c'était un tour que lui jouait le whisky. « Je n'aurais jamais cru que l'odeur seule du whisky pût vous griser à ce point. » Il oubliait ce qu'il avait ingurgité dans la forêt.

Le plantigrade avant fini d'inspecter la pièce et s'étant saturé de son agréable chaleur, fit quelques pas en avant. Tour ne douta plus de la réalité matérielle de la vision. Il fut saisi d'une terreur d'autant plus violente qu'elle était à retardement.

Fuir! Comment L'ours était devant la porte. Sortir par la fenêtre? Entreprise difficile; la fenêtre était haute, bien barricadée et Caribou n'aurait pas le temps de l'ouvrir avant que l'ours l'eût atteint.

Le fauve fit un mouvement. Instinctivement Caribou se précipita dans un angle de la chambre. En se dandinant — on n'a pas idée comme un ours qui se dandine est rapide — l'ours le rejoignit. Tom s'esquiva dans un autre angle, l'ours y était en même temps que lui. On aurait pu croire que l'homme et la bête jouaient ensemble aux quatre coins.

Tom espérait qu'en passant près de la porte, au cours de cette poursuite autour de la chambre, il pourrait sortir. L'animal avait certainement prévu cette tactique, car il manœuvrait toujours de façon à empêcher, Tom d'approcher de l'huis.

Une idée traversa l'esprit de Caribou, il s'en voulut de n'y avoir pas pensé plus tôt : l'armoire! D'un coup de poing il poussa un escabeau auprès du meuble. Il sauta sur cet escabeau, le fit basculer du pied tandis que, par un rétablissement hardi, il se perchait sur l'armoire.

Le plantigrade partit désappointé, il chercha par où il pourrait suivre l'homme; il gratta un peu de ses fortes grilles la porte de l'armoire mais n'insista pas. Il venait de sentir l'odeur du whisky, cette agréable odeur qui, après l'avoir tiré du sommeil, l'avait poussé à ce dérangement.

Sur la table il vit le pudding, il s'en approcha. O joie! du miel! précisément ce qu'il aimait le plus au monde et ce que la nature défend contre la convoitise des ours par de stupides bestioles qui vous piquent le museau!

Là, le miel était tout ramassé, pas d'abeilles à craindre, pas de cire qui vous colle au dents. L'ours goûta à ce mets délectable et il s'aperçut

qu'il était rendu meilleur encore par la liqueur inconnue dans laquelle il baignait.

Savourer lentement la nourriture est le fait des hommes; un ours ne s'y astreint pas. En quatre coups de langue, le plat était nettoyé; plus de miel, plus de whisky.

« Pourvu qu'il ne considère pas le whisky comme un apéritif et qu'il ne me convoite pas comme rôti! » pensait, sur le haut de son armoire, le pauvre Caribou en voyant disparaître son pudding.

L'ours n'avait point de ces appétits carnivores; le whisky faisait courir un chaud bien-être à travers ses membres; il avait l'estomac lourd et cette lourdeur ne tarda pas à lui monter à la tête. Il bâilla deux ou trois fois, regarda autour de lui d'un air paresseux, s'étendit sans façon par terre à côté de la table et s'endormit.

Avant constaté le sommeil de l'ours. Tom Caribou se sentit rasséréiné. En d'autres temps, il serait certainement descendu de son perchoir, aurait pris une hache et il aurait été fendre la tête du fauve. Ce soir, il n'y songea pas. Il était très las. Sa frayeur passée, il éprouvait une incroyable pesanteur dans le cerveau. Le whisky le paralysait, il n'y résista pas et bientôt — à son tour il s'endormit.

Tard dans la nuit, Jacques et Hugues rentrèrent de la messe.

— Tiens! La porte n'est pas fermée! remarqua Hugues.

— Tom sera sorti pour chercher de la neige à faire fondre, suggéra Jacques.

— A moins qu'il ne nous prépare une farce.

— Entrons avec précaution et méfions-nous.

Les deux amis s'avancèrent dans la pièce. Un singulier concert les accueillit.

— Que signifie cela? s'étonna Hugues. On dirait que Tom ronfle.

— Il ronflerait rudement fort, répliqua Jacques, et puis il n'est pas sur sa couchette.

Simultanément, les deux camarades poussèrent deux exclamations. L'un, en levant les yeux, avait aperçu Tom endormi sur l'armoire, l'autre, en les baissant, avait vu l'ours cuvant béatement son whisky.

Ce qu'il advint de l'ours, vous le devinez. Quant à Caribou, il fut guéri de son ivrognerie car ses camarades lui disaient en plaisantant :  
— Tu vois comme les ours aiment l'alcool, un jour que tu seras bien imbibé, l'un d'eux te mangera, pensant que le Caribou au whisky, vaut bien le pudding au whisky.

Nous pensons que, depuis lors, ils ont toujours bien vécu, mais nous n'en savons rien, comme nous n'avons pas été les voir.

[Retour à la table des matières](#)

## Le cavalier masqué

[Retour à la table des matières](#)



U cours d'une excursion en Gaspésie, nous avons été reçus chez M. Flavien Descoutures, qui possède sur la rivière Malbaie une fort belle demeure du commencement du dix-huitième siècle, au milieu d'un parc splendide.

La maison, simple, d'apparence un peu fruste, a les dimensions d'un véritable château; ses murs épais garantissent ses habitants des rigueurs de l'hiver comme des chaleurs de l'été. Elle fut construite pour un aïeul de M. Descoutures et renferme une quantité de souvenirs de famille qui sont, en même temps, de précieux témoins de l'histoire du Canada.

Nous avons connu notre hôte à Québec et il nous avait invités à venir séjourner quelque temps dans sa propriété.

Vous apprécierez là, nous dit-il, les charmes de l'hiver canadien; vous verrez comme nos collines sont belles sous leur manteau de neige; vous connaîtrez le berceau de la Nouvelle-France, car n'oubliez pas que c'est à la pointe de Gaspé, à quelques milles seulement de chez moi, que Jacques Cartier érigea la croix, signe de sa prise de possession du pays, au nom du roi de France.

Voilà pourquoi, en cette fin de janvier, nous nous trouvions assis dans le cabinet de travail de M. Descoutures, tandis que le vent du large soufflait en tempête, faisant gémir les noirs sapins qui environnaient le logis.

Le cabinet de travail, où flambait dans une haute cheminée un feu qui dévorait des troncs d'arbre, était en vérité une immense salle où

s'alignaient une quantité de livres et qu'encombraient une multitude de meubles tous jolis ou intéressants.

M. Descoutures nous avait raconté une foule d'anecdotes que ces meubles évoquaient, quand l'un de nous s'avisa qu'en face de lui un panneau qui, par extraordinaire, ne portait ni corps de bibliothèque, ni tableaux, ni gravures, était taché de curieuse façon. Sur la peinture gris-bleu du mur se dessinait une silhouette humaine d'un ton noirâtre tirant sur le brun comme si la silhouette avait été faite au pochoir en se servant de suie diluée.

Au jour, ce bizarre dessin ne se remarquait pas, il fallait que la lampe articulée du bureau projetât sa lumière sur le panneau pour qu'on le vit aussi nettement. M. Descoutures suivit la direction de nos regards et, répondant à notre muette interrogation, il nous dit :  
— C'est le diable.

Sans doute notre expression lui parut-elle sceptique, car il continua :  
— Cela vous étonne de m'entendre vous dire ainsi tranquillement, en fumant une pipe dans une pièce paisible, que vous avez devant vous l'image du diable; j'ajouterai cependant que c'est Lucifer en personne qui a laissé sur ce panneau la trace de son passage.

En Gaspésie, beaucoup de légendes ont le Mauvais pour principal héros. Tenez, à Barachois, les pêcheurs vous narreront, pour peu que vous soyez en confiance avec eux, l'histoire du défi à Satan à laquelle ils croient dur comme fer.

Vous plait-il que je vous la raconte? Oui? Eh! bien, voici :

Il y avait à Barachois, à une époque mal définie, un pêcheur nommé Laurent, ivrogne, blasphémateur et mécréant. Ce Laurent possédait une barque et il avait pour l'aider à la manœuvrer un matelot du nom de Casimir, qui ne valait pas mieux que lui. A eux deux, ils formaient un équipage de forbans; par exemple, ils étaient de fins marins. Nul ne connaissait mieux qu'eux l'embouchure du Malbaie. Ils avaient beau être ivres, ils se dirigeaient sans aucun accroc, par n'importe quel temps, au milieu des récifs du cap Bon-Ami, bien connus pour leurs surprises.

Un jour d'été, nos deux chenapans partirent de Barachois pour aller pêcher du côté de la pointe. Il y avait de l'orage dans l'air, ce qui fait que le poisson se laissait prendre facilement. La pêche avait été superbe; selon leur habitude, patron et matelot avaient accompagné leur travail de continuelles lampées d'eau-de-vie.

Lorsqu'ils estimèrent avoir pris assez de poisson, avant de mettre le cap sur le port, ils s'arrêtèrent un peu afin de se reposer. Pour eux le repos s'accompagnait nécessairement de libations. Laurent et Casimir débouchèrent une bouteille d'eau-de-vie et, assis l'un en face de l'autre, ils buvaient à tour de rôle de longues rasades à même le goulot.

— On prétend, s'écria Laurent avec un rire gras, que le cap Bon-Ami est un des logements qu'affectionne le diable.

Et de se donner de grands coups de poing dans les côtes et de larges tapes sur les épaules.

— Elle est bien bonne! riposta Casimir la langue pâteuse. Depuis le temps que nous venons pêcher par ici, nous l'aurions vu s'il y était.

— Tu dis vrai, mon gars. Tout ça c'est des ragots de marins d'eau douce qui ont peur des récifs et qui racontent ces sornettes pour expliquer la raison qui les tient au large.

L'orage commençait à gronder, nos pêcheurs se dépêchaient de finir la bouteille.

Moi, déclara Casimir, je n'ai pas plus peur du diable que des récifs et, tant que je n'ai pas vu quelque chose, je n'y crois pas.

Cette déclaration de principe motiva une nouvelle explosion de joie, de nouveaux coups de poing et de nouvelles lapes.

La bouteille était à peu près vide. Casimir, s'en étant assuré, la tendit vers le cap :

— Tiens, Satan, bois à ma santé! glapit le matelot.

Prenant la bouteille par le goulot, il la lança dans la direction de la pointe.

A cet instant, un très violent coup de tonnerre ébranla l'atmosphère et un éclair déchira les nuées qui s'accumulaient. Distinctement, une voix venant du haut du cap disait :

— Je te rencontrerai demain, ici même, et t'offrirai un régal que tu n'oublieras pas.

Il était bien certain que c'était le diable qui venait ainsi de s'exprimer. Casimir était trop ivre pour ne pas vouloir avoir le dernier mot, même contre Belzébuth.

— Si tu n'es pas un lâche démon, vociféra-t-il, tiens ta promesse et tu rencontreras les deux seuls hommes de la côte qui ne te craignent pas.

Ces paroles vengeresses prononcées, Laurent et Casimir regagnèrent Barachois juste avant que ne tombât une terrible ondée.

Leur pêche vendue et l'argent tintant dans leurs poches, les deux hommes rirent, selon leur coutume, la tournée des estaminets.

Contents d'eux et fiers de leur attitude qu'ils considéraient comme héroïque vis-à-vis du Malin, ils racontaient à tous leurs amis leur dialogue avec Satan et le défi qu'ils lui avaient porté.

— Tu peux payer une rasade, disaient-ils à leurs compagnons de ribote, ce n'est pas tous les jours que lu choqueras ton verre contre celui d'hommes qui trinquent avec le diable.

Le lendemain, le ciel était dégagé, la mer calmée. Laurent et Casimir se dirigèrent machinalement vers le port. Ils étaient un peu dégrisés, point tout à fait cependant, car ils étaient toujours entre deux eaux-de-vie.

Sur le petit môle flânaient des pêcheurs désœuvrés. Aucun d'eux ne sortait; la belle pêche de la veille ne pouvait pas se renouveler aujourd'hui; la pluie qui était tombée avait refroidi l'eau de la baie et les poissons resteraient dans les fonds.



— Ah! vous voilà, Laurent et Casimir, s'écrièrent les marins en les voyant paraître sur la cale. Probable que vous avez renoncé à aller trinquer avec Satan.

Sans ce rappel, les deux ivrognes, d'un commun accord et sans se concerter, auraient peut-être négligé leur rendez-vous. Devant les regards narquois des autres, ils ne voulurent pas en avoir le démenti. Laurent riposta aimablement :

— Tas de poltrons et de trembleurs, c'est bon pour vous d'avoir peur du diable! Il nous a promis qu'il nous régalerait et nous nous rendons à sou invitation.

— Allons, Laurent, intervint un vieux matelot, tiens-toi donc en paix; le temps n'est pas bon pour la pêche, laisse-là ton bateau. Comme on dit : Faut pas tenter le diable! C'est point que je crois qu'il t'attende au cap Bon-Ami; m'est avis que son invitation n'était que dans vos oreilles de fieffés ivrognes...

— De fieffés ivrognes! gronda Casimir; pas plus ivrognes que vous tous. Ce qui a été dit a été dit, n'est-ce pas, patron? Il l'a entendu aussi bien que moi. On s'en va à la pointe.

Tout en décochant des aménités à leurs camarades, les deux hommes avaient détaché leur bateau et s'étaient écartés de la cale.

Les autres pêcheurs, vaguement inquiets de tout ceci et qui, au fond d'eux-mêmes, croyaient à cette histoire de diable, tentèrent encore de les retenir. Allez donc raisonner des ivrognes! Laurent et Casimir, profitant d'une petite brise de terre, hissèrent leurs voiles et cinglèrent sur le cap.

C'était un plaisir de naviguer par ce joli temps, une vraie promenade d'agrément et l'on pouvait, tout en suivant sa route, s'humecter le gosier afin de s'éclaircir la voix et aussi de se donner du cœur — pour le colloque avec le Malin.

Ils arrivaient au goulet; le cap Bon-Ami dressait devant eux sa silhouette déchiquetée, sa falaise couronnée de sapins noirs. Soudain, sans que rien l'eût fait prévoir, une vague monstrueuse se précipita à leur rencontre. Commue un fétu de paille, la barque fut soulevée, renversée, roulée et les deux hommes s'abîmèrent dans les flots.

Quelques jours plus tard, on découvrit les cadavres de Laurent et de Casimir. Les marins vous diront tous qu'ils portaient au cou des traces de doigts crochus.

\*\*\*

— Ce que je vous ai raconté là, Messieurs, continua M. Descoutures, vous montre que, dans notre folklore gaspésien, le diable joue un rôle important. Vous allez voir qu'il se retrouve même dans les traditions de ma famille.

L'anecdote que je veux vous narrer, et dont je ne vous garantis évidemment pas l'authenticité, fait partie intégrante des légendes du pays; elle est rapportée de différentes façons bien que le fond reste toujours le même.

Cette maison, où J'ai le plaisir de vous recevoir, venait d'être bâtie par un de mes aïeux, Jérôme, dont le père était venu de France avec un certain avoir et qui avait amassé ici une grosse fortune. C'est vous dire — vous pouvez en juger vous-même par les détails de la construction — que l'on était au début du dix-huitième siècle, par conséquent sous la domination française.

La région était déjà fort habitée. De très nombreux colons y possédaient des exploitations; il y avait donc une jeunesse qui, comme ailleurs, aimait à s'amuser et à danser, ce qui fut, de tous temps, et sera probablement toujours, la distraction favorite des moins-de-trente-ans.

Un soir de mardi gras, Jérôme Descoutures donnait ici même un bal où il réunissait ses amis personnels et surtout les amis de ses enfants, la jolie Rose, dont vous avez vu le portrait, dans le boudoir de ma femme, et Louis qui perpétua la lignée.

Rose Descoutures était fiancée à Henri d'Aulnay, un jeune officier du régiment de la Sarre. On s'amusait ferme et, bien entendu, Rose réservait la plupart de ses danses à son fiancé.

Le temps avait été très beau jusque-là et voilà que ce mardi gras fut marqué par une série d'orages comme on n'en voit que rarement au printemps. Cela, du reste, n'enlevait rien à la gaieté qui régnait dans la demeure.

Le bal avait lieu dans la grande pièce à côté de celle-ci qui était, et est restée, le salon. La salle où nous nous trouvons n'était encore qu'imparfaitement meublée et on envisageait pour elle sa destination actuelle de bibliothèque. Je vous dis cela afin que vous imaginiez mieux la suite de ce récit.

La fête battait son plein quand un domestique vint annoncer au maître de maison qu'un voyageur étrange demandait l'hospitalité. L'hospitalité est un devoir que ne refuse aucun Canadien. Jérôme Descoutures alla donc dans le vestibule et se trouva en présence d'un cavalier à la haute stature, à la silhouette élégante malgré le gros manteau ruisselant d'eau qui le couvrait. Une chose, cependant, frappa mon aïeul et lui expliqua pourquoi le domestique avait jugé ce cavalier « étrange », c'est qu'il portait sur la figure un loup noir.

On était en temps de Carnaval, c'est évident et, à cette époque, les masques étaient encore à la mode, seulement on n'en porte que rarement pour chevaucher dans la campagne par une pluie battante.

Monsieur, dit le cavalier, je me rends à Mont-Joli. Vous voyez le temps qu'il fait, mon cheval est fourbu, je viens vous demander de bien vouloir m'accueillir sous votre toit pour la nuit.

En jetant un regard par la fenêtre, mon aïeul vit un beau cheval noir attaché à un anneau sous l'auvent de la cour. Il répondit à l'inconnu :  
— Ce serait manquer aux usages les plus respectables du pays que de refuser l'hospitalité à un voyageur. Débarrassez-vous de votre manteau qui est trempé; on conduira votre cheval à l'écurie et, si vous voulez honorer de votre présence un petit bal que je donne en l'honneur de ma fille, vous y serez le bienvenu.

L'inconnu ne se fit pas prier. Il ôta son manteau et il apparut dans un très élégant, vêtement noir, à boutons de jais, singulièrement

« habillé » pour voyager sous la pluie. S'il n'avait eu des bottes, de hautes bottes en cuir rouge, souples et ornées d'éperons, il eût été en habit de bal. Mon aïeul remarqua aussi qu'il portait une forte épée d'un modèle un peu démodé, à la poignée curieusement ouvragée.

A aucun moment, le cavalier en noir ne fit mine de retirer son masque, pas plus qu'il ne dit son nom, ce qui était contraire à la civilité la plus élémentaire. Ce fut, donc un inconnu que Jérôme Descoutures introduisit dans le salon et qu'il présenta à la ronde comme « un voyageur arrêté par le mauvais temps ».

Cette circonstance impressionna défavorablement les invités. Si l'on pratiquait largement l'hospitalité au Canada, on aimait à trouver en échange de l'urbanité, ou du moins une confiante cordialité. Cet intrus qui cachait son nom et son origine, qui usait même de la licence du Carnaval pour dissimuler ses traits, fut tout de suite antipathique aux jeunes gens qui se tinrent un peu à l'écart de lui, tandis que le bal reprenait avec moins d'abandon, moins d'entrain qu'auparavant.

Comme je vous l'ai dit, les jeunes gens évitaient le voisinage trop proche du cavalier masqué; les jeunes filles au contraire paraissaient attirées vers lui, on ne sait par quelle curiosité. Un cercle féminin se serrait à l'entour de l'inconnu dans les intervalles des danses et, même, certaines jeunes filles refusaient à leurs cavaliers le menuet ou la chaconne promis depuis longtemps afin de ne pas quitter ce groupe attentif.

Que racontait le mystérieux voyageur pour charmer ainsi son gracieux auditoire? Les choses en apparence les plus insignifiantes. Il parlait toilettes, bijoux, fanfreluches. Seulement il en parlait d'une telle façon qu'il n'était jeune femme, ni jeune fille qui n'en fut ravie. Il évoquait les splendeurs de la cour de Versailles; il décrivait les robes d'une beauté miraculeuse; il faisait briller les colliers, les bagues, les pendants d'oreilles; faisait chatoyer les soies et les brocarts. Toutes ces jeunes filles, qui n'avaient connu que les robes sans prétention confectionnées à la colonie et dont la simplicité était la meilleure parure, sentaient s'éveiller en leur cœur la convoitise d'un luxe insoupçonné et la coquetterie animait leurs regards. Vous dirai-je que le cercle des jouvencelles s'était accru de bon nombre de femmes plus

âgées, de paisibles mères de famille dont, jusqu'à ce jour, l'ajustement avait été le moindre des soucis et qui se passionnaient soudain pour les folies de la mode.

Les danses vinrent à en être négligées. En vain les violons jouaient-ils leurs airs les plus entraînants, d'ordinaire irrésistibles, le parquet restait vide. Dans un coin les jeunes gens exhalaient leur rancune contre l'impénétrable trouble-fête. Le moins irrité n'était certainement pas Henri d'Aulnay qui avait constaté que Rose, sa fiancée, se tenait au premier rang des auditrices du cavalier masqué.

Au moment où les violons attaquaient une chacone qui, cette année-là, faisait fureur, le mystérieux causeur parut s'apercevoir de son incorrection. Est-ce le hasard, est-ce parce qu'elle se trouvait le plus près de lui, est-ce parce qu'elle était charmante — vous en avez pu juger par son portrait — ce fut Rose Descoutures que l'inconnu invita à danser. Bien que cette danse elle l'eût promise à son fiancé, Rose accepta.

Le bal reprit donc momentanément son animation. Momentanément seulement, car bientôt l'on s'arrêta pour admirer le couple que formaient la jeune fille de la maison et son danseur masqué. Aucun des jeunes gens présents, pas plus les fils de colons que les officiers venus de France, n'aurait pu rivaliser de grâce et de souplesse avec ce cavalier. A la prestance du gentilhomme de race, à la désinvolture du courtisan, il joignait la science qu'eût enviée un danseur d'opéra. Instinctivement, Rose s'adaptait, à ses manières et c'était un spectacle dont l'inédit surprenait tous les invités.

Après cette danse, le cavalier au loup invita Rose à la suivante; derechef, elle accepta. Puis à la suivante encore; elle ne refusa pas.

Un malaise planait dans le salon, jalousie de la part des jeunes filles, animosité des jeunes gens. Henri d'Aulnay serrait les poings, mais il ne voulait pas faire d'esclandre chez son futur beau-père dont l'inconnu était l'hôte.

Il avait cherché à s'approcher de sa fiancée afin de lui faire d'affectueux reproches. Elle ne l'avait même pas écouté dans sa hâte de rejoindre l'homme en noir.

Le maître de maison qui sentait, l'atmosphère se troubler chercha une diversion; il annonça que les rafraîchissements étaient servis dans une pièce contiguë — maintenant le boudoir de ma femme — et qu'il allait y avoir une suspension du bal.

Les invités se dirigèrent vers le buffet préparé avec l'abondante et rustique simplicité qui était de mise à la colonie. Ce mouvement avait un peu séparé le cavalier masqué de ses admiratrices. Henri d'Aulnay en profita pour se glisser à côté de lui.

— Monsieur, lui dit-il tout bas, votre attitude vis-à-vis de ma fiancée, Mlle Rose Descoutures, m'a déplu.

L'autre fit entendre un ricanement grinçant et, d'une voix rêche, bien différente de celle avec laquelle il charmait son auditoire féminin, il répliqua :

— Je ne vois pas ce que vous pouvez y trouver à redire.

La colère faisait battre les tempes du jeune officier.

— Si vous ne voyez pas que vous vous conduisez en butor, je le vois et cela suffit.

— C'est une affaire que vous cherchez? gouailla l'inconnu.

— Je vais vous demander raison les armes à la main de ce que je considère comme une offense.

Le cavalier masqué s'inclina.

— A vos ordres.

Puis montrant la fenêtre, il ajouta :

— Connaissez-vous un lieu couvert pour notre rencontre? Il fait nuit, la pluie tombe à seaux, le sol est trempé et votre cadavre sera bien mal, étendu dans la boue.

Henri d'Aulnay ne releva pas ces derniers mots, il répondit :

— Derrière ce salon est une grande pièce à peu près démeublée et où personne ne va jamais, surtout l'hiver parce qu'elle est incommode à

chauffer il désignait la pièce où nous sommes — je vais y porter du luminaire et, dans une demi-heure, je vous y attendrai.

— Convenu, laissa tomber l'inconnu en se dirigeant gaiement vers le buffet où les jeunes filles s'impatientsaient déjà de ne pas le voir.

Henri d'Aulnay, pendant ce temps, préparait cette salle pour le combat. Il y transporta deux candélabres garnis de bougies — c'était un luxe que peu de colons avaient les moyens de s'offrir — et les disposa sur la cheminée. Vous pouvez juger si cet éclairage était insuffisant à chasser les ombres de ce vaste local.

A l'heure précise qui avait été fixée, Henri d'Aulnay entendit une voix railleuse qui prononçait tout près de lui :

— Je suis à vos ordres.

L'officier se retourna et se trouva face à face avec le cavalier masqué. Il n'avait pas entendu ouvrir ni fermer la porte, ni craquer le parquet sous ses bottes.

— Vous êtes toujours las de vivre? ricana l'homme au loup.

Pour toute réponse, d'Aulnay tira son épée.

Le bal avait repris, les jeunes gens avaient invité les jeunes filles qui, maintenant que le cavalier masqué n'était plus là, se rendirent à leur invitation. Néanmoins, elles étaient distraites. Où pouvait bien être l'inconnu? Avait-il quitté la maison, était-il allé se reposer?

Ces mêmes questions, Rose Descoutures se les posait; elle interrogea les domestiques et apprit que personne n'avait vu le voyageur et que son grand cheval noir était toujours à l'écurie.

Voici qu'elle éprouva un autre sujet d'étonnement, son fiancé, lui non plus, n'était pas là.

Soudain, une idée lui traversa la tête. Elle eut l'intuition d'un malheur. Elle se rendit compte combien son attitude avait pu chagriner son fiancé. Sur le moment, elle avait cru agir tout naturellement, prise qu'elle était par la fascination étrange de l'inconnu. Les remontrances

d'Henri, à peine écoutées, lui revinrent à l'esprit. Jamais elle ne s'était avisée comme maintenant de la profondeur de sa tendresse.

S'il avait provoqué le cavalier masqué! Si, à cette minute précise, ils étaient en train de se battre! Elle eut peur; quelque chose lui disait que l'étranger n'était pas un homme comme les autres, que l'adresse et le courage d'Henri se briseraient contre une force secrète. Elle frit horrifiée à l'idée que du sang allait couler pour elle, le sang de celui qu'elle aimait. A tout prix elle voulut empêcher cela.

Rose sortit dans la nuit; la bourrasque était terrible. Elle appela; sa voix fut couverte par le bruit de la tempête, par le roulement du tonnerre. Elle revint dans la maison, pénétra à nouveau dans la salle de bal chaude et bruisante des accords des violons. Une de ses amies lui demanda comment il se faisait que sa robe fût mouillée et que ses cheveux fussent ébouriffés. Elle ne répondit pas, tout à son angoisse.

Promenant des yeux égarés autour de la salle, elle s'aperçut que deux candélabres manquaient. Henri et l'inconnu étaient donc dans une chambre de la maison, privée de luminaire à une heure où tout était éclairé. La bibliothèque!

Rose se glissa derrière les dames qui « faisaient tapisserie »; elle parvint à la porte, l'ouvrit, s'engouffra dans le clair-obscur de la grande salle démeublée. Un cliquetis d'acier frappa son oreille. Dans un coin de la pièce deux hommes étaient aux prises; leurs ombres, sous l'éclat vacillant des bougies, dansaient bizarrement le long des murs : d'Aulnay et l'inconnu.

Il ne fallait pas être experte dans la science des armes pour se rendre compte que ce dernier avait nettement le dessus; il semblait se jouer de son adversaire qui pourtant se défendait furieusement.

Deux fois. Rose vit la pointe du cavalier masqué effleurer la poitrine de son fiancé, qui ne l'avait écartée que de justesse. Chaque attaque était soulignée par un ricanement sinistre de l'homme au loup.

Celui-ci rompit de deux pas comme décidé à en finir, puis, dégageant son fer de celui de son adversaire, il poussa à fond un coup droit. Son



rire s'éleva strident... Henri n'avait pas eu le temps de parer. Comme une folle, Rose s'élança vers les combattants au froment où la pointe touchait l'habit de l'officier;  
— Mon Dieu, protégez-le! cria la jeune fille.

A cet instant, il se produisit un fait extravagant, inouï. L'épée s'arrêta dans sa course; l'homme masqué poussa un rugissement de douleur, bondit contre le mur et s'y adossa. A travers les ouvertures de son masque, on voyait comme deux charbons ardents. Une grande flamme illumina la pièce et un formidable coup de tonnerre fit trembler la maison... Une fumée âcre s'éleva, voilant l'éclat incertain des bougies.

Quand la fumée lut dissipée, Rose et Henri étaient seuls dans la chambre; sur le mur où s'était adossé le cavalier masqué on n'apercevait plus qu'une silhouette, celle que vous distinguez maintenant et qui s'efface petit à petit.

L'affaire s'ébruita. Les invités se retirèrent angoissés. Dans l'écurie, le grand cheval noir avait disparu.

Vous voyez, Messieurs, que le diable n'est pas étranger à mes histoires de famille.

[Retour à la table des matières](#)

Fin du texte